

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ÉCONOMIE DOMESTIQUE
EN MILIEU RURAL AU QUÉBEC 1930-1960.
TÉMOIGNAGES ORAUX DE LA RÉGION DU PIEDMONT LANAUDOIS.

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR
STÉPHANIE BEAUPIED

AOÛT 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, je voudrais remercier ma directrice de mémoire Magda Fahrni qui est une enseignante très généreuse et dévouée. Elle a su encadrer mes recherches tout en respectant mes objectifs personnels. Je lui en suis très reconnaissante.

De plus, je dois particulièrement souligner la générosité et l'enthousiasme des personnes qui ont accepté de participer à ce projet en se faisant interviewer. Ce sont leurs témoignages qui ont donné vie à ce mémoire et qui le rendent original. Je suis reconnaissante envers toutes ces personnes, leur énergie ayant certainement contribué à l'achèvement de ce projet. C'est aussi l'occasion de faire valoir une région que j'affectionne particulièrement, Ste-Béatrix, Ste-Mélanie et St-Jean-de-Matha.

Je voudrais finalement mentionner l'aide précieuse de mon conjoint Gabriel pour ses corrections et nos nombreuses discussions sur le sujet.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|------|
| LISTE DES FIGURES | vi |
| LISTE DES TABLEAUX | vii |
| RÉSUMÉ | viii |
| INTRODUCTION | 1 |
| CHAPITRE I | |
| CONTEXTE THÉORIQUE, HISTORIOGRAPHIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE | 6 |
| 1.1 Historiographie | 6 |
| 1.1.1 Le concept d'économie domestique | 6 |
| 1.1.2 Les interprétations de la paysannerie québécoise | 9 |
| 1.2 Problématique | 20 |
| 1.3 Méthodologie | 25 |
| 1.3.1 Les sources orales en perspective | 25 |
| 1.3.2 Critique des sources orales | 27 |
| 1.3.3 Procédures relatives à la collecte des sources orales | 35 |
| 1.4 Présentation de l'échantillon | 38 |
| 1.5 Repères sur le lieu à l'étude | 42 |
| 1.5.1 Historique de la colonisation de la région | 44 |
| 1.5.2 Portrait démographique de la région | 46 |
| 1.5.3 Portrait de l'agriculture et des activités économiques | 50 |
| 1.5.4 Aperçu des cheptels des trois paroisses | 56 |
| 1.6 Conclusion | 58 |

CHAPITRE II

LA DIVISION DU TRAVAIL À LA FERME ET

LA PRODUCTION DOMESTIQUE 59

| | | |
|-------|--|----|
| 2.1 | Introduction | 59 |
| 2.2 | Structure des familles | 60 |
| 2.3 | Un projet familial | 65 |
| 2.4 | Le travail des femmes sur la ferme : plus que l'ordinaire | 66 |
| 2.5 | La production domestique des femmes sur la ferme | 73 |
| 2.5.1 | La confection des vêtements et des accessoires pour la maison | 75 |
| 2.5.2 | Fabriquer sans acheter | 79 |
| 2.5.3 | La confection de la nourriture | 85 |
| 2.6 | Le travail des enfants : | |
| | des petites commissions à la traite des vaches | 89 |
| 2.7 | Le travail et la production domestique des hommes sur la ferme | 94 |
| 2.8 | Conclusion | 95 |

CHAPITRE III

L'ENTRAIDE ET LES RÉSEAUX DE SOCIABILITÉ 99

| | | |
|-------|--|-----|
| 3.1 | Introduction | 99 |
| 3.2 | Le rang, un lieu de solidarité communautaire | 103 |
| 3.3 | Une facette communautaire de l'agriculture | 104 |
| 3.3.1 | L'entraide entre les hommes | 106 |
| 3.3.2 | L'entraide entre les femmes | 111 |
| 3.4 | La paysannerie et les crises | 121 |
| 3.4.1 | Le poids des événements : la sécheresse, la crise et la guerre | 122 |
| 3.4.2 | Le poids de la mort et de la maladie | 124 |
| 3.5 | Conclusion | 128 |

| | |
|--|-----|
| CHAPITRE IV | |
| LA FAMILLE ET L'ARGENT | 130 |
| 4.1 Introduction | 130 |
| 4.2 La vente des produits | 134 |
| 4.3 Le travail à l'extérieur | 140 |
| 4.4 Les dépenses monétaires | 145 |
| 4.5 La gestion du budget | 148 |
| 4.6 Conclusion | 150 |
| CONCLUSION | 151 |
| APPENDICE A | |
| GUIDE D'ENTREVUE | 155 |
| APPENDICE B | |
| BIOGRAPHIES SOMMAIRES | |
| DES PERSONNES INTERVIEWÉES | 159 |
| APPENDICE C | |
| MÉTHODE DE RETRANSCRIPTION DES ENTREVUES | |
| ET ÉCHANTILLON DES SOURCES ORALES | 163 |
| APPENDICE D | 195 |
| PROTOCOLE D'ÉTHIQUE DES CYCLES | |
| SUPÉRIEURS EN HISTOIRE | |
| BIBLIOGRAPHIE | 197 |

LISTE DES FIGURES

| | | |
|-----|---|-----|
| 1.1 | Secteurs agronomiques du comté de Joliette | 43 |
| 1.2 | Carte des municipalités du Québec selon le recensement de 1956 | 49 |
| 4.1 | Classement des fermes du comté de Joliette en 1961 selon leurs ventes | 133 |

LISTE DES TABLEAUX

| | |
|---|----|
| 1.1 Nombre de fermes dans le comté de Joliette 1931, 1941, 1951 | 48 |
|---|----|

RÉSUMÉ

Ce mémoire traite de l'économie domestique des familles en milieu rural entre 1930 et 1960, une période de profondes transformations dans l'agriculture québécoise. Cette étude porte une attention particulière à la paysannerie qui pratique une agriculture de subsistance. C'est grâce à l'utilisation de sources orales que de nouveaux angles de l'histoire rurale au Québec ont pu être considérés, particulièrement l'importance de la dynamique interne des familles en milieu rural. Les témoignages ont été recueillis au cœur du Piedmont Lanaudois, une zone colonisée au courant du XIX^e siècle et peu étudiée par l'historiographie rurale. Trois constats liés au concept d'économie domestique constituent le noyau de ce mémoire. En premier lieu, il ressort que la famille est le centre de la production domestique et du déploiement du travail sur la ferme. Ensuite, cette étude révèle que les réseaux de sociabilité ont un rôle socio-économique primordial. Le recours à l'entraide sert autant de filet social que de moyen de production. Enfin, le dernier chapitre explore les rapports qu'entretiennent les familles rurales avec le marché et l'argent. La pluriactivité est une façon stratégique d'acquérir du numéraire.

MOTS CLÉS : PAYSANNERIE, FAMILLE, TRAVAIL, XX^e SIÈCLE, HISTOIRE ORALE.

INTRODUCTION

Ce mémoire fait l'étude de la dynamique de l'économie domestique des familles en milieu rural au Québec. Il présente des expériences de vie qui illustrent leurs mutations, leurs choix, leurs résistances et leur adaptation entre 1930 et 1960, une période de transformation dans l'agriculture au Québec. Nous soulignons la présence tardive d'une agriculture basée sur une production domestique destinée à la consommation familiale. La période visée par notre étude permet de saisir les différentes stratégies familiales adoptées dans une période de profondes transformations. La présente recherche aborde trois grands thèmes : la division du travail et la production domestique sur la ferme, l'entraide communautaire et les stratégies socio-économiques des familles, et finalement, les rapports à l'argent qu'entretiennent les familles paysannes.

Dans cette recherche, nous mettons à l'épreuve le concept d'économie domestique qui se définit comme l'organisation de la cellule productive familiale et de tous les facteurs qui interviennent pour assurer sa reproduction. En somme, c'est l'organisation du travail de la famille et les stratégies utilisées pour assurer sa survie et sa continuité¹. Nous préférons utiliser le terme d'économie domestique plutôt que celui d'économie familiale car il englobe le travail au sens large, c'est-à-dire qu'il permet de tenir compte des entrées extérieures d'argent, le travail au chantier par exemple, ou encore des aidants agricoles qui ne sont pas nécessairement membres de la famille nucléaire.

Pour pénétrer dans la sphère de production privée, c'est-à-dire pour tenir compte aussi du travail et de la production domestique, nous avons opté pour

¹ Selon la définition de Joan W. Scott et Louise A. Tilly, *Les femmes, le travail et la famille*, Paris, Rivages, 1987.

l'utilisation de sources orales². Notre étude se base principalement sur des témoignages d'hommes et de femmes ayant vécu sur une ferme entre 1930 et 1960. Notre échantillon se trouve dans la région de Lanaudière dans le Nord du comté de Joliette. Plus précisément, nous avons choisi des personnes ayant vécu dans trois paroisses voisines qui ont été fondées à la même époque, entre 1832 et 1861. Toutes les personnes interrogées habitent dans les paroisses de Ste-Mélanie, de Ste-Béatrix ou de St-Jean-de-Matha, au pied de la chaîne de montagnes des Laurentides au Nord de Joliette. Notre étude de cas innove en ce sens qu'elle ne se situe pas dans la Vallée du St-Laurent. De façon générale, excepté Gérard Bouchard, l'historiographie rurale a favorisé les terres colonisées au XVII^e siècle et déjà saturées au milieu du XIX^e siècle. Ainsi, il est intéressant de faire l'étude d'un coin de région qui émerge justement à cette époque et où l'activité économique principale est l'agriculture.

Il nous a été indispensable de faire intervenir des sources complémentaires. Comme la région a été peu étudiée par des historiens et que ses archives sont en général dispersées ou mal classées, nous avons utilisé plusieurs documents et parfois de façon sporadique. Les recensements de 1931, de 1941, de 1951 et de 1961 ont été bénéfiques pour mettre en contexte les témoignages et faire un portrait de l'agriculture de la région à l'étude. Les recensements sont présentés différemment d'une année à l'autre, ce qui n'a pas permis une comparaison systématique entre les années. Souvent, les termes changent et la manière de classer les données diffère entre 1931 et 1961. Aussi, le travail des femmes à la ferme, tel que la production domestique, n'est pas comptabilisé. C'est une lacune importante, mais prévisible. Nous avons aussi consulté *l'Annuaire statistique du Québec*, surtout pour analyser la structure des familles au chapitre deux. Nous avons également recueilli deux documents autobiographiques de femmes de la région, écrits sous forme de mémoires, racontant leur expérience à la ferme. L'un a été écrit par une femme de St-

² Voir l'annexe C pour un exemple de retranscription d'entrevue.

Jean-de-Matha en 1991 et s'intitule *Laurentia et son vécu*³. On peut considérer ce document comme des mémoires et plusieurs indices proposent que le document a été écrit à l'aide de calepins ou de notes conservées par l'auteure. Le document de 288 pages contient des détails tels que des listes d'achats et des chiffres de comptabilité (au cent près). Aussi, le document est très répétitif et chronologique en plus de contenir des anecdotes et des dates très précises sur la vie quotidienne. Le deuxième document, moins autobiographique cette fois-ci, provient d'une femme de Ste-Marcelline, village voisin de Ste-Mélanie dans le Piedmont lanauois, qui traite de divers thèmes reliés à son enfance sur la ferme de ses parents.⁴ Nous avons choisi d'utiliser ces sources très fructueuses qui abordent plusieurs de nos sujets. Aussi, les travaux d'observation de l'anthropologue Horace Miner dans *Saint-Denis : un village québécois* (1939)⁵ ont pu fournir une base de comparaison avec nos travaux. Plus officiel, le document de Théophile Provost, responsable de la colonisation du Nord de Joliette, a dressé un portrait des débuts de la colonisation. L'œuvre importante de Raoul Blanchard qui illustre la situation économique de la région pour les années 1930 dans *Le centre du Canada français* (1947) s'est avérée primordiale. Finalement, nous avons parcouru des documents de la voûte du presbytère de St-Jean-de-Matha, notamment *Le cahier d'annonce*, qui a été moins fructueux, mais dont quelques bribes seront citées.

³ Laurentia Roberge Roberge, *Laurentia et son vécu*, St-Félix-de-Valois, imprimé chez Ginette Nault et Daniel Beaucaire, décembre 1991, 288p. L'auteure de ce document est née en 1913 et vit encore à St-Jean-de-Matha.

⁴ Jeanne Thouin Arbour, *Réalité ou Fiction*, Joliette, imprimerie Lanaudière, septembre 1991, 72p. Née en 1920, Mme Arbour est une historienne amateur qui fait de la généalogie et fait des recherches pour des brochures historiques de son village. Elle a publié à ses frais, un petit livre qui décrit ce qu'elle a vécu étant petite sur la terre de ses parents. On retrouve des thèmes variés comme «Le lavage des planchers, Le savon de pays, Les quêteux, Le travail des filles à l'extérieur, Le trousseau...». Elle vit présentement à Joliette.

⁵ Horace Miner, *Saint-Denis : un village québécois*, Lasalle, Hurtubise, 1985, [1939], 392p.

Cette recherche se compose de quatre chapitres. Le premier contient la problématique ainsi que l'étendue des recherches et des débats entourant les concepts d'économie domestique et de paysannerie, c'est le bilan historiographique. Dans ce chapitre, nous précisons nos définitions, nos thèses et la méthodologie employée, notamment l'histoire orale. Finalement, nous y présentons la région étudiée.

Le deuxième chapitre cherche à définir les rôles de chacun des membres de la famille paysanne. Quel genre de tâches accomplissent-ils ? Qui produit quoi au sein de la famille ? Naturellement, nous parlerons de l'importance de la production domestique pour la survie des familles paysannes, de l'organisation de leurs ressources et de la structure des familles.

Le chapitre trois aborde les réseaux de sociabilité des familles paysannes et leur système d'entraide. Cette section touche l'organisation familiale et communautaire en milieu rural. Nous voyons l'importance du rang, les différentes formes d'entraide selon le genre et finalement ce qu'est une situation de crise dans les réalités paysannes et comment on s'organise pour y remédier.

Le dernier chapitre traite des rapports qu'entretiennent les familles paysannes avec le marché et plus spécifiquement avec l'argent. Nous parlons ici de la vente des produits de la terre, du travail extérieur et la gestion du budget. Nous étudions plus particulièrement le rapport des familles rurales à l'argent, les cycles familiaux et la recherche de l'équilibre de l'économie domestique (production, besoins et déploiement de la force de travail familiale).

Tout au long de ce mémoire, nous voulons montrer le rôle central de la famille et de ses mécanismes internes au sein du monde rural. Nous croyons que la famille paysanne a été peu étudiée comme une entité car les débats en histoire rurale au Québec se sont centrés surtout sur le phénomène de l'articulation du monde rural à

l'économie de marché. Pour explorer les diverses facettes de la vie familiale, l'utilisation de nouvelles sources s'impose.

Ainsi, le deuxième propos de ce mémoire est la nécessité d'avoir recours à la méthode non quantitative. L'utilisation de sources orales nous a permis de faire ressortir des aspects de la vie rurale insaisissables avec les sources quantitatives : les rôles familiaux, la production domestique, l'entraide, la consommation différée n'en sont que quelques exemples.

CHAPITRE I

CONTEXTE THÉORIQUE, HISTORIOGRAPHIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE

1. 1 Historiographie

Le sujet de cette recherche touche inévitablement un large spectre de l'historiographie. Comme nous traitons de l'économie domestique des familles paysannes, nous devons nous attarder à la fois sur l'historiographie traitant du concept de l'économie domestique et sur celle portant sur la paysannerie.

1.1.1 Le concept d'économie domestique

L'économie domestique est un concept historique mis de l'avant par deux Américaines, Joan Scott et Louise Tilly, dans un ouvrage publié originalement en 1978 sous le titre *Women, Work and Family*¹. Née du mouvement féministe, le but de cette étude est d'introduire les femmes comme objet d'histoire. Ces deux historiennes conçoivent une nouvelle définition du travail. Autrefois associé au strict travail salarié, elles considèrent le travail comme une activité productrice qui n'est pas absolument liée au salariat. Selon cette définition, le travail est multiple, se transforme et s'adapte. Il peut donc inclure le travail domestique. De là provient l'idée de stratégies économiques familiales qui supposent que chacun des membres de la famille modifie ses comportements selon l'évolution de son entourage et se plie à l'intérêt commun de la famille. L'histoire des femmes a donné l'opportunité et les outils aux historiens afin qu'ils puissent étudier la vie des gens ordinaires, ceux qui

¹Voir l'introduction de l'édition française : Joan W. Scott et Louise A. Tilly, *Les femmes, le travail et la famille*, Paris, Rivages, 1987, p. 9 à 24.

n'apparaissent pas dans les documents écrits. C'est pourquoi nous nous inspirons des concepts qui en émanent.

En 1988, la sociologue Marjorie Cohen démontre la valeur du travail féminin dans le processus d'accumulation du capital des sociétés préindustrielles. Dans l'ouvrage *Women's Work, Markets, and Economic Development in Nineteenth-Century Ontario*², l'auteure affirme que l'économie domestique est un mode de production oublié par les économistes. Dans les sociétés préindustrielles, la femme joue un rôle crucial dans la production de subsistance (le travail lié aux besoins de la famille) et dans le processus d'accumulation du capital.

Plus spécifiquement, deux historiennes ont appliqué le thème de l'économie domestique à la situation québécoise. Deux ouvrages parus en 1993 retiennent notre attention : *Working Families*³ de Bettina Bradbury et *Ménagères au temps de la crise*⁴ de Denyse Baillargeon. Toutes deux étudient les réactions de la famille face au monde extérieur. Pour elles, les stratégies de survie quotidienne modifient la structure familiale. Le travail de la famille est donc flexible. Ainsi, dans l'étude de Bradbury, ce sont autant le développement industriel (pressions externes) et l'évolution du cycle familial par exemple (pressions internes), qui stimulent les transformations de la structure familiale⁵. Ce genre de concept présuppose qu'il y a des pressions qui modifient les comportements de la cellule familiale. L'économie domestique nous permet d'étudier la dynamique de la famille corrélée aux phénomènes extérieurs.

²Marjorie Cohen, *Women's Work, Markets, and Economic Development in Nineteenth-Century Ontario*, Toronto, Presses de l'Université de Toronto, 1988, p. 3 à 13.

³Voir l'édition française : Bettina Bradbury, *Familles ouvrières à Montréal: âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, Montréal, Boréal, 1995, 368p.

⁴Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1993, 311p.

⁵Bettina Bradbury, *op.cit.*, p. 287.

Dans ce mémoire, nous tentons d'avoir un nouvel angle d'approche pour comprendre la paysannerie. En examinant la sphère du travail privé, nous tentons de mieux comprendre l'effet que les transformations structurelles ont sur elle. Il s'agit de l'évolution de la société de consommation. Par le fait même, nous allons saisir les interactions et les liens entre le travail masculin et féminin.

Dans cette recherche, nous prenons exemple des travaux, des thèmes et des conclusions de Bradbury et de Baillargeon en les adaptant aux problématiques de la campagne et de la paysannerie. Bradbury fait ressortir différents types de familles à l'intérieur de la classe ouvrière. Pour elle, les disparités salariales influencent le niveau de vie de ces familles, les stratégies adoptées face à la pauvreté, et le niveau d'instruction des enfants. Pour l'historienne, le nombre d'enfants, la maladie, le manque de travail, les problèmes d'alcool et la capacité des ménagères à administrer l'économie familiale déterminent aussi le bien-être des ménages. De plus, elle affirme que la compréhension de la reproduction familiale doit se faire en considérant les rôles de chacun des membres de la famille. Il est important de comprendre l'organisation interne du travail de la cellule familiale. C'est l'objet de notre deuxième chapitre.

Denyse Baillargeon aborde aussi des thèmes touchant l'économie domestique. Les chapitres de son livre qui portent sur l'administration du budget, le travail ménager et les réseaux d'entraide touchent directement notre sujet, d'autant plus que ses travaux utilisent aussi des sources orales. Retenons pour l'instant que Baillargeon fait ressortir la nécessité d'utiliser ce genre de source afin de saisir les phénomènes complexes de la vie privée, absents dans les sources écrites. Par exemple, ceci permet de comprendre l'organisation de la famille et son rapport avec le salaire de l'homme pourvoyeur. Baillargeon conclut que les familles ouvrières sont économiquement flexibles en raison du travail informel effectué par les femmes, ce qui a eu pour conséquence de relativiser les effets dévastateurs de la crise. La pauvreté relative

habituelle des familles ouvrières avait déjà mis en place un système de stratégies économiques, d'entraide, de gestion du budget et de comportements familiaux. Nous allons voir si ce cas s'applique aussi à la paysannerie. Les conclusions de Denyse Baillargeon nous intéressent, d'autant plus qu'elles traitent en partie de la même période que la présente recherche.

1.1.2 Les interprétations de la paysannerie québécoise

Afin de mettre notre étude dans une perspective québécoise, nous nous attardons aux différentes compréhensions de la logique paysanne. Bien que le débat s'étende aux paysanneries de plusieurs pays⁶, nous préférons nous concentrer sur ce qui a été fait spécifiquement pour le Québec. L'axe principal qui a orienté les débats sur la paysannerie québécoise est son intégration au marché. Les historiens ont tenté de savoir dans quelle mesure, quand et comment s'est produit l'articulation entre le monde rural et l'économie de marché. Nous avons retenu quelques visions différentes.

Dans un mémoire de maîtrise de géographie déposé en 1971, Claire McNicoll étudie le phénomène de dépeuplement dans les zones agro-forestières du Québec. Dans le texte intitulé *L'évolution récente des paroisses agro-forestières du Québec*⁷, l'auteure affirme que les plateaux québécois subissent une période d'exode majeure qui débute avec la prospérité d'après-guerre. Elle précise que le choc se situe entre 1945-1950 et 1966. L'auteure étudie les mécanismes de dépeuplement des plateaux et aborde aussi les causes à l'origine du rétrécissement de l'oekoumène au Québec, ce

⁶Pour un résumé intéressant des thèses états-uniennes, canadiennes-anglaises et québécoises voir Béatrice Craig, «Pour une approche comparative de l'étude des sociétés rurales nord-américaines», dans *Histoire sociale*, vol. XXIII, no 46, novembre 1990, p. 249-270.

⁷Claire McNicoll-Robert, *L'évolution récente des paroisses agro-forestières du Québec 1961-1969*, Mémoire de maîtrise en géographie, Université de Montréal, 1971, 282p.

qui nous intéresse plus particulièrement. Claire McNicoll s'intéresse davantage aux cas *extrêmes* de dépeuplement dont St-Zénon qui se trouve au Nord des trois paroisses que nous étudions. Par exemple, il ne reste que trois agriculteurs à St-Zénon en 1971⁸. Nous remarquons la même tendance au dépeuplement des zones montagneuses des trois paroisses Ste-Mélanie, Ste-Béatrix et St-Jean-de-Matha, mais le phénomène est moins démesuré qu'à St-Zénon et précisons que les conditions sont plus favorables à l'agriculture (voir la carte à la page 43 et le tableau à la page 48). En fait, l'auteure propose quelques pistes sur les causes de ce dépeuplement, ce qui est intéressant quant à la présente recherche. Pour Claire McNicoll, c'est la prise de conscience de la disparité entre la ville et la campagne, la combinaison de la prospérité d'après-guerre et la propagation des moyens de communication qui expliquent l'exode. Elle utilise le concept du *niveau moyen d'existence*. Toutefois, elle précise qu'il y a des forces opposées à ces phénomènes qui encouragent encore la colonisation. Elle rappelle qu'il existait encore des primes à la colonisation, au défrichement et des crédits à l'organisation agricole dans les années 1960⁹.

Dans le texte «Libéré ou exploité ! Le paysan d'avant 1850» paru en 1980, l'historien Fernand Ouellet s'inscrit en faux contre l'idée d'une paysannerie indépendante. En abordant les institutions issues de l'époque de la Nouvelle-France, il affirme que les «classes dirigeantes francophones» sont négligées par l'historiographie «canadienne-française»¹⁰ soit François-Xavier Garneau, Lionel Groulx, L'École de Montréal (Guy Frégault et Maurice Séguin) et Jean-Pierre Wallot¹¹. Il affirme : «L'absolutisme tempéré par le paternalisme, le régime

⁸*Ibid.*, p. 147.

⁹*Ibid.*, p. 53.

¹⁰Fernand Ouellet, «Libéré ou exploité! Le paysan d'avant 1850», *Histoire sociale*, vol 13 (26), 1980, p. 339.

¹¹*Ibid.*, p. 340 à 342.

seigneurial dégagé de toute empreinte féodale et une Église catholique libre de toute trace d'hérésie sont, dans cette historiographie, les influences majeures qui, d'après la très grande majorité des auteurs, auraient contribué à engendrer une paysannerie indépendante et libérée.»¹². Cette vision de l'histoire, pour Ouellet, s'attache surtout à la «survie» et à «l'affirmation de la nation»¹³. Pour cet historien, c'est exactement le même point de vue que les seigneurs du XIX^e siècle, comme Louis-Joseph Papineau, car il servait leurs intérêts. Pour Ouellet, le seigneur n'est pas qu'un simple agent de colonisation. Vers 1800, lorsque la terre se fait rare et que sa valeur augmente, les seigneurs tentent de s'approprier plus de rentes, vendent des terres défrichées, tentent de monopoliser certains droits comme la vente de bois de chauffage et les rendements des lods et ventes augmentent. Bref, pour Ouellet, à partir de 1800, le régime seigneurial se durcit et les paysans sont de moins propriétaires de leurs moyens de production, ce qui expliquerait les Événements de 1837 et 1838. Aussi, Ouellet perçoit le paysan francophone comme un pratiquant de l'agriculture de subsistance car en 1831, ils survivent grâce à la culture de la pomme de terre tandis que les anglophones en font la vente. De plus, si la paysannerie canadienne-française pratique des activités extra-agricoles, comme le commerce des pelleteries, c'est dans le but d'avoir un salaire pour se procurer des produits importés. Ainsi, ils se soustraient à l'emprise des prélèvements des seigneurs et des curés.

Selon l'historien Normand Séguin, il est nécessaire de «situer l'agriculture régionale dans l'ensemble québécois et caractériser son évolution différentielle dans les trois comtés présentés ici comme entité régionale.»¹⁴. Dans «L'agriculture de la Mauricie et du Québec 1850-1950» paru en 1982, Séguin présente les trois comtés de

¹²*Ibid.*, p. 239.

¹³*Ibid.*, p. 341.

¹⁴Normand Séguin, «L'agriculture de la Mauricie et du Québec 1850-1950», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 35, no 4, mars 1982, p. 539.

Champlain, St-Maurice et Nicolet comme un «exemple d'un espace agraire qui reproduit les grandes tendances qui ont fortement déterminé le développement différentiel de l'agriculture québécoise.»¹⁵. Dans ce texte Séguin expose sa vision de l'évolution de l'agriculture durant la période 1850 à 1950. Il affirme qu'il y a deux mouvements entre 1850 et 1900. D'abord, la production agricole s'intègre au marché et atteint un premier niveau de commercialisation, ce qui «pousse» le paysan à la production laitière vers 1870 et «l'arrache lentement à l'autosuffisance»¹⁶. Le second mouvement est l'extension de l'œkoumène : «c'est le domaine d'une agriculture marginale dont l'existence est en fonction étroite des rapports que les paysans entretiennent par leur travail avec des activités extra-agricoles, forestières principalement.»¹⁷. Pour l'historien, l'activité forestière est un moteur du développement. Selon Normand Séguin, jusqu'en 1950, l'agriculture poursuit son intégration au marché et elle se commercialise, si bien qu'en 1950, l'agriculture est «quasi entièrement soumise à l'économie industrielle et urbaine. Le paysan a perdu à toutes fins utiles son autonomie de petit producteur.»¹⁸. Quant à l'agriculture des fronts pionniers de la seconde moitié du 19^e siècle, le «lieu par excellence d'une production lente à s'articuler au marché» (la rive Nord) contraste avec la situation du comté de Nicolet intégré au marché «le véritable moteur de la remontée de l'agriculture régionale dans l'ensemble du Québec.»¹⁹. Il est manifeste que cet auteur accorde plus d'importance aux zones qui comportent une agriculture bien intégrée au marché puisque les fronts pionniers sont perçus comme faisant infléchir les statistiques, donc plutôt comme une anomalie.

¹⁵*Ibid.*, p. 538.

¹⁶*Ibid.* p. 537.

¹⁷*Ibid.*

¹⁸*Ibid.* p. 538.

¹⁹*Ibid.* p. 554-555.

Quant à Christian Dessureault²⁰, il réfute l'idée que les inégalités de la société paysanne proviennent de l'entrée du capitalisme marchand dans l'équilibre paysan. Au contraire, la paysannerie intègre l'économie marchande puisque, quand elle le peut, elle génère des surplus. Le but de la paysannerie n'est donc pas simplement l'autosubsistance. Dessureault avance que la paysannerie se divise, qu'il existe un groupe mieux nanti capable d'échanger ses surplus sur le marché contre des marchandises. Dans un récent article intitulé «L'impact du cycle de vie sur l'évolution des structures agraires dans la région de Montréal au milieu du XIX^e siècle», Christian Dessureault tente de démontrer, contre la thèse de la reproduction familiale, que les cultivateurs répondent plus aux fluctuations du marché qu'au cycle de vie familial : «Par contre, à la lumière de nos résultats bien fragiles et fragmentaires, le cycle de vie ne commande pas une forte intensification de la production. Ce processus d'ajustement des volumes de production durant le cycle de vie demeure assez limité, réagissant fortement - et parfois positivement - à la conjoncture économique générale.»²¹.

Pour Allan Greer dans *Habitants, marchands et seigneurs*, les paysans n'ont pas une logique marchande. Sans nier l'existence de disparités économiques au sein de la paysannerie, Greer soutient que les principaux buts visés par la paysannerie de la fin du XVIII^e et début du XIX^e siècle sont la reproduction et les besoins de la famille, et non l'accumulation du capital. Dans *Habitants, marchands et seigneurs*, Greer souligne entre autres l'importance des «cycles de développement» de la

²⁰Christian Dessureault, «L'égalitarisme paysan dans l'ancienne société rurale de la vallée du Saint-Laurent», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40, 3 (hiver 1987), p. 373-407.

²¹Christian Dessureault, «L'impact du cycle de vie sur l'évolution des structures agraires dans la région de Montréal au milieu du XIX^e siècle» dans Dessureault, Dickinson et Goy (dir.), *Famille et marché*, Sillery, Septentrion, 2003, p. 92.

famille dans la compréhension des niveaux de richesse²². Par exemple, la main d'œuvre familiale disponible influence le développement économique des fermes.

Dans la synthèse *Histoire du Québec contemporain*, les historiens Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert traitent de la question de l'agriculture et ses grandes tendances. Dans le tome *De la confédération à la crise (1867-1930)*, ils y dressent un portrait général des conditions de vie au Québec en 1930 dans les campagnes. Dans le chapitre vingt-huit intitulé «Les conditions de vie», ils affirment que la vie à la campagne ne change pas radicalement entre 1896 et 1929, mais qu'il y a un «mouvement de modernisation» qui vient la transformer. Par exemple, les familles achètent un peu plus de biens produits à l'extérieur de la ferme. Et en citant Horace Miner, les historiens affirment que les quarante années avant les années 1930 marquent un recul de l'autosuffisance²³. Toutefois, la famille demeure au centre de la vie rurale tant au niveau de la sociabilité que du travail. Les auteurs poursuivent en faisant un portrait de l'agriculture en 1930 qui illustre en quelques lignes le contexte de l'époque :

L'agriculture demeure une entreprise familiale, où tous les membres prennent part aux travaux et où le niveau de la production est déterminé par leurs besoins. Le rang, le village et paroisse restent des institutions essentielles. Les différences entre groupes de cultivateurs, entre le village et les rangs ou entre régions anciennes et régions de colonisations existent toujours.²⁴

Plus loin, on précise l'importance du cycle des saisons dans la vie quotidienne ainsi que des activités extra-agricoles. Dans le tome II, *Le Québec depuis 1930*, les historiens affirment que la crise provoque une hausse du nombre de fermes au

²²Allan Greer, *Habitants, marchands et seigneurs*, Sillery, Septentrion, 2000, p. 293.

²³Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain. De la confédération à la crise (1867-1930)*, Montréal, Boréal, 1989, p. 563.

²⁴*Ibid.* p. 566.

Québec et restreint l'exode rural en cours²⁵. Le monde rural est moins touché par la crise puisque les besoins essentiels sont comblés soit l'alimentation, le logement et le chauffage²⁶. Depuis la reprise économique de la Deuxième Guerre et dans les années 1940, certains agriculteurs pourront vendre pour le marché, mais d'autres ne visent que la subsistance²⁷. Dans le chapitre dix-huit, qui correspond *grosso modo* à la fin des années 1940 jusqu'aux années 1960, les auteurs abordent *La modernisation agricole*. Les auteurs précisent que l'agriculture québécoise est au départ caractérisée par «un certain retard dans la modernisation des techniques et de la gestion»²⁸, mais qu'elle se transforme : «Cette évolution vers l'agri-business ou l'agro-économie, que connaissent toutes les agricultures des pays industrialisés, revêt au Québec des caractéristiques particulières à cause de la persistance de l'agriculture de subsistance et du rôle assigné à l'agriculture dans la société.»²⁹.

Les auteurs de *L'Atlas historique du Québec. Le pays laurentien au XIX^e siècle*, Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin proposent une nouvelle interprétation de la socioéconomie du Québec au XIX^e siècle. Face à la vision de Raoul Blanchard, ils affirment que celui-ci a négligé l'apport du fleuve et de la ville dans ses observations. Surtout, les historiens s'opposent au «prisme culturaliste» qu'a pris l'historiographie. Ils affirment concernant le Québec du XIX^e siècle :

²⁵Voir le chapitre 2.

²⁶Voir le chapitre 6.

²⁷*Ibid.*, p. 36 à 38.

²⁸*Ibid.*, p. 259.

²⁹*Ibid.*

Pendant longtemps, on l'a dépeinte comme une société repliée sur ses terres, cramponnées à une agriculture traditionnelle et, de plus soumise au leadership de ses prêtres. On l'imaginait peu sensible aux courants de modernité qui transformaient le continent nord-américain, subissant passivement, comme obligée, son intégration à l'économie de marché et l'urbanisation de son territoire. En somme, on la voyait comme une société dont l'évolution avait été commandée par des forces externes et qui se manifestait surtout par ses formes de résistances aux pressions exercées sur elle.³⁰

Par le fait même, les historiens en arrivent à émettre une critique de la théorie du «staple» qui mène aux rapports de dominations internes. Elle présente trop, selon eux, deux sphères économiques sans lien, le monde seigneurial et le monde anglophone qui échange avec l'Empire³¹.

Ces historiens proposent donc de revoir le XIX^e siècle. D'abord, ils observent deux mouvements dans l'agriculture laurentienne, une extension de l'oekoumène et une concentration des activités autour des villes et villages. Ces phénomènes accroissent la différenciation entre les petits, moyens et gros producteurs. Les auteurs insistent sur le rôle central de la ville : «La région de Montréal est le cœur de l'espace agraire laurentien. L'agriculture y est plus intensive et plus mécanisée, en somme, plus engagée dans les rapports de marché.»³². De plus, les auteurs désirent démontrer l'importance des industries rurales dans la socioéconomie au XIX^e siècle. Ils ont aussi fait ressortir les relations entre la ville et la campagne dans la dynamique de la montée industrielle. Ils affirment : «En outre, un coup de sonde, nous aura permis d'entrevoir l'ampleur des activités entretenues par le monde marchand dans les

³⁰Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin, *Atlas historique du Québec. Le pays laurentien au XIX^e siècle*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995, p. 2.

³¹*Ibid.*, p. 2-3.

³²*Ibid.*, p. 125.

productions agricoles et l'élevage. Nous aurons ainsi perçu un peu mieux la polyvalence des agents du commerce qui, manifestement, tirent un important parti de l'agriculture.»³³. Ainsi, ces auteurs ont axé leur étude sur le caractère marchand et urbain de l'économie du XIX^e siècle et par le fait même, insisté sur la présence et l'importance d'une agriculture intégrée au marché.

L'interprétation de Gérard Bouchard³⁴ se rapproche à notre avis de celle de Greer, mais il propose la coexistence de deux systèmes, un autre modèle d'articulation au marché de la paysannerie. Selon son étude sur le Saguenay, la société rurale profite du développement industriel extérieur à la sphère familiale pour réaliser son projet principal, soit la reproduction familiale. Dans *Quelques arpents d'Amérique*³⁵, Bouchard écrit en conclusion : «Enfin, il est manifeste que dans l'esprit du système, l'expansion des avoirs fonciers obéissait aux impératifs de la reproduction familiale dans un esprit communautaire plutôt qu'à une logique d'accumulation capitaliste»³⁶. Selon lui, la paysannerie paraît irrationnelle si on l'analyse avec le modèle capitaliste parce que son projet socioéconomique est centré sur la reproduction familiale. Il ajoute aussi que la paysannerie saguenayenne a évolué en coexistence et en complémentarité avec le marché capitaliste et que le principe de résistance aux changements se trouvait plutôt dans les structures que dans les mentalités. Son ouvrage mérite une attention particulière puisqu'il traite de la même période que celle étudiée dans la présente recherche. Nous en reparlerons dans les prochains chapitres.

³³ *Ibid.*

³⁴ Gérard Bouchard, «Co-intégration et reproduction de la société rurale : pour un modèle saguenayen de la marginalité», *Recherches sociographiques*, XXIX, no 2-3, 1988, p. 282-310.

³⁵ Gérard Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique*, Boréal, Montréal, 1996, 635p.

³⁶ *Ibid.*, p. 480.

Les travaux de Michel Morisset attirent aussi notre attention. Dans *L'agriculture familiale au Québec*³⁷, l'auteur dégage trois types d'agriculture au Québec au XX^e siècle. La première, qui domine entre 1854 et 1939, est l'agriculture traditionnelle ou domestique. Elle est caractérisée par des activités agricoles centrées sur la famille, les impératifs religieux (gagner son ciel), et par l'isolement politique. À partir de 1939 se développent les agriculteurs qui augmentent leurs investissements et qui se tournent vers le marché. Donc, après la Deuxième Guerre mondiale, deux types d'agriculture s'affrontent, les fermes traditionnelles et les fermes marchandes. Et en 1966, les conditions matérielles (par exemple électrification et investissements) se sont réunies afin que la spécialisation de l'agriculture se déploie qui forme le troisième type d'agriculture décrit par Morisset. Retenons un aspect essentiel traité dans cet ouvrage; l'auteur accorde une place importante aux éléments politiques et juridiques. C'est-à-dire que ce sont les pressions étatiques qui font disparaître les fermes traditionnelles en empêchant la vente en petite quantité, en contrôlant la production par des normes sévères d'étiquetage et de classification, et par son objectif, selon la Commission Héon, de faire disparaître les deux tiers des fermes au Québec. Morisset ne traite pas directement de la logique paysanne. Il n'affirme pas directement que les agriculteurs ont une logique d'accumulation capitaliste, mais sa thèse étudie assurément les agriculteurs dans le continuum de l'économie de marché.

Ainsi, les pressions exercées par le gouvernement québécois sur les cultivateurs pour augmenter les standards de qualité et la nécessité des cultivateurs à se moderniser pour accéder au marché sont aussi des facteurs à retenir pour expliquer l'abandon de l'agriculture dans les années 1950 et 1960. Il est déplorable que certaines interprétations perçoivent ces paysans comme des perdants et fassent la promotion de ceux qui ont «réussi» en agriculture³⁸ comme le démontre la nouvelle

³⁷Michel Morisset, *L'agriculture familiale au Québec*, L'Harmattan, 1987, 205p.

³⁸La thèse de doctorat de Guy Boisclair et l'ouvrage *Histoire du syndicalisme agricole au*

édition de *Histoire du syndicalisme agricole*. Ainsi, l'agriculture traditionnelle est souvent mal définie ou mal traitée et teintée d'une misère certaine. Selon Guy Boisclair, historien et auteur de la préface : «L'agriculture domestique repose évidemment sur l'acceptation par tous d'un travail assidu, d'une vie simple, sans excès, d'habitude d'épargne, de la soumission à la double autorité du chef de famille comme père ou mari et comme chef de l'exploitation agricole. Il est notoire que les rendements sont faibles, les produits souvent médiocres, les animaux mal nourris, surtout en hiver.»³⁹. Même si ce portrait n'est pas tout faux, il nous indique encore une fois que nous comprenons mal la paysannerie québécoise surtout au XX^e siècle. La caricature est facile. Nous verrons que les acteurs principaux de la présente étude ont quant à eux une perception tout à fait différente, très éloignée du misérabilisme. D'une certaine manière, ils sont les grands oubliés de l'histoire et gagneraient à être étudiés davantage. La paysannerie pratiquant une agriculture de subsistance a trop souvent été analysée uniquement selon une logique marchande et de productivité.

Enfin, dans une récente thèse de doctorat en anthropologie, Christiane Montpetit⁴⁰ affirme le besoin de définir un nouveau cadre pour traiter de la paysannerie au Québec. Montpetit met l'accent sur le besoin impératif de cesser de

Québec démontrent clairement que les cultivateurs du Nord de Joliette ne se sentaient pas concernés par le projet de l'UCC et aucun cercle local ne s'est formé avant 1930. Voir la figure 1.1 reproduite à la page 37. Dans *Histoire du syndicalisme agricole au Québec*, Guy Boisclair affirme «Les dirigeants locaux et diocésains de l'UCC sont plus avancés dans l'intégration au marché et manifestent davantage d'intérêt pour les questions concernant la modernisation des techniques agricoles». Ceux-ci ne représentent que 3% des agriculteurs du Diocèse de Joliette. Guy Boisclair, *Histoire du syndicalisme agricole UCC-UPA 1924-2004*, Montréal, Boréal, 2004, p. 27, et Guy Boisclair, *Étude d'un mouvement de modernisation de l'agriculture. Les premières années de l'Union catholique des cultivateurs dans le diocèse de Joliette, 1924-1952*, Thèse de doctorat, Université de Trois-Rivières, 2002, p. 24 et 34.

³⁹Voir les interprétations contenues dans *Histoire du syndicalisme agricole au Québec*, *op.cit.*, p. 38.

⁴⁰Christiane Montpetit, *D'«habitant» sédentaire à émigrant. Migrations, économie et transformations agricoles à Saint-Louis de Gonzague (1861-1931)*, Thèse de doctorat en anthropologie, Université de Montréal, 2000, 283p.

percevoir la paysannerie dans un continuum de l'économie capitaliste. Elle utilise le modèle de la production résidentielle basée exclusivement sur les besoins de consommation immédiats et différés des membres de la famille. Elle cite Michel Verdon : «Sa production demeure «intrinsèquement et indéfiniment résidentielle» jusqu'à ce que «des forces extérieures ne viennent infléchir sa trajectoire.»⁴¹. Ainsi, les phénomènes comme la monétarisation, la spécialisation et certains types de mécanisation n'iraient pas à l'encontre des visées du projet résidentiel des paysans tandis que la modernisation, les transformations structurelles et l'endettement étouffant susciteraient des résistances. Christiane Montpetit étudie plus spécifiquement la mobilité extra-agricole comme stratégie de résistance des familles paysannes.

1. 2 Problématique

Comme nous venons de le voir, l'historiographie rurale au Québec s'est surtout penchée sur l'articulation entre le monde rural et l'économie de marché de l'époque coloniale au XIX^e siècle. Par conséquent, nous en savons peu sur l'essence même des cultivateurs pratiquant une agriculture de subsistance au XX^e siècle au Québec. Si leur disparition est bien documentée par les statistiques, comme l'étudie Claire McNicoll, leur vie quotidienne, leur dynamique, leur choix, le rôle fondamental de la famille et l'importance du travail au sein de leur vie n'ont pas marqué les écrits des historiens. Bref, l'agriculture québécoise a davantage été étudiée comme une activité économique, si bien que les acteurs même de cette activité ont été oubliés. C'est pourquoi nous nous proposons d'explorer l'agriculture à partir d'histoires de vie.

⁴¹Michel Verdon, «La production paysanne. Éléments pour une nouvelle économie» dans *Études rurales*, 107-108, 1987, p. 225 cité par Christiane Montpetit, *Ibid.*, p. 50.

Les années 1950 et 1960 marquent un tournant dans l'agriculture au Québec. Des 154 669 fermes au Québec en 1941, le recensement de 1961 en indique 38 % de moins (58 892 fermes de moins), une baisse qui se situe majoritairement entre 1951 et 1961⁴². La Commission Héon de 1951 annonce la fin d'une époque en agriculture au Québec, celle de l'agriculture de subsistance. Elle désire éliminer ni plus ni moins de 100 000 fermes aux pratiques dépassées afin de rattraper l'agriculture ontarienne⁴³. De fait, de 1961 à 1981, le nombre de fermes au Québec poursuit son fléchissement passant de 95 777 à 48 144⁴⁴. La Commission royale d'enquête sur l'agriculture au Québec de 1965 et de 1969 poursuit cette lancée et propose le développement d'une agriculture concurrentielle et favorise les zones agricoles prospères⁴⁵.

⁴²Selon le tableau et les indications des auteurs, le nombre de fermes en 1951 serait plus élevé si la définition n'avait pas changé dans le recensement. Ainsi, il est important de noter que la baisse du nombre de fermes est plus radicale entre 1951 et 1961. Paul-André Linteau et al. affirment que la population agricole au Québec en 1951 atteignait 19,5% et elle chute à 11% en 1961. Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930, tome II*, Montréal, Boréal compact, 1989, p. 33, 38, 259 et 497.

⁴³Roméo Bouchard, *Plaidoyer pour une agriculture paysanne*, Écosociété, Montréal, p. 30.

⁴⁴Paul-André Linteau et al., *op.cit.*

⁴⁵*Ibid.* p. 499.

En étudiant les interrelations avec le marché, l'historiographie a surtout annoncé la mort ou la perte de vitesse de l'agriculture de subsistance selon différentes époques. Gérard Bouchard propose quant à lui d'étudier la paysannerie comme une entité : «Avant d'être une forme passéiste qui, à cause d'une «mentalité précapitaliste», résiste à un agent externe à la manière d'une dysfonctionnalité, cette économie paysanne est un système social qui doit être considéré et décodé en lui-même, à partir de son impulsion première qui est la reproduction familiale dans un contexte d'interdépendance»⁴⁶. Le but principal de ce travail est d'étudier les rouages internes de la famille rurale à une période qui précède le phénomène de l'exode, soit entre 1930 et 1960.

Actuellement, les historiens qui étudient l'histoire rurale au Québec ont recours presque exclusivement aux méthodes quantitatives et sérielles, c'est-à-dire aux banques de données quantitatives. Gérard Bouchard, par exemple, a conçu le fichier Balsac pour effectuer ses recherches sur le Saguenay. Nous voulons favoriser une méthode qui fait davantage ressortir les traits culturels, les aspects qualitatifs et humains de la vie quotidienne en milieu rural. Nous désirons aborder de nouvelles facettes peu étudiées de la paysannerie au XX^e siècle : son organisation interne, ses réseaux de sociabilité, sa vie quotidienne, son économie domestique et son rapport particulier au marché. Gérard Bouchard affirme à propos de son ouvrage *Quelques arpents d'Amérique* :

⁴⁶Gérard Bouchard, *op.cit.*, p. 146.

[...] Il faudrait pousser beaucoup plus loin l'étude des rapports hommes/femmes dans la famille et dans la communauté, explorer davantage la culture familiale, profane ou sacrée, montrer la famille en tension, en conflit, mettre en scène quelques cas de rébellion, mieux éclairer les figures de l'échec, de la rupture. [...] ces prolongements [à ses thèmes principaux] se conciliaient mal avec la démarche de l'ouvrage, nourrie surtout de données quantitatives.⁴⁷

Selon Bouchard, les données orales et les sources qualitatives seraient utiles pour faire ressortir de nouveaux aspects sur le Saguenay.

L'un des buts de ce mémoire est de se pencher sur la vie quotidienne des familles pratiquant l'agriculture traditionnelle dans une période de transformations. Nous voulons illustrer et donner une vue de l'intérieur à partir d'exemples vivants. Que signifie *l'agriculture refuge* pour ces familles ? Tout simplement, nous voulons donner un visage à ce que l'on nomme l'agriculture de subsistance ou traditionnelle. Étonnamment, ce sont des thèmes qui foisonnent dans l'imaginaire collectif des Québécois, car une foule d'œuvres de fictions⁴⁸ en ont témoigné, mais la vie quotidienne des paysans au XX^e siècle a été peu abordée par les historiens québécois. Nous soutenons qu'une proportion non négligeable des cultivateurs québécois pratique une agriculture de subsistance et que cette forme d'activité agricole persiste dans les années 1950 et 1960 dans certaines zones du Québec, dont notre région à l'étude. Plusieurs indices l'indiquent, notamment la diversité des animaux présents sur les fermes et la diversité des cultures. Aussi, nous verrons que les recensements de 1961 présentent un taux élevé de cultivateurs non commerciaux dans notre région.

⁴⁷*Ibid.*, p. 482-483.

⁴⁸Nous pensons à la littérature du terroir. Ringuet s'interrogeait sur la fin du règne de la campagne. Voir *Trente arpents* (1938). Il y a eu des séries télévisées populaires telles que *Les Filles de Caleb*. Plus récemment, le cinéma québécois mettait à l'affiche des romans du terroir comme *Un homme et son péché* et *Le Survenant*.

Nous sommes confrontés à une agriculture de subsistance, qui reflète une relative égalité des ménages. Miner observe en 1939 : «Bien que la différence dans l'importance du bétail soit considérable, le nombre de cultivateurs pauvres est relativement peu élevé.»⁴⁹

Nous croyons que l'histoire orale, favorisée en histoire des femmes et en histoire ouvrière, permet de dévoiler des facettes de l'histoire rurale jusque là inconnues. En somme, dans ce mémoire, nous voulons montrer que la famille joue un rôle central et déterminant dans l'organisation du monde rural. Dans le chapitre deux, nous étudions plus précisément la dynamique du travail à l'intérieur de la ferme. Ensuite, dans le chapitre trois, nous voyons que les rapports de sociabilité avec le voisinage et la parenté, dont l'entraide en milieu rural, sont largement déterminés par les besoins de la famille. Dans le chapitre quatre, nous voyons que les familles rurales ont un rapport souvent stratégique avec le marché, qu'il y a une recherche d'équilibre avec son économie domestique.

Nous avons choisi d'utiliser le terme de *paysannerie* pour désigner une classe de paysans qui existe encore entre 1930 et 1960 au Québec. Quelques justifications peuvent être apportées. Henri Mendras⁵⁰ définit les collectivités paysannes par leur autonomie relative à la société englobante. De plus, selon Mendras, les «groupes domestiques» sont d'une importance majeure dans la vie sociale des collectivités⁵¹. Nous avons interprété ceci comme la prépondérance de l'organisation communautaire dans les sociétés paysannes, qui prend forme dans la solidarité du *rang*. L'économie

⁴⁹Horace Miner, *St-Denis : un village québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1985, [1939], p. 205.

⁵⁰Henri Mendras, *Les sociétés paysannes*, Paris, Point-seuil, 1976, p.14. Nous ne désirons pas ici appliquer parfaitement les théories de Mendras à notre étude de cas, mais seulement faire ressortir les points éclairants.

⁵¹*Ibid.*

paysanne, qui fait parfois appel à l'économie englobante, «ne distingue pas consommation et production»⁵². En fait, la production agricole est consommée sur place par la famille sans être transigée sur le marché et la valeur d'usage doit être un facteur à considérer.

1.3 Méthodologie

1.3.1 Les sources orales en perspective

Le débat entourant les sources orales touche avant tout la question de l'objectivité⁵³. L'absence de «répétitivité» des faits soutient l'argument de la subjectivité des sources orales. Jean-Marie Fecteau dans son article «Entre la quête de la nation et les découvertes de la science» affirme :

La procédure de recherche va privilégier les méthodes permettant de dégager l'important de l'accessoire, de transcender l'effet subjectivant de la perception immédiate des acteurs d'une époque au profit des «structures profondes». La quantification ou la mise en série des sources permet ainsi de dégager un savoir «vrai», car souvent ignoré des acteurs de l'époque et donc à l'abri de leur subjectivité ou de leur capacité d'illusion.⁵⁴

Paul Ricoeur, dans le texte «L'éclipse de l'événement dans l'historiographie française moderne», avance que les historiens ont «inventé» une masse de documents qui ne leur étaient pas voués en une série de documents «homogènes» (inventaires après décès etc...) qui ont l'avantage de tester des hypothèses par leurs «faits

⁵²*Ibid.*

⁵³Sur le débat entourant les sources orales en France voir Florence Descamps, *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2001, p. 485-504.

⁵⁴Jean-Marie Fecteau, *op.cit.*, p. 457.

répétables»⁵⁵. Ricoeur dit bien «inventer» des documents. Il s'agit d'une remarque intéressante en ce qui nous concerne puisque c'est une critique que l'on adresse souvent à l'histoire orale (la création artificielle de documents)⁵⁶. En fait, le même travail de critique des sources est à faire tant du côté des sources orales que des sources écrites.

Les objets de l'histoire doivent d'abord être créés. L'historien construit le contexte qui rend possible l'élaboration de sa démonstration. Les sources servent ensuite de support : «Dans la connaissance historique, l'enjeu dépasse toujours ce que contiennent les sources.»⁵⁷. En fait, les sources sont constamment réorganisées en fonction des interrogations de l'historien. Une source ne peut jamais cesser d'être utile, elle est constamment maniée selon les buts des historiens de chaque époque. Koselleck nous dit que pour comprendre le changement, l'historien doit aller plus loin que ce que dévoile la source elle-même. En somme, intrinsèquement, une source ne vaut rien. Elle ne peut qu'être un guide et ce qui lui donne toute sa valeur, c'est l'usage qu'en fait l'historien⁵⁸. Cela ne remet toutefois pas en cause l'exigence de «vérité» que se donne l'historien.

⁵⁵Paul Ricoeur, «L'éclipse de l'événement dans l'historiographie française moderne» Dans CARR, David (dir.). *La philosophie de l'histoire et la pratique historique aujourd'hui*, Ottawa, Édition de l'Université d'Ottawa, 1982 p. 164-165.

⁵⁶Florence Descamp, *op.cit.*, p. 491.

⁵⁷R. Koselleck, «Point de vue, perspectives et temporalité. Contribution à l'appropriation historiographique de l'histoire» dans *Le futur passé*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1990, p. 183.

⁵⁸*Ibid.*, p. 182-184.

1.3.2 Critique des sources orales

Les témoignages ouvrent la voie à un domaine fascinant qu'est la mémoire. Devrait-on marier Histoire et Mémoire ? Nous croyons qu'il est possible et aussi valable de faire de l'histoire avec des documents de mémoire. Les conceptions populaires qui émanent de nos témoignages évoquent une trame historique souvent différente de l'histoire événementielle. Parfois même, les témoignages paraissent dépourvus d'une *conscience* historique, c'est-à-dire que leur mémoire n'est pas construite avec la trame historique de l'histoire habituelle. Par exemple, un de nos objectifs était de comprendre l'impact de la crise économique (pour les plus âgés), de la guerre ou de la prospérité d'après-guerre sur la vie des cultivateurs. À notre grande surprise, peu de choses reliées à ces événements (plus flagrant dans le cas de la Deuxième Guerre) ont marqué clairement la vie et la mémoire des gens de notre échantillon, ce qui est venu changer les hypothèses de départ de notre travail. La mémoire se construit en dehors des grands événements de l'histoire mais chacun est conscient du récit de sa propre vie. À la question s'ils se souviennent que la guerre a eu des conséquences sur leur vie, une dame mariée en 1943 répond «Pas tellement, parce que mon mari a fait de l'entraînement avant que l'on se marie deux mois après. Puis il avait une ferme, c'est pour cela qu'il n'a pas été à la guerre. Là, ces années-là, on a plus ménagé, mais on était tout seul [...]» (Témoignage 5). Ou encore, une dame mélangeait la crise et la guerre «Mon mari voulait travailler, c'était la crise, il y avait pas d'ouvrage. Ses parents étaient sur une ferme, mais étant marié, lui, fallait qu'il se débrouille. On s'est en allé à Joliette, et puis c'est là qu'il s'est placé pour la ville, il faisait la forme des trottoirs [***] ils enrôlaient les jeunes là, c'était les années de la Guerre 35 là.» (Témoignage 2). Dans cet extrait, on peut comprendre que la crise a effectivement eu des conséquences sur le travail de l'époux de cette dame, mais la cause du manque d'ouvrage est secondaire dans sa mémoire. Bref, nous retenons que les situations de crise chez les gens interrogés relèvent davantage de la mort ou la

maladie du père ou de la mère en tant que chef de famille, que des pressions économiques externes. Ainsi, la définition d'une crise s'est élargie au fils de la recherche⁵⁹.

Quant à la Deuxième Guerre, c'est le sujet de l'enrôlement qui a marqué la mémoire collective. Or, puisque les cultivateurs étaient exemptés du service militaire à partir de 1942⁶⁰, il semble que les histoires des déserteurs à la campagne ont davantage marqué la mémoire des gens interrogé :

Mon frère le plus vieux était de l'âge d'aller à la guerre ou dans l'armée je le sais pas là et s'ils avaient pas signé la paix, il était supposé de partir dans un mois ou deux. Parce qu'il était tard, il était plus vieux que moi lui, je pense c'était 21 ans dans ce temps-là, pis lui, il aurait été obligé d'aller à la guerre. [...] Je ne sais pas s'il aurait fait comme mon père. Mon père lui, quand ça lui est arrivé quand il était jeune, la Guerre de 1914. Mais eux autres ils se cachaient, ils prenaient le champ de blé d'Inde ou les montagnes. Mon père s'est caché pour être exempté d'aller à la guerre. [***] Dans ce temps-là, il y en a bien des gens qui se cachaient pour pas aller à la guerre. (T9)

[...] je me souviens qu'il y a un de mes cousins qui vit encore aujourd'hui, qui avait été conscrit à cause qu'il y eu ça dans le temps eh ? Et il était supposé y aller et il y avait pas été. Pis il se cachait. Il est arrivé chez nous. Nous autres, on était les derniers du rang, il était venu chez nous. Il était après dîner le midi. Un moment donné, on voit venir un auto. Aie ! Ça c'était en 39-45, 44, écoute c'est les années 42-43 à peu près là. Un char qui s'en venait. Il était assis au bout de la table, il est parti assez vite ce gars-là ! Il a passé la porte et s'est en allé en arrière du bâtiment et a pris le champ. [****] Il dit : «s'il y quelqu'un qui demande si je suis pas ici», c'est sûr il

⁵⁹L'historien Normand Séguin affirme qu'en Mauricie, la crise économique provoque chez les agriculteurs une certaine intensification des pratiques d'autosuffisance telle que l'augmentation de certaines productions (porcs, sarrasin, orge, pomme de terre). La période à l'étude qui débute en 1930 et l'âge des personnes interviewées ne nous permettent pas de répondre justement à cette question complexe. Cependant, nous croyons que les pratiques d'autosuffisance tardent à disparaître, même lorsque la crise économique se résorbe, et survivent tardivement chez certains cultivateurs. René Hardy et Normand Séguin, *Histoire de la Mauricie*, Ste-Foy, Les Presse de l'Université Laval, 2004, p. 639.

⁶⁰Michel Morisset, *op. cit.*, p. 50.

était pas là eh ! Ça je me rappelle de ça, c'est la seule chose que je me rappelle. Et quand ils ont dit que la paix était signée à l'école. (T6)

La mémoire collective autour de la conscription correspond aussi aux préoccupations politiques de l'époque. Par exemple, les élus municipaux de Ste-Mélanie adoptent une proposition s'opposant à la participation du Canada «à toute guerre en dehors de son territoire (Procès verbal, 7 février 1944)»⁶¹, ce qui démontre les inquiétudes face à l'enrôlement militaire.

Une dame née en 1913 raconte que des gens allaient se cacher et que ses parents allaient leur porter de la nourriture, elle fait référence à la guerre de 1914, à ce que ses parents lui ont raconté (T3). Une étude de Dominique Veillon avait remarqué le même phénomène : «que les témoins avaient tendance à confondre les deux conflits mondiaux ou rapportaient, pour les avoir vécus, des événements qui, en réalité, leur avaient été raconté par leurs parents.»⁶². La mémoire est sélective, et dans le cas des histoires de déserteurs, il faut croire que cela a énormément marqué l'imaginaire collectif, mais que parfois il est difficile de cerner le «vrai» du «faux».

Nous avons aussi cherché à déterminer si le rationnement de la nourriture pendant la guerre avait eu des conséquences sur les pratiques des ménages. Le collectif Clio affirme que le rationnement des produits comme le beurre, le lait, le sucre et la viande ont amené de nouvelles habitudes alimentaires⁶³. En fait, à la campagne, peu se souviennent du rationnement et des conséquences que l'absence de produits spécifiques peut avoir eu :

⁶¹Denis Gravel, *Sainte-Mélanie, 150 ans d'histoire*, Montréal, Archiv-Histo inc., 2004, p. 74.

⁶²Dominique Veillon, «La Seconde Guerre mondiale à travers les sources orales», *Les Cahiers de l'Institut du temps présent*, 4 (Questions à l'histoire orale), p. 53 à 70 cité par Denyse Baillargeon, *op.cit.*, p. 61.

⁶³Collectif Clio, *Histoire des femmes au Québec*, Montréal, Édition Le Jour, 1992, p. 395.

[...] je me souviens qu'il y avait des coupons. Le sucre était rationné, la farine, le beurre... peut-être autre chose que je me souviens pas. Et je sais que si on voulait avoir un sac de farine, parce que c'est ma mère qui faisait son pain, fait que ils achetaient ça au sac de cent livres la farine, pas des petits sacs là. Je sais que ça prenait des coupons pour ça, puis combien, combien ça valait, je le sais pas, moi j'étais trop jeune, je me rappelle pas de ça. Puis pour le sucre aussi, pour le beurre aussi, c'est comme que... on parlait un peu plus haut, on pouvait pas mal subvenir à nos besoins vu qu'on était sur une ferme parce que c'est sûr que pour le sucre, c'est sûr que ça remplaçait pas toute, mais on avait le sucre de pays puis le sirop d'érable puis... ceux qui avaient pas ça, même la mélasse, bien je me souviens que même la mélasse ça prenait des coupons pour ça, la cassonade aussi. Puis... comme le beurre, ayant de la crème, nous autres on avait, ils appelaient ça une baratte à beurre là, on s'en faisait, du beurre. (T1)

Nous croyons que les familles paysannes avaient souvent des aliments alternatifs pour remplacer les produits rationnés. C'est ce qui aurait atténué, dans les mémoires, les effets quotidiens de la guerre sur la consommation.

On observe la même chose avec les prix. La plupart des personnes interviewées n'avaient pas la notion de l'inflation et la valeur des choses semble difficile à déterminer pour eux. Nous avons attribué une importance aux prix, car nous croyions au départ que les écarts de prix prononcés, soit durant la crise, soit durant la guerre ou après celle-ci, auraient influé la volonté de vendre des produits de la ferme. La plupart du temps, les gens interrogés sont incertains quant à la variation des prix dans le temps : «Je pense que les prix ont monté après la Guerre de 45, mais la guerre de 29 là ?» (T10). Il semble que la variation des prix comme un facteur déterminant de la vente des produits n'a pas vraiment marqué la mémoire des gens de notre échantillon. D'abord, il faut dire que les gens interrogés ne considéraient pas tous la notion de l'inflation et que la plupart du temps, les chiffres avancés ne sont pas crédibles et ne sont pas des données fiables. Nous avons par exemple demandé si

les produits se vendaient mieux durant la guerre et après celle-ci. Cette partie de l'enquête orale n'a pas donné de résultats concluants. Nous suggérons comme explication que les prix influencent peu la production et la volonté de vendre sur le marché, mais la question des motivations aurait dû être directement posée aux gens pour prouver ce point de vue.

Les naissances, le mariage, la mort, la maladie ou les déménagements marquent clairement la mémoire des gens. La trame de leur vie s'est constituée très précisément à partir d'événements personnels. Les gens interviewés sont alors beaucoup plus volubiles et se souviennent de dates précises⁶⁴. Il arrive fréquemment que les femmes comptent les années par rapport à l'âge de leurs enfants : «Lorraine a 70 ans, pis elle est venue au monde là, la première année qu'on est arrivé, ça fait 70 ans.» (T2). La question du travail à l'extérieur sert aussi de borne temporelle à l'interviewé. Que ce soit dans le cas des hommes ou des femmes, le travail représente des étapes importantes dans la vie des gens interrogés. Ces tendances se voient également dans l'ouvrage dirigé par Denise Lemieux et Lucie Mercier et intitulé *Les femmes au tournant du siècle 1880-1940*. Les auteures y explorent les cycles de vie des femmes. Cette étude nous est particulièrement utile car les auteures utilisent des sources semblables aux nôtres, tels que les sources orales et les récits de vie écrits par des femmes. En étudiant ce corpus, elles concluent que ces sources «appartiennent par de nombreux aspects à un même univers socio-culturel, la ressemblance des expériences de vie relatées dans ces écrits avec celles d'autres corpus d'histoire orale [...] en justifie l'utilisation comme documentation valable.»⁶⁵. Aussi, cet ouvrage contient plusieurs sujets similaires à la présente étude que ce soit à propos du travail des fillettes et leur travail en milieu rural, les accouchements, les rituels domestiques

⁶⁴Denyse Baillargeon, «Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre», *Recherches féministes*, vol. 6, no 1, 1993, p. 62.

⁶⁵Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle 1880-1940*, Ville St-Laurent, Institut québécois de recherche et sur la culture, 1989, p. 358.

ne sont que quelques exemples. Les auteures parlent aussi des «discontinuités du cycle de vie des femmes», c'est-à-dire en cas de mortalité infantile, de veuvage ou de maladies.

Jusqu'à quel point la mémoire peut affecter la qualité des témoignages ? En général, les gens qui acceptent de répondre aux questions le font très sérieusement et sont très précis dans leur témoignage. Évidemment, on sent que la mémoire est sélective et est modelée par l'expérience. Tout comme Denyse Baillargeon, nous notons que les commentaires sont influencés par des dizaines d'années de changements, notamment le mouvement féministe, l'émergence de la société de consommation et le déclin du pouvoir clérical pour ne donner que les exemples les plus fréquents⁶⁶. Denyse Baillargeon souligne : «[...] il est évident que les changements sociaux ont été nombreux et souvent radicaux : avènement de moyens contraceptifs plus sûrs, développement de modes de vie axés sur la consommation, passage d'une société fortement imprégnée d'un catholicisme à une société laïque, résurgence du féminisme, transformation des rapports sociaux hommes-femmes et du statut juridique de ces dernières, etc.»⁶⁷.

⁶⁶*Ibid.*, p. 32. Les femmes reprennent leur nom de fille par exemple.

⁶⁷Denyse Baillargeon, «Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre», *Recherches féministes*, vol. 6, no 1, 1993, p. 61.

Dans notre échantillon, ça se reflète par des propos critiques face au passé : «Les hommes au chantier et les femmes, ça faisait le train. On se rendait pas compte que ...aujourd'hui on se trouverait bien mal pris, mais dans ce temps-là, ça passait.» (T2) et la mise en place d'une borne imaginaire entre le passé et la vie présente. Nous sentions même un certain malaise chez certaines personnes d'aborder une partie de leur vie aussi lointaine et différente du mode de vie actuel. Une femme a même avoué après l'entrevue n'avoir jamais parlé de ces épisodes de sa vie à son plus jeune fils. À plusieurs reprises, les gens se justifient ou précisent que «c'était normal» dans «ce temps-là», que «c'était de même».

Dans un petit document écrit et imprimé par une dame de Ste-Marcelline, village voisin des paroisses à l'étude, on trouve les propos suivants à la première ligne : «Une page de notre histoire est tournée. En lisant les quelques récits suivants, peut-être aurez-vous l'impression de vous faire raconter «le vécu» d'un autre pays ou, tout simplement, une histoire bien romancée.»⁶⁸. Cela illustre bien comment les bouleversements provoquent la mise en place de repères clairs entre le passé et le présent tels que «dans ce temps-là» et «ce n'était pas comme aujourd'hui».

Nous avons remarqué que les identités de genre influencent les thèmes abordés, comme Joy Parr le souligne dans *The Gender of Breadwinners*⁶⁹. Cela s'illustre notamment par la prédominance du rôle masculin dans les témoignages au détriment des tâches ménagères par exemple. Le mot *travail* a généralement une connotation masculine parce qu'il est relié au salariat et au travail extérieur. Par conséquent, l'intervieweur doit user de stratégies pour obtenir des informations sur le

⁶⁸Jeanne Thouin Arbour, *Réalité ou Fiction*, Joliette, imprimerie Lanaudière, septembre 1991, p. 3.

⁶⁹Joy Parr, *The Gender of Breadwinners*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, 314p.

travail féminin. Joan Sangster dans *Earning Respect* souligne qu'il faut analyser et déconstruire les déterminants de genre et de classe ainsi que les influences culturelles et idéologiques qui forgent la mémoire historique des interviewés⁷⁰.

Nous avons évalué la justesse des dires du témoin à chaque interview. À l'inverse, la présence directe du témoin peut nous permettre de retracer le contexte du témoignage et de documenter le corps d'archives que nous sommes en train de constituer. Bref, des indices peuvent être amassés à même nos interviewés pour effectuer adéquatement notre critique de sources. Une fois la collecte des données terminée, nous avons confronté tous nos témoignages les uns aux autres pour en faire ressortir des généralités, des points communs. Par exemple, une dame interrogée exagère le cheptel de sa ferme et les richesses produites par celle-ci. Nous avons comparé ses dires avec les données des recensements, pour conclure que les chiffres apportés étaient impossibles : «Des dindes on en avait 250!» (T3)⁷¹. Voilà un exemple de critique fait aux documents. Cela ne signifie pas que le témoignage est inutilisable, le témoin traite d'autres sujets valables.

Somme toute, l'utilisation de sources orales sert à créer des documents pratiquement inexistantes à propos de la vie quotidienne et privée en milieu rural. Ils permettent aussi d'abattre les barrières entre les sphères publique et privée, à une histoire divisée par le genre⁷². Dans cette étude, nous analysons les interactions entre le travail masculin et féminin afin de comprendre l'économie de la maisonnée comme

⁷⁰ Joan Sangster, *op.cit.*, p. 11.

⁷¹ Selon les chiffres du recensement de 1931, il y aurait 189 dindons pour le comté de Joliette en entier, élevés sur les fermes et «vendus sur pieds» comme le prétend ce témoignage. 7^e *Recensement du Canada, 1931*, Volume VIII *Agriculture, Tableau 30*, Bétail vendu sur pieds, bétail abattu et produits animaux des fermes par comté, Québec, 1930, 288-289.

⁷² Sylvie Van de Castele-Scheitzer et Danièle Voldman, «Les sources orales pour l'histoire des femmes», p. 60-70 dans Michelle Perrot (dir.), *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Rivage, 1984, 227p.

un tout cohérent. De plus, les sources orales mettent en lumière l'apport du travail domestique qui influence grandement les conditions de vie paysanne, mais qui n'est pas pris en compte par les recensements.

1.3.3 Procédures relatives à la collecte des sources orales

Dans un premier temps, nous avons effectué une première rencontre avec les candidats potentiels pour leur fournir des renseignements sur le projet, les sujets à traiter et sur la longueur des entrevues. Par ces rencontres, nous avons obtenu quelques renseignements préliminaires, tels que l'âge, le lieu de la ferme et les années correspondantes, et finalement, leurs disponibilités quant à la durée des entrevues. Les candidats ont été avertis à l'avance de l'enregistrement des conversations. Avant l'entrevue, ils devaient signer un formulaire démontrant leur accord du caractère «public» des informations contenues sur ces bandes, c'est-à-dire qu'elles sont déposées avec le mémoire. C'est pourquoi, nous avons offert aux gens la possibilité d'utiliser un pseudonyme, mais aucun n'a désiré garder l'anonymat. Les sujets pouvaient aussi consulter et approuver le verbatim final s'ils le désiraient⁷³. C'est une obligation du code d'éthique du département d'histoire de l'UQÀM. Par ailleurs, aucun n'a demandé de réviser le verbatim final ou n'a exigé l'anonymat. Dans le cas où certaines informations auraient été retranchées, nous aurions rejeté le témoignage puisqu'il nous aurait privé d'une certaine authenticité du récit de vie.

⁷³Voir les formulaires déposés au département.

La collecte des témoins se constitue souvent d'un corpus hétérogène et aléatoire. Dans cette entreprise hasardeuse, le chercheur doit se demander si son échantillon est représentatif ou marginal. Une de nos préoccupations est de déterminer si notre corpus peut potentiellement dresser un portrait assez juste des réalités paysannes. Pour utiliser les mots de Joan Sangster, notre «snowball sample»⁷⁴ se compose de sujets amassés grâce aux amis, à la famille et aux personnes ressources tels que les propriétaires de centres d'accueil. Autant que possible, nous avons choisi un échantillon mixte de personnes d'âges variés. Aussi, en interrogeant une dizaine de personnes, nous espérons avoir atteint un certain niveau de saturation, c'est-à-dire que les témoignages deviennent généralement répétitifs après une collecte de données arrivée à maturité⁷⁵.

Les thèmes abordés dans ce travail ont l'avantage de ne pas toucher directement à la vie intime, comme par exemple la sexualité. Nous avons remarqué que des thèmes plutôt impersonnels comme les tâches domestiques ou des descriptions de la ferme mettent la conversation à un niveau neutre et prédisposent les interviewés à un climat de confiance envers l'interviewer. Ce genre de thèmes a permis d'aborder des gens qui étaient d'abord réticents à faire des entrevues. Aussi, il faut dire qu'il était plus aisé d'obtenir une réponse positive si nous étions référés par une connaissance ou par la famille.

Pour la majorité, nous avons effectué les rencontres en deux parties. La première entrevue est composée de questions générales suivant le guide d'entrevue et traite de la période précédant le mariage. Par la suite, nous avons écouté les entrevues

⁷⁴Joan Sangster, *Earning Respect*, Toronto, University of Toronto Press, 1995, p. 257.

⁷⁵C'est ce que Denyse Baillargeon constate avec son échantillon de 30 femmes. Voir Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la crise*, p. 37.

afin de remplir les grilles d'entrevues pour faire ressortir les informations manquantes. Quelques jours plus tard, nous avons rencontré de nouveau la même personne. Il est à noter que nous traitons un seul informateur à la fois pour éviter de mélanger les histoires. La deuxième entrevue sert de complément à la première, mais sert surtout à aborder la vie après le mariage. Cela permet de distinguer deux périodes temporelles et de bénéficier de deux expériences différentes sur une ferme.

Notre méthode est celle de l'entrevue semi-directive, la plus utilisée en histoire⁷⁶. Nos entrevues suivent généralement le guide d'entrevue⁷⁷. Les gens avaient la possibilité de voir le guide d'entrevue pour se préparer s'ils le désiraient. Seulement le témoignage numéro 1 a manifesté l'intérêt de préparer l'entrevue. Bref, la plupart des réponses sont spontanées. L'entrevue semi-directive encourage la spontanéité des participants. C'est pourquoi nous adoptons aussi une attitude permissive et laissons une grande liberté aux interlocuteurs de faire leurs propres associations d'idées⁷⁸. Ainsi, nous avons retranscrit particulièrement les extraits concernant les thèmes de la présente étude, résumant en italique les autres sujets⁷⁹.

⁷⁶Florence Descamps, *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2001, p. 312.

⁷⁷Consulter l'annexe A.

⁷⁸Ann Oakley, «Interviewing women : a contradiction in terms» dans H. Roberts, dir., *Doing Feminist Research*, Routledge, 1991, p. 35.

⁷⁹Consulter l'annexe C pour un exemple.

Idéalement, l'interviewer doit poser des questions qui ne suggèrent pas les réponses.⁸⁰ Parfois, il est difficile de ne rien suggérer, cela nécessite une certaine habileté qui ne s'acquiert qu'avec l'expérience. Il est préférable d'adopter une attitude neutre exempte de jugement⁸¹, mais tout de même intéressée.

Dans le même ordre d'idée, nous préférons, autant que possible, faire des entrevues individuelles. Par exemple, nous avons demandé aux couples de faire les entretiens séparément pour éviter les interférences même si parfois, elles sont inévitables. Comme Joy Parr le remarque, les membres de la maisonnée tentent souvent d'interagir avec l'interviewé. Si le conjoint ou la conjointe est présent durant les entrevues, il ajoute à maintes reprises son grain de sel⁸².

1.4 Présentation de l'échantillon

Nous avons tenté lors de cette recherche de recueillir des témoignages également répartis au niveau de l'âge, du sexe, de la situation géographique et familiale⁸³. Nous avons choisi d'interroger six femmes et quatre hommes sur leur vécu à la ferme familiale entre les années 1930 et 1960. La période historique s'est imposée d'elle-même. En effet, il s'est avéré difficile de contraindre les gens interrogés à une période plus courte. Naturellement, en raison de leur âge, personne n'a vraiment abordé la période précédant les années 1930 et il s'est avéré plus aisé pour les gens interviewés, les plus jeunes, de faire une coupure avec 1960 puisque les

⁸⁰*Ibid.*

⁸¹*Ibid.*

⁸²Joy Parr, *op.cit.*, p. 250. Voir T1 en annexe.

⁸³Pour les biographies des personnes interviewées voir l'annexe B.

réalités de l'agriculture se modifient à un rythme accéléré à cette période. Les contraintes extérieures s'accumulent à cette époque et ils doivent transformer leurs pratiques. Il faut aussi savoir que les dates de 1930 et de 1960 ont surtout servi de bornes à l'interviewer. En réalité, il faut user de stratégies afin que les personnes interviewées se fixent des limites historiques. Nous pensions au départ que les périodes de la Crise économique et de la Guerre étaient des événements assez marqués dans l'imaginaire des gens pour servir de repères historiques. Au contraire, plusieurs n'ont pas perçu de changements majeurs dans leur vie à cause de ces événements. Il est vrai que certains étaient trop jeunes au moment de la Crise économique ou de la Guerre, mais en général, ces événements n'ont pas vraiment marqué la mémoire. Pour fixer des balises, nous avons dû nous rabattre sur des moments marquants pour chacune des personnes interviewées tels que le mariage, les naissances ou la mort d'un membre de la famille⁸⁴. Et pour ce faire, l'utilisation d'une période temporelle plus courte s'avérait complexe.

Les données recueillies contiennent une foule d'informations inédites sur la vie familiale et quotidienne de la paysannerie. C'est pourquoi nous avons cru bon d'ajouter en annexe de notre étude un exemple de retranscription d'une entrevue⁸⁵. Nous voulions pour chaque interview obtenir le plus d'informations possible. Ainsi, nous avons questionné les gens sur leur expérience sur une période de trente ans qui s'est découpée selon différents stades de la vie : la jeunesse, donc l'expérience avec les parents avant le mariage, la période précédant le mariage, c'est-à-dire la vie de jeune fille ou de jeune homme et la vie après le mariage. Par conséquent, on pouvait bénéficier de deux expériences de famille de cultivateurs par interviewé. Tout dépendant de l'âge, la première interview concernait la vie avec les parents et la

⁸⁴Denyse Baillargeon observe le même phénomène. Voir *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1993, p. 33.

⁸⁵Voir l'annexe C.

deuxième abordait la vie après le mariage. De cette manière, les différences intergénérationnelles ont rejailli, soit parce que des critiques envers les parents se sont glissées, ou parce que certains ont souligné les dissemblances entre leur façon de faire et celle de leurs parents. Pour l'interviewer, il a été plus facile de distinguer les changements dans les pratiques, car il était possible de comparer avec la génération de leur parents. Couvrir deux expériences de famille par personne interrogée a créé des points de repères indispensables à la compréhension des modifications des méthodes en agriculture durant ces années.

Les gens interviewés sont géographiquement répartis équitablement dans différents rangs des trois paroisses. Deux de ceux-ci ont cultivé une terre dans la zone de plaine de Ste-Mélanie, mais pour la plupart, les terres sont vallonnées ou montagneuses. Tous leurs parents, sans exception, ont été des cultivateurs. La terre la plus ancienne est celle d'un homme de Ste-Mélanie (T8), probablement défrichée vers 1850, et la plus jeune des terres est celle d'une dame de Ste-Béatrix qui affirme que son père a lui-même défriché la terre en 1920. La grandeur des terres varie approximativement entre 100 arpents et 200 arpents, selon la mémoire des gens interrogés⁸⁶. La plupart des terres concernées dans ces entrevues ne sont plus cultivées aujourd'hui. La ferme de deux hommes et une femme seulement sont encore aujourd'hui exploitée par leurs enfants (T8, T9, T10). De plus, la terre d'une dame de Ste-Mélanie qui cultivait du tabac est probablement encore fonctionnelle en raison de sa localisation. Bref, seulement 4 terres sur 13 mentionnées dans les entrevues seraient encore cultivées⁸⁷. Donc, plusieurs endroits concernés dans les entrevues ne sont plus des lieux agricoles aujourd'hui. Il s'agit d'une particularité de notre étude. C'est pourquoi nous tentons dans la partie suivante de dégager les traits économiques

⁸⁶Horace Miner a observé pour «St-Denis» que la grandeur des terres des habitants est d'environ 100 âcres, ce qui satisfait les besoins d'une grande famille. Voir Horace Miner, *op.cit.*, p. 9.

⁸⁷Nous avons calculé toutes les possibilités, ce qui comprend les expériences avec les parents.

et agronomiques particuliers de la région étudiée. Ce qui caractérise les ménages de notre échantillon, c'est qu'ils produisent tous les mêmes produits de base pour vivre et épargnent pour leurs besoins différés (comme hiverner, faire venir le médecin, établir les fils). Là où apparaissent clairement les inégalités sociales, c'est lorsqu'un paysan riche thésaurise et prête son argent à d'autres individus⁸⁸. Ce n'est pas la quantité du cheptel ou la grandeur de la terre qui détermine la richesse d'un paysan, c'est la qualité de sa terre. L'idée que les familles des terres «des bas» étaient mieux nanties est fréquente chez les témoins : «Dans ce temps-là, c'était partout pareil. C'est sûr que dans les bas, il y avait des familles qui étaient peut-être un peu mieux nanties que nous autre.» (T6). Évidemment, il existe une variété d'écarts de richesse entre les paysans, même entre ceux qui produisent peu pour le marché. Ils ont un rapport stratégique avec le marché, c'est-à-dire qu'il est avant tout un lieu pour écouler les surplus de leur production domestique afin d'obtenir du numéraire. Il est donc difficile de déterminer les niveaux de richesse lorsque les besoins de base des ménages sont comblés.

La paysannerie entretient un rapport stratégique avec le marché. Les cultivateurs ont un mode de vie semblable. Riches ou pauvres, l'économie domestique des cultivateurs est basée sur la production familiale, sur la réutilisation et la récupération des matériaux de la ferme. La dépendance au marché est perçue négativement d'autant plus que la ferme doit fournir le plus de produits possible à la famille. De plus, toutes les classes de cultivateurs bénéficient d'un système d'entraide entre les voisins du rang.

⁸⁸Le témoignage 3 en est un exemple.

1.5. Repères sur le lieu à l'étude

La plupart des historiens spécialisés en histoire rurale se sont intéressés aux régions situées à proximité de Montréal et de Québec, généralement dans un écosystème bien établi depuis l'époque de la Nouvelle-France. Les campagnes de la Vallée du St-Laurent ont fait à plusieurs reprises l'objet d'études. On remarque que ce sont des lieux géographiques qui sont généralement saturés dès le milieu du XIX^e siècle. Nous avons cru qu'il serait intéressant de jeter un regard sur une zone qui se développe justement au début du XIX^e siècle. Le lieu d'enquête choisi se compose de trois paroisses situées au nord du comté de Joliette : Ste-Béatrix, Ste-Mélanie et St-Jean-de-Matha. Le choix de ces trois paroisses comporte une logique. Elles font toutes trois parties du secteur agronomique surnommé le Piedmont lanaudois qui est une zone mitoyenne entre la plaine et les montagnes en plus d'être colonisées durant la même période au cours de la première moitié du XIX^e siècle⁸⁹. La colonisation au nord de Joliette⁹⁰ s'est poursuivie assez tardivement. Une femme affirme que son père a défriché la terre du bout du rang aux limites de Ste-Béatrix et de Ste-Émilie-de-l'Énergie autour de 1920 : «À Ste-Béatrix, c'est mon père qui a été bâtir la maison là en 19...20. Puis c'est lui qui a parti ça cette terre-là. [***] c'était le dernier son père, après ça, lui a acheté cette terre-là et puis il a été bâtir la maison et il l'a défrichée, il l'a cultivée et c'est comme cela que ça parti.» (T6).

⁸⁹ Ste-Mélanie, qui accueille des colons dès 1800, est la plus ancienne des paroisses à l'étude.

⁹⁰ Il faut distinguer le nord et le sud du comté de Joliette. Comme le comté de Terrebonne, tel que le fait remarquer Serge Laurin, les colons au nord travaillent à l'extérieur de la ferme, dans les chantiers, les scieries, à la drave et pour la voirie. Serge Laurin (dir.), *Histoire des Laurentides*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, p. 536.

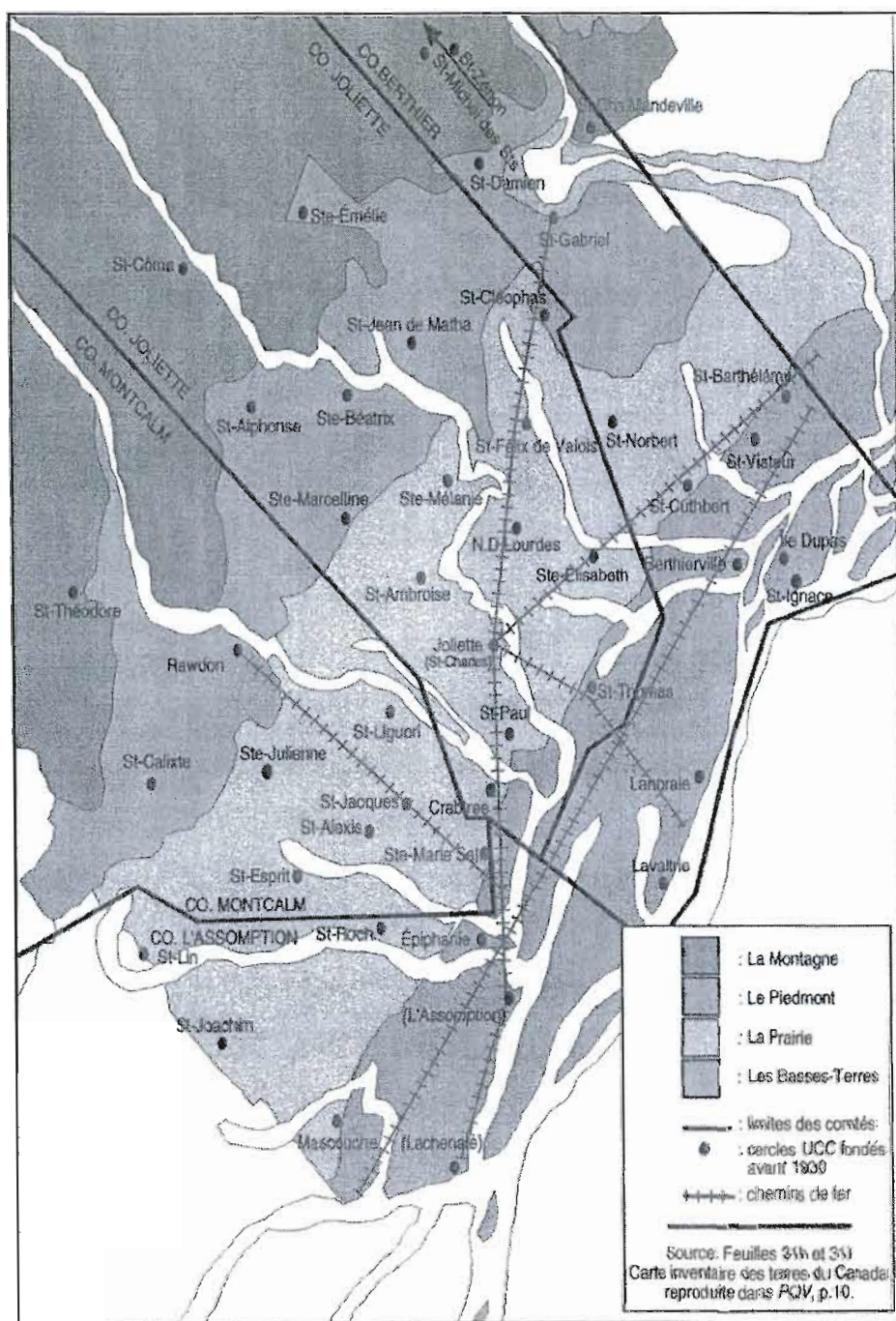


Figure 1.1 Secteurs agronomiques du comté de Joliette⁹¹

⁹¹ Carte tirée de Guy Boisclair, *Étude d'un mouvement de modernisation de l'agriculture. Les premières années de l'Union catholique des cultivateurs dans le diocèse de Joliette, 1924-1952*, op.cit., p. 34.

1.5.1. Historique de la colonisation de la région

Ste-Mélanie, Ste-Béatrix et St-Jean-de-Matha font partie des seigneuries de D'Ailleboust et de Ramezay,⁹² concédées en 1736. Généralement, les premiers arrivants proviennent des paroisses voisines aux terres saturées. C'est notamment le cas d'un des témoins de l'échantillon pour qui l'arrière-grand-père avait «ouvert le rang» (T5).

On sait que les colons ont suivi les chemins défrichés par l'industrie forestière⁹³. Certains auteurs affirment que l'agriculture est complémentaire à l'industrie forestière, ce qui expliquerait que l'on y pratique surtout une agriculture de subsistance⁹⁴. Quant à l'observateur Raoul Blanchard, il fulmine contre ce qu'il appelle la «mentalité d'homme de bois», à qui il attribue les faibles rendements agricoles dus à son absence prolongée dans les camps de bûcherons⁹⁵.

L'étude de Raoul Blanchard, *Le centre du Canada français*⁹⁶, traite de géographie, d'économie et d'agronomie. Dans son introduction, le professeur de géographie à l'Université Harvard précise qu'il a rencontré 250 interlocuteurs pour écrire *Le centre du Canada français* et qu'il s'est servi des recensements jusqu'en 1931. Même si l'ouvrage de Blanchard est publié en 1947, l'auteur précise bien dans sa préface que ses recherches et ses enquêtes ont été faites dans le courant des années

⁹²Une petite partie de St-Jean-de-Matha se situe dans le canton de Brandon, aujourd'hui la municipalité de St-Gabriel de Brandon.

⁹³UPA, *Pour que vivent bêtes et gens. Histoire de l'agriculture de la région de Lanaudière*. Union des producteurs agricoles de Lanaudière, 1984, p. 45.

⁹⁴*Ibid.*, p. 42.

⁹⁵Raoul Blanchard, *Le centre du Canada français. Province de Québec*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1947, Publications de l'Institut Scientifique Franco-Canadien, p. 490.

⁹⁶*Ibid.*

1930. L'ouvrage est rédigé en 1941, mais n'est pas publié en raison de la guerre. Subventionné par le gouvernement du Québec, Raoul Blanchard parcourt les quatre coins de la province et en dresse un portrait impressionnant. Les observations contenues dans *Le centre du Canada français* nous sont précieuses car elles combinent à la fois une analyse générale des Laurentides et des points spécifiques qui touchent les paroisses de notre étude. Cela nous donne un portrait global de l'agriculture et des industries de la région, ce qui est, d'après nous, la seule source existante qui traite le sujet de cette manière. La méthode de Raoul Blanchard consiste à rencontrer plusieurs interlocuteurs tels que des agronomes, à partir desquels il tire des conclusions. On y retrouve les interprétations habituelles de l'époque sur l'agriculture, mais cela n'altère pas la valeur de l'ouvrage et la quantité d'informations qu'on y retrouve. Par exemple, Blanchard croit que les terres du nord sont tout à fait valables pour y développer l'agriculture. Il cherche la cause de la stagnation de la colonisation. Pour Blanchard, comme pour d'autres de sa génération, cela est dû aux mentalités des Canadiens français qui préfèrent faire de l'argent rapidement en travaillant pour les compagnies forestières ou émigrer aux États-Unis.

Un autre document primordial témoigne de la période de colonisation. *Histoire d'un établissement paroissial de colonisation St-Jean-de-Matha* est écrit par Théophile Provost. Il est le curé Labelle du nord de Lanaudière, instigateur, avec son acolyte le curé Brassard, de la colonisation des paroisses de St-Jean-de-Matha, Ste-Émilie, St-Zénon et St-Michel-des-Saints. C'est un document qui illustre les balbutiements de la paroisse de St-Jean-de-Matha. Même s'il présente par moments une version enjolivée et idéale de l'arrivée des colons dans des lieux parfois farouches à l'agriculture, on peut y déceler l'envers du décor. Écrit en 1888, le récit de colonisation du prêtre est une longue lettre au Premier ministre de l'époque, Honoré Mercier : «Je prends la respectueuse liberté de vous dédier cet humble

opuscule» et d'ajouter plus loin que «cette histoire, toute locale qu'elle paraisse, [...] est un catéchisme d'agriculture et de colonisation.»⁹⁷. Les deux dernières sections du document intitulées *Observations générales* et *Quelques suggestions*⁹⁸ sont plus révélatrices des réelles intentions de l'auteur. Le but premier est de faire la promotion de la région de la colonisation au Premier ministre. À la fin du document, l'auteur dévoile que les colons sont pour la plupart endettés, qu'il n'y a pas de débouché pour les produits de l'agriculture, ce qui provoque la désertion de terres par les colons pour rejoindre les manufactures américaines. Retenons que l'auteur insiste constamment sur la nécessité d'un chemin de fer pour permettre la vente des produits des cultivateurs et déplore l'absence de manufactures telles qu'une beurrerie ou une fromagerie⁹⁹. En 1939, Raoul Blanchard tient à peu près les mêmes propos pessimistes que le curé Provost sur la colonisation: «Elle s'est avancée beaucoup plus loin dans l'arrière de Berthier, Joliette et Montcalm, sans y avoir réalisé d'ailleurs aucun progrès depuis soixante ans.»¹⁰⁰.

1.5.2. Portrait démographique de la région

Grâce au recensement de 1931, nous avons pu dresser un portrait de la région (voir la figure 1.3). Le comté de Joliette a une population de 27 585 habitants en 1931, qui présente un équilibre entre le nombre d'hommes et de femmes. De ces 27 585 habitants, 11 596 occupent une ferme, soit 42%. Plus spécifiquement, le pourcentage de la population occupant les fermes est plus élevé pour les trois paroisses. Il est de 79% pour Ste-Béatrix, 67,5% pour St-Jean-de-Matha et 81% pour

⁹⁷Théophile Provost ptre, curé, *Histoire d'un établissement paroissial de colonisation St-Jean-de-Matha*, Joliette, Imprimerie de l'Étudiant et du Couvent, 1888, p. 3-4.

⁹⁸ Respectivement aux pages 133 et 140.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 145.

¹⁰⁰Raoul Blanchard, *op.cit.*, p. 453.

Ste-Mélanie¹⁰¹. Ces trois paroisses sont pour ainsi dire fortement agricoles. La population totale des trois paroisses en 1931 est de 3041 habitants dont 2258 habitent sur les fermes. En trente ans, la population totale des trois paroisses est relativement stagnante, elle est à peine de 3464 en 1961, dont Ste-Béatrix qui a même perdu un habitant depuis 1931. Quant à la population sur les fermes, elle regroupe 2314 âmes sur un total de 3580 en 1951. Bref, la portion agricole de la population passe de 74% en 1931 à 65% en 1951¹⁰².

Les variations démographiques du comté de Joliette entre 1931 et 1951, particulièrement le nombre de fermes, fluctue d'une municipalité à l'autre (voir le tableau 1). Les endroits fortement agricoles encore aujourd'hui (St-Ambroise-de-Kildare, Ste-Élisabeth et St-Félix-de-Valois) voient leur nombre de fermes se maintenir et même augmenter entre 1941 et 1951. Ce n'est pas le cas pour la plupart des paroisses au nord de celles-ci et à vocation forestière qui subissent une chute assez importante du nombre de fermes entre 1941 et 1951, dont deux des trois paroisses à l'étude : St-Jean-de-Matha et Ste-Béatrix. Le cas de St-Jean-de-Matha se distingue nettement de l'ensemble des paroisses du comté de Joliette. Entre 1931 et 1941, cette municipalité gagne 51 nouvelles fermes et elle en perd 53 entre 1941 et 1951, ce qui représente une chute d'environ 25 % de ses fermes.

¹⁰¹7^e Recensement du Canada, 1931, *Volume II Population par comté et divisions*, Tableau 21. Population classifiée comme étant de naissance canadienne, britannique et étrangère selon le sexe, par municipalité, cantons ou autres subdivisions de recensement, 1931, p. 185-186. Voir aussi 7^e recensement du Canada, 1931, *Volume VIII Agriculture*, Tableau 37. Population, tenure et état de la terre par municipalités, Québec, 1931., p.320-321.

¹⁰²9^e recensement du Canada 1951, *Population*, volume I, *Caractéristiques générales*, Tableau 5. Population par districts électoraux, 1941-1951, p. 5-11. Et 9^e recensement du Canada, volume VI, *Agriculture*, Tableau 29. Population des fermes..., p. 29-19.

Tableau 1.1

Nombre de fermes dans le comté de Joliette, 1931,1941,1951, 1961¹⁰³.

| Paroisse | 1931 | 1941 | 1951 | 1961 ¹⁰⁴ |
|---------------------------------------|------------|------------|------------|---------------------|
| St-Alphonse-de-Rodriguez | 84 | 86 | 62 | 33 |
| St-Ambroise-de-Kildare ¹⁰⁵ | 228 | 222 | 224 | 164 |
| Ste-Béatrix | 103 | 105 | 85 | 61 |
| Ste-Élisabeth | 239 | 205 | 209 | 168 |
| Ste-Émilie-de-L'Énergie | 94 | 82 | 69 | 37 |
| St-Jean-de-Matha | 162 | 213 | 160 | 130 |
| St-Félix-de-Valois | 231 | 230 | 265 | 203 |
| Ste-Mélanie | 147 | 133 | 123 | 99 |
| Joliette (comté) | 2080 | 2139 | 1933 | 1499 |

Fidèle à la tendance québécoise, la région à l'étude voit son nombre de fermes chuter de façon draconienne durant les années 1950 et 1960. Pour les trois paroisses, les recensements indiquent que le nombre de fermes diminue d'environ 17% entre les recensements de 1941 et 1951. Toujours selon les recensements et pour les trois paroisses à l'étude, un autre 22% supplémentaire du nombre de fermes disparaît entre 1951 et 1961¹⁰⁶.

¹⁰³Quelques paroisses choisies. 7^e *Recensement du Canada, 1931*, Volume VIII *Agriculture*, Tableau 38. Bétail et grandes cultures par municipalités, Québec, 1931, p. 354-355, 8^e *Recensement du Canada, recensement agricole de 1941*. Tableau 51. Population, exploitants de ferme et travailleurs de ferme, 1941, par subdivisions., p. 218-219., 9^e *Recensement du Canada, recensement agricole de 1951*. Tableau 29. Population des fermes, exploitants de ferme...en 1951 par subdivisions, p. (29-19) et (29-20).

¹⁰⁴Claire McNicoll étudie en profondeur le phénomène de l'exode rurale à cette époque. Voir bibliographie.

¹⁰⁵Cette paroisse comprend Ste-Marcelline-de-Kildare.

¹⁰⁶8^e *Recensement du Canada, recensement agricole de 1941*. Tableau 51. Population, exploitants de ferme et travailleurs de ferme, 1941, par subdivisions., p. 218-219., 9^e *Recensement du Canada, recensement agricole de 1951*. Tableau 29. Population des fermes, exploitants de ferme...en 1951 par subdivisions, p. (29-19) et (29-20), *Recensement du Canada 1961, Agriculture*, Tableau 3, Nombre et superficie de toutes les terres du recensement, 1961, 1956, 1951; nombre de fermes commerciales, p. 23.

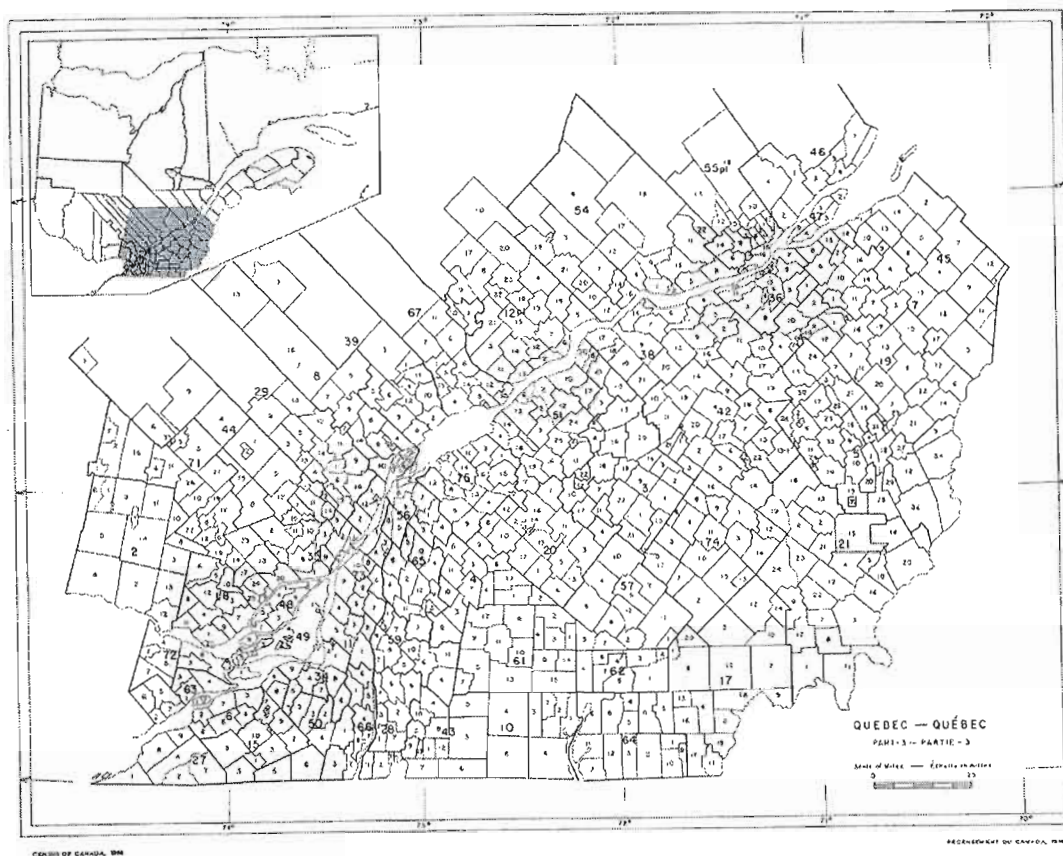


Figure 1.2 Carte des municipalités du Québec selon le recensement de 1956¹⁰⁷

29. Comté de Joliette, 12. St-Jean-de-Matha, 14. Ste-Mélanie, 15. Ste-Béatrix

L'équilibre presque parfait entre le nombre d'hommes et de femmes, donc la prépondérance de familles dans les trois paroisses, indique que la région est bien établie et que nous n'avons pas affaire à un territoire dominé par les industries minières ou forestières. Quant aux traits culturels des trois paroisses, l'homogénéité de la population en 1931 est plus qu'évidente. La présence d'immigrants est négligeable. La majorité se disent d'origine française et la totalité des répondants ont

¹⁰⁷Recensement du Canada, 1956, Volume 1, Population, Carte Québec-partie 3, municipalités.

affirmé être de religion catholique¹⁰⁸. Il faut bien dire que la situation reste la même durant la période à l'étude. Les recensements de 1961 affichent aussi une homogénéité presque parfaite tant du côté de la langue française comme langue maternelle, que des origines québécoises et de la religion catholique romaine. En 1961, la langue française à Ste-Béatrix, St-Jean-de-Matha et Ste-Mélanie est la langue maternelle d'un peu plus de 99% de la population, tandis que le comté de Joliette dans son ensemble affiche un taux de 97,7%¹⁰⁹. La religion catholique romaine avoisine aussi les 100% pour les trois paroisses à l'étude ainsi que dans le comté de Joliette¹¹⁰. Aussi, les recensements indiquent que 97,6% des habitants du comté de Joliette proviennent du groupe ethnique «français», encore en 1961¹¹¹.

1.5.3. Portrait de l'agriculture et des activités économiques

Le nord de Joliette est peu industrialisé. Raoul Blanchard souligne la présence importante de l'industrie du bois et des emplois qui y sont reliés (au détriment de l'agriculture dit-il) telles que les scieries, les chantiers et la drave. Comme nous l'avons mentionné plus haut, les trois paroisses à l'étude sont agricoles en moyenne à 74%¹¹² selon les recensements de 1931. L'industrie laitière est le modèle agraire suivi

¹⁰⁸ 7^e *Recensement du Canada, 1931*, Volume II *Population par comté et divisions*, Tableau 33. Population classifiée selon les principales origines, par municipalités etc..., 1931, p. 362-363. Voir aussi le Tableau 42, Population classifiée par religions principales, par municipalités etc..., 1931, p. 574-575.

¹⁰⁹ *Recensement du Canada de 1961*, Volume population. *Certains groupes d'âge et par sexe, comtés et subdivisions*, Répartition numérique et ponctuelle de la population selon la langue officielle parlée comme langue maternelle..., p. 27.

¹¹⁰ *Recensement du Canada de 1961*, Volume population. *Certains groupes d'âge et par sexe, comtés et subdivisions*, Population selon certaines religions, subdivisions de recensement, p. 31

¹¹¹ *Recensement du Canada de 1961*, Volume population. *Certains groupes d'âge et par sexe, comtés et subdivisions*, Population selon certains groupes ethniques, p. 31

¹¹² Pour obtenir ce pourcentage, nous avons calculé la proportion de la population vivant sur les fermes par rapport à la population totale selon les données des recensements. 7^e *Recensement du*

par la majorité des paysans de la région. Ce modèle est conforme à l'ensemble du monde agraire québécois depuis la fin du XX^e siècle où l'industrie laitière vient prendre la place de la culture céréalière, notamment du blé. Dans les paroisses à l'étude, ce sont seulement des beurreries locales qui reçoivent le lait. Aucun témoignage ne fait mention de fromagerie. D'ailleurs, le Québec ne compte que 317 fromageries en 1940, alors qu'il en existait 1207 à la fin du XIX^e siècle¹¹³.

Selon les enquêtes de Raoul Blanchard, le beurre et le lait sont les principales denrées vendues sur le marché. Cependant, les rendements associés à la vente du lait seraient médiocres si on en croit Blanchard qui relève une alimentation des vaches insuffisante en qualité et en quantité, ce qui produit un arrêt prolongé de la période de lactation¹¹⁴.

Blanchard adoucit le portrait en remarquant l'essor de certains produits. Dans les plaines de Ste-Mélanie, on produit des graines de mil et du trèfle. À Ste-Béatrix, on y réalise des profits grâce au beurre, aux produits de l'érable et au porc. St-Jean-de-Matha se présente comme la seule paroisse qui tire ses premiers profits de l'érable, mais dont l'élevage des poules pour les œufs gagne des adeptes et dépasse largement la plupart des paroisses voisines. En fait, la volaille est présente dans les recensements (36 570 poules et poulets en 1931) à un degré moindre que le voisin St-Félix-de-Valois (84 737 poules et poulets en 1931, village où la coopérative avicole se trouve)¹¹⁵. La volaille arrive en 4^e position des ventes à St-Jean-de-Matha selon

Canada, 1931, Volume II. Population par provinces, comté et divisions. Tableau 12. Population du Canada par provinces, comtés... 1871-1931, p. 46-47.

¹¹³René Hardy et Normand Séguin, *op.cit.*, p. 655.

¹¹⁴Raoul Blanchard, *op.cit.*, p. 494-495.

¹¹⁵*Ibid.*, p. 497. et 7^e *Recensement du Canada, 1931, Volume VIII Agriculture*, Tableau 38. Bétail et grandes cultures par municipalités, Québec, 1931, p. 354-355.

Blanchard, après les produits de l'érable, le beurre et les pommes de terre¹¹⁶. Mais ce nouveau débouché évoqué par Raoul Blanchard n'est pas une tendance puisque les recensements de 1941 affichent une baisse radicale du cheptel de poules et de poulets en 1941 (16 809 bêtes), ce qui pourrait vouloir dire que l'implantation de l'industrie de la volaille fut une tentative plus que ratée, vu la hausse du nombre de fermes durant ces années. L'on pourrait croire que c'est un effet de la crise économique, mais les statistiques ne chutent pas autant pour la paroisse voisine, St-Félix-de-Valois.

Raoul Blanchard se plaint qu'au nord de Joliette, les petites industries sont presque inexistantes. Dans deux paroisses voisines, on retrouve deux manufactures de textile, une de tissage qui emploie dix personnes et une de tricotage qui en emploie sept. On sait qu'il y a un moulin à la rivière blanche à St-Jean-de-Matha qui sert entre autres à moudre le sarrasin et à faire carder la laine de mouton, selon les témoignages.

Quant à l'industrie du bois après 1930, elle est sujette à la crise économique et emploie moins de bûcherons. Le salaire des bûcherons durant les années 1930 se déprécie par rapport au salaire ouvrier¹¹⁷. Le mari d'une femme interrogée a d'ailleurs perdu son emploi dans les chantiers de St-Michel-des-Saints durant la crise économique (T2). Plusieurs scieries auraient fermé à cette période selon les écrits de Raoul Blanchard¹¹⁸. Le géographe observe toutefois un regain durant les années 1937-1938. De façon générale, les chantiers gagnent beaucoup d'adeptes, particulièrement chez les habitants de St-Michel-des-Saints, St-Zénon, St-Côme et St-Alphonse, toujours selon Blanchard¹¹⁹. En ce qui concerne les gens de l'échantillon, de St-Jean-de-Matha, Ste-Béatrix et Ste-Mélanie, trois paroisses juste au sud des

¹¹⁶Raoul Blanchard, *op.cit.*, p. 497.

¹¹⁷Michel Morisset, *op.cit.*, p. 45.

¹¹⁸Raoul Blanchard, *op.cit.*, p. 480-481.

¹¹⁹Raoul Blanchard, *op.cit.*, p. 483

coupes de bois, la fréquentation des chantiers est très variable. La plupart du temps, si les hommes vont aux chantiers, c'est pour amasser une somme d'argent pour acheter une terre, payer une dette, ou parce qu'il n'y a pas assez d'ouvrage sur la ferme pour le nombre de bras qui y habitent, toujours selon les témoignages recueillis.

L'agriculture des trois paroisses au nord de Joliette se base sur le modèle de l'industrie laitière au Québec. La superficie des terres défrichées se subdivise majoritairement entre le pâturage, le foin cultivé et l'avoine. L'orge et les graines mélangées apparaissent aussi dans les recensements à une échelle plus petite et on trouve d'autres cultures minoritaires, probablement axées sur la consommation familiale, telles que les pommes de terre et autres racines. Pour les trois paroisses en 1931, les pâturages représentaient entre 41% et 44% de la superficie des terres défrichées, ce qui est plus élevé que la moyenne du comté de Joliette, qui est de 33%. La prédominance des terres montagneuses du nord de Joliette explique cet écart. On observe aussi que la superficie de terre en culture est d'environ 10% moindre que la moyenne du comté. On sait aussi, selon les interviews, que plusieurs agriculteurs doivent acheter les semences avec l'argent du beurre. Cela s'explique probablement en partie par la rigueur du climat¹²⁰ et la qualité des terres. D'abord, plusieurs des terres de ces trois paroisses sont situées en zone vallonnée. Souvent, les habitants appelaient ces terres «terres de roches», et il y était probablement difficile d'y cultiver. Comme le précise Raoul Blanchard : «j'ai vu moi-même des prairies de coteaux escarpés où comme dans les Alpes, on ne peut faucher qu'à la main et où il faut faire des transports à dos d'homme»¹²¹.

¹²⁰Raoul Blanchard, *op.cit.*, p. 492. et Normand Perron, «Genèse des activités laitières, 1850-1960» dans Normand Séguin (dir.), *Agriculture et colonisation*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 127.

¹²¹Raoul Blanchard, *op.cit.*, p. 491.

L'agriculture au nord de Joliette en est une de subsistance. Comme les recensements le démontrent, on cultive davantage des produits reliés à la consommation familiale (patates, racine...). Raoul Blanchard fait un portrait compatible avec les données des recensements, soit le portrait d'une agriculture tournée vers les besoins de consommation familiale :

L'agriculture dans les Laurentides ressemble à celle de toutes les parties les moins bien douées de la Province. Une production de grain qui va en se restreignant; le blé en est aujourd'hui à peu près absent et l'avoine vient en tête suivie par un peu d'orge et de sarrasin. Partout, des pommes de terre, qui viennent bien sur les terres sablonneuses. Quelques cultures de navets (choux de Siam), de maïs, de betterave parfois, pour l'alimentation du bétail; de vastes prés de fauche, de non moins vastes pacages.¹²²

Il faut préciser que la plupart des gens de l'échantillon affirment ne pas produire leur grain de semence pour l'année suivante et doivent l'acheter à chaque année; cela confirme les observations de Raoul Blanchard qui semble lier ce fait à une agriculture insuffisante¹²³.

En somme, Raoul Blanchard conclut que les méthodes de fertilisations sont pauvres dans les comtés de Joliette, Berthier, Montcalm et St-Maurice. En 1939, il écrit : «Il en résulte que les rendements sont très bas, et que l'agriculture n'a pas grand-chose à vendre.»¹²⁴.

Existe-t-il encore en 1961 une agriculture de subsistance ? En fait, les recensements de 1961 changent la façon de classer les fermes, on voit apparaître une nouvelle catégorie qui prend toute la place : «les fermes commerciales». À partir

¹²²*Ibid.*

¹²³Raoul Blanchard, *op. cit.*, p. 492.

¹²⁴*Ibid.*

de 1961, le recensement¹²⁵ ajoute un «classement économique des fermes» qui est révélateur du changement de mentalité face à l'agriculture. Si les recensements qui précèdent 1960 qualifient les fermes selon l'occupation du sol (1 âcre et plus) et la valeur des produits : «ayant produit en 1930 des récoltes d'une valeur de 50,00\$ ou plus»¹²⁶, la donne change en 1961. Désormais, on classe les fermes selon «la valeur des produits agricoles vendus»¹²⁷. Ainsi, toutes les fermes ayant vendu plus de 1200 dollars durant l'année (12 mois antérieurs au 1^{er} juin 1961) sont considérées comme «commerciales». Les autres sont classées comme «petites fermes», car elles ont vendu peu de produits agricoles ou bien, les exploitants ont travaillé plus de 100 jours en dehors de la ferme. À titre indicatif, si l'on applique *l'Indice des prix des produits agricoles (IPPA)*, 1200\$ en 1961 représente 4767\$ en 2003 au Canada, ce qui est très peu élevé¹²⁸. Ainsi, la classification des «fermes commerciales» est très souple et contient assurément des fermes diversifiées basées sur la consommation familiale. Bref, un peu plus de 25%¹²⁹ des fermes de la région ne se classent pas dans la catégorie «commerciale», ce qui indique qu'un pourcentage élevé des fermes des trois paroisses à l'étude pratiquent une agriculture de subsistance encore en 1961. Cette démonstration vient confirmer la thèse de Michel Morisset qui affirme qu'après la Deuxième Guerre, deux types de fermes s'affrontent, les fermes traditionnelles et les fermes marchandes¹³⁰. Remarquons qu'il reste un nombre considérable de fermes

¹²⁵*Recensement du Canada 1961, Agriculture*, Introduction.

¹²⁶Un exemple sorti du recensement de 1931. Voir 7^e *Recensement du Canada, 1931*, Volume VIII *Agriculture*, p. XXV.

¹²⁷*Ibid.*

¹²⁸*Indice des prix des produits agricoles (IPPA)*, Statistique Canada, Tableau 002-0022, Indice des prix des produits agricoles, données annuelles (Indice, 1997=100) pour le Canada.

¹²⁹*Recensement du Canada 1961, Agriculture*. Tableau 3. Nombre et superficie de toutes les fermes de recensement, 1961, 1956, 1951, nombre de fermes commerciales 1961 et 1951., p. 23.

¹³⁰Michel Morisset, *op.cit.*, p. 100.

traditionnelles en 1961. Elles représentent assurément plus de 25% des fermes des trois paroisses¹³¹. Ceci se rapproche des propos de Michel Morisset qui démontre l'importance des fermes traditionnelles dans les recensements de 1951 : «Encore en 1951, 18% des fermes du Québec avaient des ventes inférieures à 250\$; 29,3% avaient des ventes se situant entre 250\$ et 1 199\$; et 26,4% entre 1 200\$ et 2499\$. [...] Ces fermes traditionnelles ou domestiques, selon notre terminologie, étaient donc en très grand nombre et nous dirions qu'elles étaient probablement même majoritaires en 1951.»¹³².

1.5.4. Aperçus des cheptels des trois paroisses

Le cheptel de vaches laitières des trois paroisses se calcule grâce aux recensements de 1941 et de 1951¹³³. En fait, nous nous limitons au nombre de vaches traites et le nombre est plausible, puisque les recensements sont effectués au mois de juin, lors de la période de lactation. Si on suppose que tous les exploitants de ferme étaient des fermes laitières, la moyenne des «vaches traites» en 1941 des paroisses est de 7,7 vaches, et, en 1951, il est de 9,2 «vaches pour le lait»¹³⁴. Les cultivateurs interviewés affirment connaître la capacité de leur terre à fournir du foin, qu'ils font concorder avec le nombre de vaches laitières à nourrir. Ceci contredit ce que Raoul

¹³¹ *Recensement du Canada 1961, Agriculture*. Tableau 3. Nombre et superficie de toutes les fermes de recensement, 1961, 1956, 1951, nombre de fermes commerciales 1961 et 1951., p. 23.

¹³² *Ibid.*, p. 103

¹³³ Nous n'utilisons pas le recensement de 1931, car celui-ci laisse croire que le bétail recensé provient de la municipalité en sa totalité au lieu du bétail sur les fermes.

¹³⁴ 8^e *Recensement du Canada, recensement agricole de 1941*. Tableau 51. Population, exploitants de ferme et travailleurs de ferme, 1941, par subdivisions., p. 218-219. et *Ibid.*, Tableau 54. Bétail sur les fermes et superficie des grandes cultures, 1941, par subdivisions., p. 344-345. Pour 1951, voir 9^e *Recensement du Canada, recensement agricole de 1951*. Tableau 29. Population des fermes, exploitants de ferme...en 1951 par subdivisions, p. (29-19) et (29-20) et *Ibid.*, Tableau 31. Bétail sur les fermes..., p. (31-19) et (31-20).

Blanchard rapporte, l'idée selon laquelle les cultivateurs doivent acheter du foin¹³⁵. Les données des témoignages situent un nombre de vaches oscillant entre 7 à 10, jusqu'à 20, dont un nombre de génisses ou taureaux gardés pour la reproduction qui ne produisent pas de crème.

La plupart des fermes de notre étude ont gardé des moutons pour avoir de la laine servant à la confection des vêtements de la famille. Raoul Blanchard soulignait en 1939 dans *Le centre du Canada français* que la vente de la viande de mouton est «insignifiante» même si ce marché est payant. Les habitants préfèrent conserver la laine pour eux¹³⁶. L'élevage du mouton perdure, mais tend à diminuer dans la région après la Deuxième Guerre mondiale. Selon les recensements, le cheptel de moutons de la région diminue de façon drastique entre 1931 et 1956¹³⁷. Selon nous, le déclin du mouton est un indicateur de l'introduction de la consommation de masse dans les campagnes. D'abord, parce que l'on abandonne cet élevage quand les fermes se spécialisent ou achètent des animaux de race, et aussi parce que la production artisanale à partir de la laine diminue.

¹³⁵ Raoul Blanchard, *Le centre du Canada français*, Montréal, Librairie Beauchemin limitée, 1947, p. 492

¹³⁶ *Ibid.*, p. 494.

¹³⁷ *Recensement du Canada, 1931*, Volume VIII Agriculture, Tableau 38, Bétail et grandes cultures par municipalités, Québec, 1931, 354-355. et *Recensement du Canada, 1956*, Volume II Agriculture, Tableau 17, Bétail dans les fermes et superficies de certaines grandes cultures, 1956, par subdivision, p. 17-19 et 17-20. Le cheptel de St-Jean-de-Matha passe de 1000 têtes en 1931 à 140 têtes en 1956.

1.6 CONCLUSION

En résumé, cette étude emploie le concept d'économie domestique afin de faire ressortir des éléments de changement et de continuité chez la paysannerie entre 1930 et 1960, en plus de souligner la présence tardive d'une agriculture familiale de subsistance au Québec. L'étude de la production domestique, de la division du travail, de l'entraide communautaire, des réseaux de sociabilité et des relations qu'entretient la paysannerie avec le marché, nécessite l'utilisation d'une méthodologie peu habituelle en histoire rurale. Les sources orales se sont avérées essentielles afin de nous permettre de traiter de ces sujets. Ainsi, la source principale de cette étude regroupe une dizaine d'entrevues. Une entrevue retranscrite est ajoutée dans l'annexe C et les autres sont disponibles sur demande, ce qui donne près de 300 pages de documents. Les sources orales proviennent de trois paroisses au nord de Joliette colonisées au XIX^e siècle : Ste-Béatrix, St-Jean-de-Matha et Ste-Mélanie. Afin de mettre en contexte les sources orales, les recensements et les annuaires statistiques ainsi que les observations de Raoul Blanchard sur la région ont été indispensables. Ensuite, pour faire l'historique de la colonisation, un document s'est distingué, celui de Théophile Provost. De plus, pour enrichir et étayer les témoignages oraux, deux autobiographies de femmes de la région ont été utilisées. Finalement, l'étude empirique de Horace Miner est un document précieux qui contient des descriptions détaillées sur l'organisation communautaire et sur les familles de cultivateurs au Québec à cette époque.

CHAPITRE II

LA DIVISION DU TRAVAIL À LA FERME ET LA PRODUCTION DOMESTIQUE

2.1 Introduction

Le travail des paysans sur la ferme avant la venue de moyens techniques plus avancés a marqué l'imaginaire par des images de dur labeur et parfois d'un mode de vie misérable. En fait, il est prématuré de sauter à des conclusions de ce genre puisque la mémoire des gens s'est montrée différente. Si, à l'unanimité, les personnes interviewées affirment que la vie actuelle et ses «commodités» facilitent l'existence, ils ne dépeignent pas un portrait misérabiliste d'eux-mêmes du passé avant la venue de l'électricité, des machines électriques ou de l'automobile. Pour la plupart, ils gardent des souvenirs heureux de cette époque.

Dans ce chapitre, nous nous attardons à la division des tâches sur la ferme. Cette partie est réalisée principalement grâce aux interviews, mais la consultation de documents audiovisuels et photographiques s'est avérée essentielle afin d'appuyer les témoignages. Nous avons aussi bénéficié de documents écrits par des femmes de la région qui prennent la forme de mémoires. Ces femmes qui décrivent leur expérience personnelle sur la ferme abordent le travail à la ferme et la production domestique des femmes. Deux sources biographiques ont été révélatrices. La première est *Laurentia et son vécu*, écrit en 1991 par Laurentia Roberge, originaire de St-Jean-de-Matha. Probablement rédigé à partir de ses notes personnelles, nous y trouvons des passages très détaillés, tels que des retranscriptions et divers inventaires qui ne peuvent avoir été mémorisés par l'auteure. Ce document de 288 pages est une œuvre biographique qui débute en 1908, à la naissance de l'auteure en question et se termine en 1991, à

l'époque de la rédaction de l'ouvrage. La seconde source est écrite par une femme de Ste-Marcelline, paroisse voisine de notre région à l'étude. Le petit ouvrage de 72 pages contient les souvenirs d'enfance de l'auteure, née en 1920, sur divers sujets, tels que la couture, la fabrication du pain, la vente du bois et autres activités. Nous utilisons aussi les analyses de Horace Miner sur l'organisation familiale des familles paysannes de St-Denis de Kamouraska. Horace Miner, anthropologue et sociologue, a vécu de juillet 1936 à juin 1937 dans la communauté de St-Denis pour effectuer son étude parue originalement en 1939 en anglais, sous le titre *St.Denis—A French-Canadian Parish*. Il définit la communauté de St-Denis où «la famille agit comme une unité de production et de consommation quasi autosuffisante», et selon la présentation de Jean-Charles Falardeau, y décèle son dynamisme profond.¹ Il retourne sur son lieu d'enquête en 1949 pour constater les changements apportés par la Seconde Guerre. Ce n'est qu'en 1985 que la version française est éditée, et les observations de 1949 sont mises en postface.

Nous traitons aussi de la production domestique qui est étroitement liée aux tâches des femmes, et même impossible à dissocier, notamment dans le cas de la production de nourriture et de vêtements. Ce chapitre aborde exclusivement la production domestique, qui signifie que l'objectif principal de la confection d'un bien est sa consommation familiale.

2.2 Structure des familles

L'échantillon des personnes interviewées se compose de 6 femmes nées entre 1910 et 1935, ainsi que de 4 hommes nés entre 1918 et 1934. Toutes les personnes interviewées sont catholiques et se sont mariées à l'intérieur de la période étudiée. Deux femmes se sont mariées dans la décennie des années trente, un couple et une

¹ Horace Miner, *St-Denis : un village québécois*, Lasalle, Hurtubise HMH, 1985, [1939], 392p.

femme se sont mariés durant les années 1940 et pour le reste de l'échantillon, les années de mariage sont entre 1950 et 1956.

La moyenne d'âge du mariage pour les deux sexes confondus est de 22,9 ans, donc 23 ans. Pour les hommes, l'âge moyen du mariage est de 24 ans (23,75) et pour les femmes il est de 22 ans (22,3). Selon l'*Annuaire statistique du Québec*, pour l'année 1944, l'âge moyen au mariage des hommes est de 24 ans et pour les femmes, il est de 21 ans². L'échantillon se rapproche donc des statistiques québécoises malgré le fait que les mariages des gens interrogés se situent sur une longue période, soit entre 1930 et 1956.

En ce qui concerne la taille des familles, nous bénéficions du nombre moyen d'enfants des familles de naissance des gens interrogés et du nombre d'enfants que les gens interrogés ont eus. Les gens de l'échantillon proviennent de familles nombreuses puisque le nombre moyen d'enfants des familles de naissance de l'échantillon est d'environ 9,1 enfants vivants. Nous avons exclu le témoignage numéro 2, une femme mariée en 1930, qui n'a pas abordé la période de son enfance car elle dépasse la période à l'étude. Parmi l'échantillon, 3 personnes interviewées proviennent d'une famille de 15 enfants, ce qui fait grimper la moyenne. À l'inverse, une femme provient d'une famille de 2 enfants et un homme provient d'une famille de 4 enfants. Selon l'*Annuaire statistique du Québec*, le taux de natalité de 1949 (naissances vivantes) pour le comté de Joliette est de 30,3 pour 1000. Le taux de natalité pour le comté de Joliette est équivalent à la moyenne québécoise qui est de 30,1. Ce taux est demeuré le même depuis 1926; la tendance se maintient autour de 30 naissances pour 1000 habitants³ durant la période étudiée.

² *Annuaire statistique Québec 1944*, p. 140.

³ *Annuaire statistique du Québec, Québec, 1951-1952*, Tableau 61, Naissances vivantes et taux de natalité dans la Province, par comtés, p. 102-103.

Précisons que la majorité des interviews contiennent des passages sur la mortalité des enfants en bas âge ou des enfants mort-nés. Ces moments difficiles ont nettement marqué la mémoire des gens qui incluent souvent le nombre d'enfants morts en bas âge lorsque nous posons la question du nombre d'enfants par famille. Par exemple, un homme précise : «On était 16 enfants, mais 15 vivants.» (T9). Les verbatims contiennent un nombre assez important d'anecdotes sur les enfants mort-nés ou en bas âge (voir le chapitre 3), puisque la plupart des interviewés ont vécu l'expérience de la mort d'un bébé proche d'eux (fils, fille ou frère, sœur). Fait intéressant, Horace Miner souligne aussi ce phénomène : «Même les enfants morts en bas âge font encore partie de la famille. «J'ai quinze enfants, dont dix vivants» est la façon normale de parler des rejetons.»⁴.

Les individus et les couples interrogés ont eu un peu moins d'enfants que leurs parents. La moyenne est de 6,5 enfants vivants, et ce taux inclut les naissances arrivant après 1960. Le taux de natalité du comté de Joliette ne diminue pas durant la période étudiée. De 1946 à 1958, le taux de natalité du comté se situe toujours autour de 30 naissances vivantes pour 1000 âmes⁵.

Dans le comté de Joliette, selon le recensement de 1956, le nombre de personnes par ménage est plus élevé dans les ménages sur les fermes. La moyenne totale du comté de Joliette, urbains et ruraux confondus, se situe à 4,7 personnes par

⁴ Horace Miner, *op.cit.*, p. 109.

⁵ *Annuaire statistique du Québec*, Québec, 1961, Tableau 7, Naissances vivantes et taux de natalité dans la Province, par comtés, p. 138. En 1957, le taux est de 29,4 et en 1958, il est de 28,8.

ménage en moyenne. Sur les fermes, la moyenne est de 5,7 personnes par ménage, alors que le chiffre en milieu urbain est de seulement 4,4 personnes⁶.

La plupart des personnes interviewées ont vécu dans une situation familiale «normale», c'est-à-dire en couple marié. Le fait que nous ayons interrogé deux couples fait assurément diminuer les possibilités de veuvage. Parmi les gens interrogés, un homme est devenu veuf en 1959. Sa femme est décédée en couches, il est resté sur la ferme avec cinq enfants et ne s'est pas remarié.

Si on examine la situation familiale des gens lorsqu'ils habitent avec leurs parents, il y a davantage de cas de veuvage. Deux femmes interrogées qui racontent leur enfance ont vécu dans une famille sans le père ou la mère, et ceci a eu des conséquences qui seront développées plus en détail dans le chapitre 3⁷. Le père d'une femme interrogée est décédé des fièvres typhoïdes en 1937. Par conséquent, la mère de la femme interrogée a vendu la terre et s'est remariée vers 1943 à un homme sans enfant. La mère d'une autre femme est décédée à la suite de problèmes de vésicule biliaire. Son père est demeuré seul sur la ferme avec 15 enfants.

Il n'est pas rare de voir des cas de cohabitation au sein de l'échantillon. Au contraire, il est même courant de faire partie d'une famille élargie. Le cas le plus courant est celui des femmes nouvellement mariées qui vont habiter sur la ferme de leur mari avec les beaux-parents. Habituellement, le fils qui garde la terre parentale, atteste que ses parents vont habiter avec lui sur la ferme jusqu'à leur décès. Puisque nous n'avons observé que des cas de transmission patriarcale de la terre (de père en fils), ce sont les femmes qui doivent être mobiles. Ainsi, trois femmes sur six sont

⁶*Recensement du Canada, 1956*, volume I, *Population*, Tableau 34. Ménages selon le nombre et la moyenne de personnes par ménage, contés et divisions de recensement, régions rurales agricoles, rurales non agricoles et urbaines, 1956., p. 34-7.

allées vivre sur la terre avec leurs beaux-parents après s'être mariées. Cette cohabitation est parfois difficile, parfois bénéfique, tout dépendant des cas et des personnalités. Le partage des tâches et l'entraide sont déterminés par cette cohabitation. Une autre femme racontant son enfance dans les années 1930 affirme qu'elle habite avec ses arrière-grands-parents et son grand-père.

Nous avons noté une autre forme de cohabitation, cette fois-ci temporaire, qui s'est produite dans une situation de veuvage. Un homme veuf avec cinq jeunes enfants a reçu l'aide de ses sœurs qui sont venues habiter chez lui pour pallier l'absence de la mère décédée, jusqu'à ce que la plus vieille des filles atteigne l'âge de 13-14 ans. Autre situation possible, les femmes alitées peuvent recevoir l'aide d'une nièce célibataire pour quelques jours, durant le temps des relevailles. La cohabitation avec des membres non familiaux existe aussi, mais de façon temporaire, et prend la forme d'engagés non payés. Les témoignages dévoilent quelques cas de gens qui sont venus travailler sur la ferme pour leur nourriture, et parfois pour être logés. Un couple raconte qu'un garçon d'une famille voisine, d'environ dix enfants, vient travailler pour sa nourriture :

Il s'en venait le matin, il faisait sa journée. Il déjeunait chez nous, il dînait, il soupait. Après souper, il virait de bord et il montait chez eux. Il allait se coucher chez eux et le lendemain matin s'en revenait. Leur père là... une partie de l'hiver.»

(Une partie de l'hiver, c'est son père qui l'avait envoyé chez vous.)

«Bien oui, pour sa nourriture, il n'avait pas besoin de le nourrir lui. Nous autres, on le nourrissait, ça faisait son affaire. (T7)

⁷ En fait, trois femmes de l'échantillon ont eu un parent veuf, mais la jeunesse d'une d'entre elles s'est déroulée avant 1930, il n'en a donc pas été question en entrevue.

Dans deux autres cas, ce sont des hommes avec des handicaps physiques qui viennent temporairement habiter dans la famille et travaillent pour être logés et nourris, sans toutefois avoir un salaire.

2.3 Un projet familial

Nous pouvons distinguer un modèle assez strict de la division des tâches sur la ferme. Nous entendons par strict, que les tâches sont réparties de façon identique chez les gens de notre échantillon. Les autres documents écrits ou audiovisuels ont fait le même portrait. Les rôles reliés au travail de la maisonnée vont évoluer au fil du cycle familial. Ils sont déterminés par le sexe, l'âge et le contexte familial. Bettina Bradbury⁸ remarque la même chose en ville, sauf que dans le contexte ouvrier, le salaire de l'homme pourvoyeur est un facteur qui détermine les stratégies des membres de la famille. Ce facteur n'intervient pas dans notre cas, puisqu'il y a absence de salaire. Ainsi, nous avons pu diviser aisément les tâches familiales des femmes, des hommes, des enfants, des jeunes femmes et des jeunes hommes ou beaux-parents dans le cas d'une cohabitation.

Nous n'avons pas observé de changement significatif dans la division des tâches durant la période à l'étude, soit entre 1930 et 1960. La division des tâches quant au travail sur la ferme est demeurée la même. Dans un contexte de crise familiale, elle peut changer, mais ce point sera approfondi dans le chapitre suivant. C'est surtout au niveau de la production domestique qu'il y a des différences entre les générations, particulièrement en ce qui concerne la confection des vêtements. Mais,

⁸ Bettina Bradbury, «Gender at Work at Home : Family Decisions, The Labour Market, and Girls' Contributions to the Family Economy», *Canadian Family History*, Copp Clark Pitman Ltd, 1992, p. 186.

règle générale, nous observons peu de changements radicaux quant à la division du travail et à la production domestique durant la période étudiée.

Le contexte québécois se distingue par la continuité de son agriculture familiale. Dans l'organisation du travail à la ferme, tous les membres de la famille ont un rôle crucial à jouer, et on ne fait appel que très rarement à une main d'œuvre extérieure. En 1931, la proportion des travailleurs engagés en agriculture en Ontario se situe à 17,1%, alors qu'au Québec, elle n'est que de 10%⁹. En ce qui concerne notre échantillon, on engage de la main d'œuvre que dans les cas extrêmes, par exemple à la suite du décès d'un parent, alors qu'il est impossible de le remplacer par un membre de la famille.

Nous abordons ici principalement le travail sur la ferme pour chacun des membres de la famille. Bien que dans certains cas, les jeunes hommes ou jeunes filles peuvent travailler à l'extérieur de la maisonnée, nous traitons ce point plus loin, car nous livrons ici un portrait de l'organisation des tâches sur la ferme.

2.4 Le travail des femmes sur la ferme : plus que l'ordinaire

«Elle faisait n'importe quoi ma mère» (T9)

Les tâches de la cultivatrice dépassent largement ce qu'on appelle l'«ordinaire» (nourriture, couture et ménage). Les entrevues sur les travaux des mères de famille révèlent deux éléments intéressants. D'abord, on remarque que les tâches féminines sont très variées et se retrouvent plus souvent qu'autrement à l'extérieur de la maison, particulièrement durant la saison estivale. Le Collectif Clio a déjà mentionné que les femmes à la campagne assument, entre 1900 et 1940, «la cuisine, le potager, l'habillement, les récoltes en période des foins, la fabrication du pain, du

⁹*Ibid.*, p. 321.

savon, et une fois par année, les conserves.»¹⁰. Nous avons remarqué que les tâches, même les plus laborieuses telles que la fabrication du pain et du savon, ont été assumées par les femmes jusque dans les années 1950. La production de la nourriture et des vêtements est exclusivement assumée par les femmes. Ces deux éléments prennent une grande place dans les témoignages, particulièrement pour les biens nécessitant beaucoup d'heures de travail, si bien que les tâches ménagères (comme le ménage) ont été très peu abordées par les femmes elles-mêmes. Pourtant, Horace Miner note que «Rien que le lavage et séchage de la vaisselle exigent bien au-delà d'une heure de travail pour trois personnes.»¹¹.

Les travaux des cultivatrices peuvent varier selon la situation familiale. Les femmes et les hommes interviewés ont affirmé que les premières années du mariage sont plus difficiles. En plus des enfants en bas âge, qui nécessitent beaucoup de soin, il y a une grande quantité d'ouvrage à accomplir et les finances de la famille sont serrées. C'est une situation assez généralisée. À ce stade, les jeunes mariés vivent une situation plus précaire, parce que la ferme a besoin d'améliorations, le cheptel est petit et qu'il n'y a pas de main d'œuvre familiale disponible, même pour garder les enfants. Une femme raconte que ses beaux-parents leur ont donné des animaux lorsqu'ils ont acheté la ferme : «On avait une vache, un cheval et 5 poules, c'est ce qu'on a commencé sur la terre. (T2)». Une autre femme avoue que l'endettement dû à l'achat de la terre rend les débuts plus difficiles : «Ici, les premières années qu'on s'est mariés, surtout, parce que les petits enfants, on avait moins d'argent, fallait payer notre terre, ceux-là, ça été plus dur. (T5)». Les cycles familiaux, donc la grandeur des familles, influencent la quantité des labeurs à accomplir par les parents.

¹⁰ Collectif Clio, *op.cit.*, p. 322

¹¹ Horace Miner, *op.cit.*, p. 196-197.

Sur la ferme, les travaux au champ semblent être une priorité. Ceux qui ont les capacités d'aller au champ doivent y aller. Dans le cas d'une cohabitation avec les beaux-parents plus âgés, la terre doit fournir assez de produits pour nourrir deux couples, et la belle-mère prend le relais des tâches habituelles de la jeune mariée :

Puis la belle-mère elle restait dans la maison, elle n'était plus capable de venir au champ. On avait un jardin, elle s'occupait du jardin. Elle s'occupait de bien des affaires, dans la maison, elle gardait les enfants ! Quand j'ai commencé...un an après, j'ai eu Christiane, fait qu'elle, elle gardait les enfants et moi je m'en allais au champ avec les hommes. C'était moi qui allais au champ avec les hommes, enceinte pas enceinte, envoie tu y vas au champ. Ça vient de s'éteindre. Il y a de l'ouvrage à faire, faut qu'elle se fasse. Pis c'est de même qu'on a vécu. (T6)

Comme l'affirme le témoignage précédent, lorsque les enfants sont jeunes, la mère participe davantage aux gros travaux. Les femmes pilent le foin et s'occupent du râtelage, comme le décrit cette femme : «c'est moi qui étais sur la charge de foin. Mon mari donnait le foin, mais c'est moi qui le plaçais dans la voiture» (T2). L'idée que les premières années de vie maritale sont difficiles est assez répandue, comme en témoigne les mémoires écrites de Laurentia Roberge, une femme de St-Jean-de-Matha : «La première année du mariage a été bien remplie. Se lever le matin pour aller tirer les vaches, ensuite, le déjeuner. [***] ma belle-mère finissait le train et moi de faire les crêpes. [Les hommes mangeaient] Après, c'était notre tour à manger, faire le ménage, le dîner, «sarcler» le jardin. À la fin de l'après-midi, j'allais chercher les vaches.»¹². Bettina Bradbury remarque la même chose à propos de l'adaptation des familles ouvrières aux différents cycles de vie. La période entre le mariage et la disponibilité de la force de travail des enfants est davantage éprouvante¹³.

¹² Laurentia Roberge, *Laurentia et son vécu*, St-Félix-de-Valois, imprimé en décembre 1991 chez Ginette Nault et Daniel Beaucaire, p. 76.

¹³ Bettina Bradbury, *Familles ouvrières*, Montréal, Boréal, p. 145. Aussi, Christiane Montpetit rapporte un témoignage semblable chez une cultivatrice de St-Louis de Gonzague. Christiane Montpetit, *D'«habitant sédentaire à émigrant. Migrations, économie et transformations agricoles à*

Généralement, les travaux que doivent exécuter les femmes au champ sont multiples et occupent une partie importante de la journée durant la saison d'été. Les travaux des femmes à l'extérieur de la maison sont nombreux, si on en croit le témoignage de cette femme qui raconte son enfance : «Ma mère, elle, elle aide à faire la traite des vaches, soirs et matins. Mon père aussi. Écrémer le lait, soigner les animaux, aider au champ pour les foin, récoltes d'avoine, ensilage de blé d'Inde et s'occuper du potager, c'était les tâches de maman. À part de s'occuper de la maison et de la famille, mais à l'extérieur.» (T1).

Dans la plupart des cas, le travail des femmes à l'extérieur est perçu comme étant courant, comme le rapporte un homme né en 1927 à St-Jean-de-Matha :

Maman sur la ferme, c'était le râteau. Elle avait un cheval, c'est elle qui faisait le râtelage. [***] Nous autres, on fauchait à la petite faux dans les côtes. Elle, elle fauchait avec les chevaux sur le planche ou le foin, elle embarquait sur le voyage de foin pour le fouler, parce que c'est du foin *lousse* que l'on faisait dans ce temps-là. Elle faisait n'importe quoi ma mère. [***] Elle était élevée de même, pour elle, c'était pas un sacrifice. (T9)

Une mère avec de jeunes enfants considère quant à elle qu'elle avait trop d'ouvrage à faire à l'extérieur : «J'allais trop dehors, mon ouvrage dans la maison, fallait qu'il se fasse pareil. Les enfants, fallait qu'ils mangent, fallait que je les entretienne, m'occuper pour qu'ils aillent à l'école. [***] J'avais pas assez d'aide pour ce que j'avais à faire.» (T2). Bref, les tâches des femmes sont parfois très dures, «marquées au rythme des saisons, des naissances, des morts et des lourds travaux.», comme l'affirme le collectif Clio¹⁴. On serait tenté de croire que les femmes ont

Saint-Louis de Gonzague (1861-1931), Thèse de doctorat en anthropologie, Université de Montréal, p.233-234.

¹⁴Collectif Clio, *op.cit.*, p. 321.

conservé un souvenir amer de cette époque de durs labeurs, alors que généralement, ce n'est pas le cas. Cependant, il faut tenir compte du fait que nos entrevues ont abordé en priorité la question du travail. Nous n'avons pas insisté sur le rôle de l'Église, sur l'autorité du père et sur le contrôle social. En ce sens, nous sommes passés outre des éléments assurément plus négatifs. Bref, c'est assez spontanément que nous avons recueilli des propos du genre :

Aujourd'hui, je le réalise que franchement, la femme restait à la maison à tout faire. Pour ça que la religion, c'était un peu trop compliqué. C'est correct, faut être catholique, mais franchement bien des choses faites par les hommes que... moi je trouve que des affaires, c'était pas correct. [***] L'Église était trop pour des grosses familles, première des choses. Même si une personne n'avait pas les moyens de faire vivre une grosse famille. Le curé faisait sa visite de paroisse, et si t'avais pas un petit par année, il chicanait. Le monde allait en enfer. On entendait rien que parler de l'enfer et du purgatoire. Pis aujourd'hui ça existe plus ça. [***] Le monde était toujours en état de péché mortel. Il y a rien que...la misère qu'on avait, on travaillait, la misère qu'on avait. Moi, ça, j'ai resté un peu... ça ces affaires-là, j'ai resté un peu...faut être catholique mais il y a une limite. C'est ça qui m'a... un peu...l'affaire rien que avoir des enfants, fallait les faire instruire ces enfants-là, fallait les instruire, il y en a qui avait de la misère.» (T2)

Ce témoignage porte sur des aspects qui ne sont pas traités dans ce mémoire. Il aurait été possible de discuter à propos des rapports de force patriarcaux et des pressions cléricales sur les femmes. La thèse voulant que les familles paysannes soient soumises à l'autorité du père mériterait des approfondissements.

Parmi les tâches habituelles de la mère figurent aussi traire des vaches, écrémer le lait et prendre soin des animaux. Lorsque les enfants atteignent l'âge de dix-douze ans, ils aident aussi en allant chercher les vaches au champ et en faisant la traite avec la mère. Dans tous les cas, la femme est la grande responsable de tout ce qui touche la production laitière. Elle doit concilier le soin prodigué aux enfants et les travaux :

Môsusse de Jacques, il avait rien que 9 mois, il a commencé à marcher à neuf mois. Il y avait un bureau dans le coin, fallait que j'amène Jean-Yves le plus vieux. J'ai dit, je vais le mettre derrière le bureau, le pire qu'il peut faire, c'est brailler. Quand je suis revenue, il était sorti. Fait que là, j'ai dit, j'ai pas le choix, il faut que je t'habille et je t'amène à l'étable toi aussi (T10)

Durant les années qui précèdent 1960, les familles de notre échantillon possèdent un maximum d'environ vingt vaches laitières lorsque leurs champs fournissent assez de foin pour les nourrir, et un minimum de sept à dix vaches. Cependant, le nombre de vaches d'une famille dépend surtout de la longévité du ménage. Dans presque tous les cas, les jeunes mariés commencent en bas de l'échelle et possèdent moins de vaches à leurs débuts. Dans tous les cas, la traite des vaches se fait à la main, car les fermes ne possèdent pas l'électricité. Aucun ne fait mention de s'être équipé de trayeuses électriques avant 1960¹⁵. Selon les données des entrevues, on peut difficilement distinguer les vaches productrices des génisses. Par conséquent, les chiffres des recensements et ceux de nos interviews sont pratiquement incomparables. De plus, même si le nombre de vaches peut être un indicateur, il n'est pas un gage de la qualité du lait, donc des revenus reliés à la vente de la crème. Comme le décrit un cultivateur de l'échantillon, qui avait le même nombre de vaches que ses parents, de douze à quinze : «elles rendaient beaucoup plus» (T8). Normand Perron souligne, dans une étude sur l'industrie laitière au Québec entre 1850 et 1960¹⁶, que l'accroissement de la production laitière entre 1921 et 1941 dépend davantage de l'augmentation du nombre de producteurs. En revanche, le retard du Québec en ce domaine par rapport à l'Ontario et aux États-Unis s'explique par des

¹⁵ Les chiffres du recensement de 1961 affichent la même réalité pour le comté de Joliette. Peu de fermes ont une trayeuse électrique en 1961 dans le comté de Joliette. Les calculs excluent au départ 24,4% des fermes, les «non commerciales». De celles qui sont considérées comme «commerciales», seulement 47% possèdent une trayeuse. *Recensement du Canada 1961, Agriculture*. Tableau 3. Nombre et superficie de toutes les fermes de recensement, 1961, 1956, 1951, nombre de fermes commerciales 1961 et 1951., p. 23 et Tableau 6. Fermes commerciales, machines et énergie électrique, 1961, par comté, p. 6-6.

¹⁶ Normand Perron, «Genèse des activités laitières, 1850-1960» dans Normand Séguin (dir.), *Agriculture et colonisation au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 126-127.

producteurs en zones difficiles, où la rigueur du climat et la pauvreté des sols influencent la qualité du lait¹⁷. Quelques entrevues confirment l'idée que les vaches ont une longue période de repos l'hiver, parfois de novembre à avril. Selon nos témoignages, les femmes avaient considérablement moins d'ouvrage l'hiver puisqu'elles n'avaient, ni à tirer les vaches, ni à écrémer le lait.

Les témoignages confirment la thèse voulant que les femmes soient responsables de la production laitière, comme en Ontario au 19^e siècle selon les études de Marjorie Cohen¹⁸. Dans plusieurs cas, les personnes interviewées soutiennent que leur père ne faisait jamais le train : «Non, mon père lui l'a pas fait, je l'ai jamais vu traire les vaches. Dans les premiers temps, c'est sûr qu'il a trait les vaches pareil comme nous autres on a fait. Mais lui, il faisait autre chose, c'est les enfants qui faisaient la traite des vaches.» (T6). Un homme soutient en riant : «Mon père tirait pas les vaches bien bien, il avait toujours d'autres choses à faire. Je sais pas si c'était un caprice ! [rires] Il avait toujours de quoi à faire mon père. Il en avait assez pour se faire aider mais seulement que... mais les filles se levaient le matin pour aller tirer les vaches.» (T9). On associe couramment la traite des vaches aux filles : «[...] les filles font le train comme à l'accoutumée» écrit Miner¹⁹. Autrement, les hommes qui participent à la traite des vaches, le font dans l'optique d'aider la mère de famille. Deux femmes affirment que jamais leur mari a fait le train seul (T2 et T5). D'autres témoignages, pour les années 1950, supposent que les jeunes mariés et les beaux-parents pouvaient mettre la main à la pâte de concert (T7, T9, T6). Sauf un témoignage²⁰, l'idée que ce soit la femme qui coordonne toutes les étapes de la

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Marjorie Cohen, *Women's Work, Markets, and Economic Development in Nineteenth-Century Ontario*, Toronto, Presses de l'Université de Toronto, 1988, p. 68 à 78.

¹⁹ Horace Miner, *op.cit.*, p. 213.

²⁰ «J'allais chercher les vaches et des fois j'allais traire les vaches avec mon mari.» (T3)

production laitière est confirmée, mis à part le transport de la crème qui se faisait généralement une fois par semaine par le mari, par un voisin ou par la beurrerie. Quelques témoignages laissent entendre qu'une partie de la crème est conservée sur la ferme et destinée à la fabrication du beurre pour la maisonnée. Des passages des mémoires de Jeanne Thouin Arbour racontent comment sa mère fabriquait le beurre²¹.

2.5 La production domestique des femmes sur la ferme

Une grande partie du temps des femmes est consacrée à produire les biens nécessaires à la consommation de la maisonnée, c'est-à-dire la nourriture et les vêtements. Très peu de biens «tout faits» sont achetés. Par conséquent, les femmes s'occupent de la production intégrale de la plupart des produits liés à l'alimentation et aux vêtements. La situation à la campagne diffère de celle de la ville durant les années trente. Une seule ferme parmi les témoignages a eu accès au courant électrique avant les années quarante et elle se situe dans le rang principal du village de Ste-Mélanie (T8). Généralement, plus la ferme est située dans un rang éloigné, plus il faut de temps avant d'obtenir l'électricité. C'est ce qui explique que la plupart des gens interviewés n'ont eu l'électricité que dans la première moitié des années 1950²². Au Québec, selon les travaux de Michel Morisset, seulement 20% des fermes

²¹Jeanne Thouin Arbour, *op.cit.*, p. 12.

²²L'électricité est installée graduellement année par année dans chacun des rangs. Les villageois ont bénéficié du courant électrique dès 1943 (T4 et T5). T1 et T2 n'ont pas eu l'électricité lorsqu'elles habitaient sur la ferme, qu'elles ont quitté en 1949. T9 a eu l'électricité vers 1950. T6 et T7 ont eu l'électricité en 1955. Les gens près du village de Ste-Mélanie ont eu l'électricité plus tôt. Une femme l'a eue vers 1942 (T3) et un homme dit que ses parents l'ont eue en 1938, mais qu'ils étaient dans les premiers du village à l'avoir (T8). T10 a bénéficié de l'électricité en 1949. Tous les gens qui ont quitté la ferme de leur parent n'avaient pas encore le courant électrique au moment de leur mariage.

ont l'électricité en 1939²³. En 1945, le taux monte à 28%. En 1947, il grimpe à 40%, grâce à la politique d'électrification. En 1954, il atteint 85%, et finalement, en 1960, 98% des fermes québécoises bénéficient du courant électrique²⁴. Les ménages que nous avons étudiés n'ont pas accès aux mêmes commodités que les citadins qui ont accès au courant électrique dès les années trente. Quelques-uns font partie des derniers 15% des cultivateurs du Québec à recevoir des services en électricité après 1954. Dans le comté de Joliette en 1951, 1703 fermes sur un total de 1933 ont l'électricité²⁵. Contrairement aux citadins qui tardent à acheter des électroménagers alors qu'ils ont l'électricité²⁶, à la campagne, les gens attendent avec impatience le courant électrique et achètent parfois les électroménagers avant même que l'électricité soit arrivée dans le rang. Les mémoires de Laurentia Roberge contiennent un passage sur la venue de l'électricité en 1949 : «L'hiver a passé et nous sommes rendus le mois de mars, ils sont enfin venus brancher le courant. Moi, j'avais déjà acheté mon moulin à laver, un Maxell. J'avais trop hâte.»²⁷. Il faut ajouter que les zones rurales de l'échantillon ont eu accès à l'électricité dans une période de prospérité économique, ce qui a pu faciliter l'achat d'appareils électroménagers.

Aussi, en milieu rural, les biens de consommation tels que le pain, le savon ou les tissus ne sont pas aussi facilement accessibles qu'en ville, où ils apparaissent durant les années trente²⁸. De plus, s'ils sont disponibles, les ménages achètent

²³ Michel Morisset, *L'agriculture familiale au Québec*, Paris, L'Harmattan, 1987, p. 61.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Recensement de 1951*, Agriculture vol. VI, Tableau 15. Population, âge d'exploitants des fermes, 1951..., p. 15-5 et Tableau 24. Machines agricoles et énergie électrique, 1951, par comté., p. 24-4.

²⁶ Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la crise*, Remue-ménage, 1993, p. 173 à 175.

²⁷ Laurentia Roberge, *op.cit.*, p. 150.

²⁸ Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Remue-ménage, 1993, p. 27.

rarement ces biens. Dans ce contexte, la production domestique s'avère essentielle pour combler les besoins des familles.

Ce n'est qu'avec le passage de la Deuxième Guerre mondiale que l'on voit apparaître de nouvelles habitudes de production domestique, ou plus précisément, on voit l'abandon de certains travaux laborieux. En passant d'une génération à une autre, on se rend compte que les femmes produisent moins de biens, particulièrement les plus ardues à produire, tels que les vêtements avec la laine des moutons de la ferme, et plus tardivement, le pain et le savon de pays. Nous avons remarqué qu'il y a des différences entre ce que les gens interrogés et leurs parents produisaient. Nous abordons ici les aspects de la production domestique des femmes. Nous avons essentiellement ciblé la production de nourriture et de vêtements. Ces éléments prennent une place considérable dans le quotidien de la ferme, et par conséquent, dans la mémoire des femmes. Nous tentons aussi, mais plus difficilement, de déterminer à quelle époque les femmes changent leurs habitudes quant à la production de certains biens. Nous cherchons à situer certaines pratiques dans le temps.

2.5.1 La confection des vêtements et des accessoires pour la maison

Le contexte rural des années 1930 à 1960 ne suggère pas que la crise économique provoque un retour au raccommodage, à la récupération de vêtements, à la confection d'un jardin ou du cannage comme l'affirme Cynthia Commachio²⁹. Les femmes n'ont pas non plus appris à coudre et à faire du tricot ou à utiliser le métier, spécifiquement durant la crise des années trente ou durant un contexte familial

²⁹Cynthia R. Commachio, *The Infinite Bonds of Family : Domesticity in Canada, 1850-1940*, Toronto, University of Toronto Press, 1999, p. 126.

difficile³⁰, c'était plutôt une habitude et une tâche que leur mère leur apprenait dès la tendre enfance. Dans les écrits d'une femme de Ste-Marcelline, il est souligné, concernant la couture : «Jadis, rares étaient les femmes qui, même sans avoir suivi de cours, ne devenaient pas couturières lorsqu'elles fondaient une famille.»³¹.

La production des vêtements en campagne se démarque nettement de la situation citadine. Presque tous les vêtements sont fabriqués par les femmes, même à partir de matériaux bruts, comme la laine. Jusque dans les années quarante, à l'exception de deux familles, tous les ménages de notre étude possèdent quelques moutons³² qu'ils gardent pour la production de laine pour la famille. C'est une tâche laborieuse qui revient aux femmes et qui est souvent synonyme de travaux difficiles : «En tout cas, j'ai pas mal travaillé... Parce que la laine, on avait des moutons, pis il fallait qu'on les taille ces moutons-là pour envoyer la laine et les faire carder. Ensuite fallait que je la file et je la tricotais. Fait que, ça on en faisait bien le soir, le jour on allait travailler dehors.» (T2). Les femmes effectuent cette tâche le soir comme le décrit l'autobiographie de Jeanne Thouin Arbour : «Alors, nous en profitons pour coudre le soir quand les enfants étaient au lit et nous le faisons jusqu'à une heure assez avancée.»³³. Plusieurs articles sont confectionnés pour les besoins de la

³⁰ Denyse Baillargeon, *op.cit.*, p. 192.

³¹ Jeanne Thouin Arbour, *Réalité ou fiction*, Joliette, Imprimerie Lanaudière, septembre 1991, p. 10.

³² La première famille n'a pas de moutons probablement à cause du manque de fourrage. Leur terre n'était défrichée que depuis 1920, en terrain très montagneux. Cette terre ne leur permettait de garder que 10-12 vaches pour une famille de 10 enfants. La famille se débrouillait autrement : «Non, on avait pas de mouton. Nous autres des moutons, on a jamais eu ça. Mon grand-père en avait, notre voisin. Mon oncle, lui avait la terre de son père pis eux autre en avaient des moutons. Mais on gardait tous nos vieux bas de laine, toutes les affaires de laine, des chandails de laine. On coupait ça en lisière à peu près 1 pouce de large, [***] on détricotait tout ça. [***] On mettait ça dans des sacs et on envoyait ça au moulin à carder. Ils refaisaient de la laine. [***] On faisait des draps de laine. On s'habillait avec ça nous autres.» (T6). L'autre cultivateur n'ayant jamais eu de moutons provient des plaines de Ste-Mélanie et affirme : «Étant donné qu'on avait toute de la belle terre à plomb, les moutons étaient pas trop avantageux.» (T8).

³³ Jeanne Thouin Arbour, *op.cit.*, p. 10.

famille : couvertures, bas, culottes et autres vêtements. Un homme raconte que ses parents ont eu des moutons jusqu'en 1943 :

Maman avait des moutons. Elle lavait sa laine, et la faisait carder. Puis ensuite de ça, elle filait elle-même au rouet. Elle nous faisait des pantalons, des vestes, on appelait ça en étoffe du pays. C'était de quoi qui était chaud pis était bon. Ça durait... On pouvait glisser sur les fesses pendant longtemps ! C'était de quoi de bon qu'elle faisait, puis c'était beau à part ça. Il y avait des beaux dessins dedans. Ma mère elle faisait tout notre linge, elle achetait à peu près rien. (T9)

Les produits à base de laine ne sont pas destinés à la vente. On produit principalement des couvertures et de gros vêtements au métier à tisser. Marjorie Cohen souligne qu'au XIX^e siècle, les femmes sont responsables de la production des besoins immédiats de la famille, tels que les vêtements et la nourriture. Dégager un surplus est secondaire et on vend que lorsque le marché est présent et que les provisions pour la famille sont déjà comblées³⁴. L'auteure a probablement raison d'affirmer que les efforts mis à la confection de vêtements, tels que le *home-made linen* pour reprendre son exemple en le transposant sur les vêtements d'étoffe, sont trop considérables pour les transformer en activité économique. Cependant, nos témoignages suggèrent plutôt que la vente n'est absolument pas envisagée. Les femmes donnent parfois leurs produits, mais la vente n'est pas une option :

Oui, c'était pour nous autres. Mais de temps en temps, mes tantes de la ville aimaient ça en avoir. [***] De temps en temps mais jamais pour vendre. On a jamais vendu, jamais jamais. On faisait ça pour nous autres et à la gang qu'on était dans la maison, dix enfants, ça prenait des couvertes et des draps blancs. Les maisons dans ce temps-là étaient pas chaudes, ça en prenait encore bien plus. [rires]. Fallait être bien *abrillés* ! (T6)

³⁴ Marjorie Cohen, *Women's Work, Markets, and Economic Development in Nineteenth-Century Ontario*, Toronto, Presses de l'Université de Toronto, 1988, p. 68 à 78.

La tendance indique que les femmes font des réserves d'articles pour la maison au lieu de les vendre sur le marché. D'ailleurs, Raoul Blanchard affirme que les industries sont pauvres au nord de Joliette. Il observe une «industrie» à St-Gabriel-de-Brandon (village voisin de St-Jean-de-Matha) qui emploie dix personnes à tisser de la laine et une autre de tricotage avec sept employées³⁵. Dans les années trente, Blanchard déplore : «il y a encore dans les campagnes beaucoup de femmes à faire des étoffes et à tricoter des bas mais elles n'en vendent guère que dans les grands centres touristiques. L'organisation d'industries à domicile serait un bienfait.»³⁶. Nos entretiens confirment plusieurs éléments des observations de Blanchard.

La confection des «étoffes de pays» tissées ou des vêtements tricotés à base de la laine des moutons de la ferme a tendance à diminuer à travers les années. Entre 1931 et 1941, les recensements³⁷ affichent une baisse marquée de la présence de moutons sur les fermes. Pour nos trois paroisses, il y a 2558 moutons en 1931, alors qu'en 1941, il n'en reste que 1002. En 1956, il n'y en a plus que 488, quoique pour cette année, il faille aussi considérer la diminution du nombre de fermes.

La plupart des gens que nous avons interrogés, spécifiquement les plus jeunes, confirment que leurs mères travaillaient au métier pour faire des gros vêtements en laine, mais que la génération plus jeune a délaissé cette pratique. Comme l'affirme un cultivateur marié en 1950 à propos de sa femme, la «grosse couture» est une habitude qui se perd chez certaines femmes :

³⁵Nous supposons que les sept personnes étaient des femmes, puisqu'il parle de tricotage.

³⁶Raoul Blanchard, *Le centre du Canada français*, Province de Québec, 1947, p. 501.

³⁷ 7^e Recensement du Canada, Volume VIII Agriculture, Tableau 38. Bétail et grandes cultures par municipalités, Québec, 1931, p. 354-355. 8^e Recensement du Canada, recensement agricole de 1941. Tableau 54. Bétail sur les fermes et superficie des grandes cultures, 1941, par subdivisions., p. 344-345. Pour 1951, voir 9^e Recensement du Canada, recensement agricole de 1951. Tableau 31. Bétail sur les fermes..., p. 31-19 et 31-20.

(Quand vous vous êtes mariés avec votre femme, comment c'était la production à la maison ? Tout ce qu'elle produisait, est-ce que c'était pareil comme votre mère?)

Oui, le jardinage, les cannages...la couture moins. Non, la couture, pas de la grosse couture comme maman là... elle entretenait son linge... (T9)

Chez une femme plus âgée, c'est une pratique qui perdure : «Ça, les moutons, j'ai toujours tissé. Tisser la laine, tricoter, j'avais un gros moulin [***] je faisais toute la couture de la maison, des enfants.» (T3). Bref, certaines femmes décident de poursuivre la production artisanale à base de laine de moutons, plus par choix que par obligation³⁸. Ce ne sont pas toutes les femmes qui utilisent le métier à tisser. La laine des moutons de la ferme sert aussi à faire des vêtements tricotés, tels que des bas, des chandails, etc. Une femme raconte qu'avant de se marier, en 1949, ses parents gardaient des moutons : «Il y avait des moutons, on en gardait 7. [***] Ma mère, elle tricotait tout la laine de ça. Le printemps, fallait laver la laine, étendre sur la galerie. Après, elle la faisait carder, la tricotait. Elle faisait tous les sous-vêtements tricotés à la main, les corps et les caleçons pour les hommes.» (T10).

2.5.2 Fabriquer sans acheter

Un leitmotiv sous-tend toutes les habitudes de la production domestique, celui de réutiliser tous les matériaux. À cet égard, les indices foisonnent. Pour la confection des vêtements, peu de matériaux sont achetés. Même la laine usée est «détricotée» et renvoyée au moulin à carder³⁹.

³⁸ Les femmes qui ont pris part aux activités des Cercles de fermières ont poursuivi le tissage. Cela démontre que cette organisation a atteint un de ses objectifs qui est de faire la promotion du savoir féminin. Yolande Cohen, *Femmes de parole. L'histoire des Cercles de fermières du Québec, 1915-1990*, Montréal, Le Jour, 1990, p. 219.

Les avantages du métier à tisser sont reconnus. Les femmes profitent du métier pour récupérer les vieux tissus coupés en lanière afin d'en faire des couvertures. Les écrits de Laurentia Roberge née en 1920 abordent le sujet : «Ma belle-mère m'a montré à tisser sur un métier à deux marches [...] elle faisait même ses étoffes pour les pantalons et gros manteaux d'hiver. Je me souviens d'avoir fait une pièce au métier avec de la catalogne, ou encore du linge usé, des vieux draps, des vieux linges à vaisselle, des robes de couleurs. Enfin, on faisait beaucoup d'ouvrage avec rien ou presque.»⁴⁰.

Il arrive que le grand métier soit prêté une fois par année par les Cercles des fermières. Cet événement donne lieu à une corvée⁴¹ à laquelle toutes les filles de la maison participent. L'hiver est la saison privilégiée par les femmes pour faire la grosse corvée de couture, car il y a moins de tâches à effectuer. Selon Horace Miner, toutes les femmes et filles de la maison occupent une grande partie de l'hiver à tisser, tricoter ou filer⁴². Auparavant, elles préparent tous les matériaux qui doivent servir à la confection de couvertures et de catalognes⁴³ à base de vieux tissus taillés en lisière ou de laine usagée «détricotée». C'est ce qu'illustre le passage suivant :

Ah mon Dieu, on était occupé l'hiver ! Parce que, quand le métier arrivait, fallait que la catalogne soit faite, fallait que tout soit prêt. Pour quand le métier

³⁹C'est ce que les femmes appellent faire de la «pénille».

⁴⁰ Laurentia Roberge, *op.cit.*, p. 113-114.

⁴¹ Les femmes se consacrent à la production de vêtements, de couvertures et de catalognes durant l'hiver, car elles ont moins de tâches à effectuer durant cette saison.

⁴² Horace Miner, *op.cit.*, p. 212.

⁴³ Une catalogne est un grand tapis pour le plancher fait avec des lisières tressées de différents tissus usés. Leur fabrication nécessitait un métier à tisser.

arrivait, on le montait et fallait tisser, et c'était sur le métier 90 [*Pouces*]. Fallait être deux tout le temps. On était occupées. Pendant ce temps-là, les autres, ils faisaient le lavage, ils faisaient du ménage, ils faisaient de la popote. Une chance, on était une gang de filles, ça allait bien ! [rires] (T6)

D'ailleurs, celles qui ont participé aux associations des Cercles des fermières, comme la dame du témoignage précédent, abordent davantage la question des travaux faits au métier. Une autre femme pense que l'ouvrage au métier s'est popularisé grâce aux Cercle des fermières : «Il y en a beaucoup qui faisaient ça. Mais moi non. Bien, c'était plutôt rare aussi, c'est plus après ça. Les Cercles des fermières louaient les métiers. Grand-mère Robitaille, elle, en avait fait, des catalognes. On mettait ça sur le plancher, on appelait ça tisser au métier.» (T1).

Avant d'acheter, les femmes se procurent ou conservent de vieux vêtements. Parfois, il y a un marchand ambulant qui passe pour vendre des vêtements usagés, parfois, il y a des échanges. Une femme n'achète pas de tissus du tout : «Tout le monde nous donnait du vieux linge, on défaisait ça, le lavait, le pressait.» (T10). Une autre femme se souvient que sa mère achetait des tissus usagés d'un marchand :

Une anecdote, chez nous, il passait ce qu'on appelait le guenillou ! Un monsieur qui passait l'été ça, pas l'hiver. Il avait plein de vêtements dans une grande voiture, des vêtements usagés, des manteaux, des robes. On payait pas ça cher. Je me souviens que maman achetait ça dix cents, quinze cents, et maman défaisait ça et elle nous faisait du linge dans ça. C'était pour le tissu. (T1)

Il est courant de récupérer les grands manteaux. Presque toutes les femmes interrogées ont donné spontanément cet exemple : «Puis, dans du vieux, des fois un beau manteau qu'on était tanné de mettre, puis qu'on mettait de côté, elle, elle le virait de bord puis elle faisait un manteau pour les petits, les plus jeunes pour aller à l'école. Il y a rien qui se perdait !» (T3).

Il faut mentionner que la réutilisation n'est pas un signe de pauvreté. Même les familles aisées agissent ainsi, comme la femme citée plus haut (T3). Le fait d'acheter le moins possible est signe de débrouillardise et d'indépendance du ménage face au marché : «Tout ce qui était récupérable était récupéré» écrit Jeanne Thouin Arbour⁴⁴. Tout réutiliser est une attitude socialement valorisée, tandis que le gaspillage, «jeter les choux gras» est mal perçu.

Un autre exemple de récupération de tissus est celui des «poches de fleur». C'est une habitude chez les familles qui a été rapportée à maintes reprises. Cette forme de réutilisation a marqué la mémoire des personnes interrogées. C'est ce que démontrent les témoignages suivants :

Oui oui oui, il s'en vendait des rouleaux de tissus aussi, oui. Mais là, c'est ça, il y avait tellement peu d'argent, et le monde était assez habitué de toujours prendre ce qu'il y avait. Maman nous faisait des choses dans toute la moulée pour les vaches qu'ils achetaient et pour les cochons, beaucoup, ça arrivait dans des sacs de jute. Mais il y en a beaucoup tout ce qui était farine, c'était du coton, dans des sacs de coton. Puis, ça, il y avait des grosses écritures là dessus, toutes les femmes faisaient ça. Les voisines aussi faisaient ça. Au lieu d'aller acheter du tissu au village, [***] à faire tremper ça, les écritures partaient, ils faisaient blanchir ça. Fait que, ils faisaient beaucoup beaucoup d'affaires avec ça : des taies d'oreillers, des draps, il y avait des coutures dedans, mais c'est pas grave. Ils faisaient des draps, des linges à vaisselles, des tabliers, parce que [***] ils teignaient ça. Puis, c'est ça, ils faisaient beaucoup de vêtements avec ça, ces sacs-là. Ça achetait toujours le moins possible. (T1)

Puis le sucre St-Lawrence, écrit en rouge, ça, c'était dur à faire partir. Ça ces sacs de sucre-là, ils étaient bons, parce que le sucre c'était fin. Ça prenait du coton tissé fin fin fin pour pas que le sucre passe à travers, fait que ça c'était bon. Le printemps, on avait toujours des poches de sucre à nettoyer, on faisait tremper ça. Puis là, on n'avait pas rien que les siennes parce qu'on en avait toujours quatre-cinq, cinq-six à nettoyer, on mangeait pas cinq poches de sucre l'hiver. Je le sais pas les autres, s'ils les ramassaient, je me rappelle pas. Mais

⁴⁴ Jeanne Thouin Arbour, *op.cit.*, p. 11.

je sais qu'on faisait tremper ça avec de l'eau et avec du savon de pays. Et après ça, on les frottait comme il le faut pour tout enlever les écritures d'après. On venait les doigts percés, la peau percée tant fallait frotter. Puis le rouge *St-Lawrence*, c'était donc dur à faire partir ça ! [rires] (T6)

Parce que c'était sacré, ça, les poches de sucre et de fleur. C'était tout en beau coton. C'était du bon linge... pour que ça serve deux fois. (T9)

Dans le temps, il y avait des poches pour la moulée à pondre. C'était du coton, il y en avait du fleuri, du carreauté. Mémère avait hâte que les poches arrivent pour voir de quelles couleurs elles étaient pour être ! [rires] On se servait de ça pour le coton, pour le coton, on avait rien à acheter. (T10)

Ces témoignages illustrent bien comment la récupération des objets est primordiale dans un mode d'économie paysanne. Le dernier exemple est probablement demeuré dans les mémoires des gens parce que l'utilisation de ces tissus nécessitait beaucoup de travail au préalable. Un peu comme la fabrication à partir de la laine de mouton, les matières premières qui nécessitent un temps de travail considérable avant d'en arriver au produit final marquent les témoignages. Ceci confirme la règle d'or qui est d'exploiter toutes les ressources disponibles sur la ferme avant d'acheter. C'est pourquoi tous les témoins utilisent couramment des expressions comme «ne rien perdre» et «pour que ça serve deux fois».

Plusieurs vêtements et la plupart des articles pour la maison sont fabriqués par les femmes. Cependant, les vêtements destinés aux maris font exception. La plupart du temps, particulièrement les vêtements «propres» sont achetés. Certaines femmes affirment avoir fabriqué à quelques reprises des chemises pour leur mari, mais généralement, les vêtements masculins ne figurent pas dans la liste des objets confectionnés par les femmes. Une femme mariée en 1942 avoue qu'elle n'a pas vraiment cousu pour son mari :

[...] j'ai fabriqué beaucoup de choses pour les enfants et pour moi...pas pour Hervé. Pour un homme c'était plus dur, de temps en temps, je lui ai fait une

chemise, mais pas souvent. C'était plus difficile on dirait. Mais mes enfants, je les ai tous habillés. (T5)

Selon les écrits de Laurentia Roberge qui a noté tous ses achats⁴⁵, une paire de pantalon pour homme vaut \$1,65 vers 1935.

L'achat de vêtements peut être un événement mémorable. Au tournant des années 1950, un fils de cultivateur en âge de se marier se souvient clairement de ses habits neufs :

«Ma première fois, je me suis habillé moi, j'ai été prendre les chars à St-Félix, j'ai monté à St-Gabriel en char. Quand j'ai été m'habiller, elle achetait du beau linge et qu'est-ce qu'il y avait de mieux. Maman, elle était fière, puis elle nous en achetait pas souvent, mais quand j'allais voir ma blonde, j'avais un bel habit.» (T9)

Quant à l'achat des vêtements pour hommes, la campagne ressemble à la situation citadine durant les années trente telle que décrite par Denyse Baillargeon⁴⁶. La couture des vêtements masculins nécessite une habileté supplémentaire, ce qui semble expliquer pourquoi les femmes ne les confectionnent pas en priorité.

Nous constatons que la fabrication de vêtements et des accessoires pour la maison se fait de la même façon chez toutes les familles que nous avons interrogées. Les méthodes peuvent varier (tricot-tissage-crochet-couture), mais au bout du compte, les femmes, aidées par leurs filles, confectionnent les couvertures, les vêtements, les catalognes et les linges, essentiels aux besoins de la famille. On s'y prête principalement l'hiver, puisqu'il y a moins d'ouvrage à l'extérieur durant cette saison. Les jours de pluie et les soirs sont aussi des moments passés à faire la couture. Les écarts de richesse entre les ménages n'influencent pas le niveau de

⁴⁵ Laurentia Roberge, *op.cit.*, p. 93

⁴⁶ Denyse Baillargeon, *op.cit.*, p. 186.

récupération ou de réutilisation des objets. Même dans le cas des familles qui pourraient davantage échanger sur le marché, on réutilise et récupère ce qu'on possède déjà sur la ferme.

Après la guerre, les habitudes dans la confection des vêtements sont en pleine mutation. À cette époque, la confection des vêtements à base de laine de moutons se raréfie au profit des tissus manufacturés qu'ils soient récupérés ou achetés. De plus, l'achat de vêtements «tout faits» se répand. Ceci a marqué la mémoire d'une femme qui avait 16 ans en 1947 : «le premier manteau que mon père m'a acheté, dans un magasin à Joliette, c'est à 16 ans. Avant cela, c'est toujours maman qui faisait mes manteaux, mes robes, je me souviens encore de la couleur...» (T1).

2.5.3 La confection de la nourriture

Les historiennes qui ont abordé la question de la production domestique en ville démontrent comment, à plusieurs égards, la nourriture est une préoccupation constante dans la vie des femmes. Elles adoptent maintes stratégies afin de nourrir convenablement leur famille⁴⁷. Denyse Baillargeon rapporte que «Préparer autant de nourriture avec moins de ressources et des produits de qualité inférieure exigeait une bonne dose d'ingéniosité. [***] Les plats en sauce à base d'eau et de farine représentaient aussi une solution économique car, la plupart du temps, ils ne contenaient pas de viande.»⁴⁸.

Par contre, en milieu rural, le manque de nourriture n'est pas un élément de préoccupation durant toute la période à l'étude. Peut-être que ces constats sont dus à

⁴⁷Denyse Baillargeon, *op.cit.*, p. 155-156 et Bettina Bradbury, *Familles ouvrières à Montréal: âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*. Montréal, Boréal, 1995, p. 222.

⁴⁸Denyse Baillargeon, *op.cit.*, p. 191.

une lacune de notre échantillon, car il ne s'y trouve pas de ménage en situation de pauvreté extrême. Il semble que manger en milieu rural détonne de la situation dépeinte par Denyse Baillargeon à la ville durant les années 1930.

Manger à la campagne signifie suivre le rythme des saisons. Au mois de décembre, on fait boucherie pour se faire une réserve pour l'hiver. Généralement, on abat une vache et un cochon. Quand vient le printemps, les femmes mettent en conserve les restants «pour ne rien perdre.». L'été, en l'absence de moyen de réfrigération, la stratégie change. Si les ménages en ont les moyens, ils achètent une fois par semaine de la viande au marchand : «Puis, il y a avait aussi quelqu'un qui passait avec la viande. On mangeait du boudin, des rôtis de lard. L'été on avait du lard salé, ces choses-là qu'on pouvait conserver, les cannages. Mais les rôtis de lard, l'été, on pouvait pas conserver cela, fait qu'on avait cela frais, le bœuf pareil.» (T1). Pour ceux qui n'en ont pas les moyens, on se contente des produits saisonniers de la ferme : «Acheter de la viande l'été, on en achetait pas. On avait pas assez d'argent. Ça, c'était normal, c'était tout le monde de même. Puis l'été, ça prenait pas beaucoup de viande. On avait des légumes, l'été, des petites fèves, des carottes, des choux de Siam, on avait tout ça l'été.» (T7). Les témoignages laissent généralement entendre que les ménages se nourrissent avant tout des produits disponibles. Chez plusieurs familles, l'été, la viande se mange plus souvent le dimanche. Si on en croit cette femme, le menu même sans viande est assez varié lorsqu'elle vit avec ses parents : «Après ça notre viande était mangée pour la semaine. Le reste de la semaine, c'était de l'omelette avec du lard salé, une sauce avec du lard salé, de la soupe aux pois, des beans, de la *Fricassée du pauvre homme*⁴⁹ ! Tu as jamais entendu dire ça !» (T6).

⁴⁹La *Fricassée du pauvre homme* se constitue de graisse, d'oignons et de patates qui mijotent dans une sauce blanche toute la journée. L'appellation est révélatrice, on associe ce met fait de sauce blanche aux pauvres.

La consommation de légumes tient une place importante dans l'alimentation des paysans de l'époque. Tout au long de l'année, les légumes prennent une place considérable dans la préparation des aliments et ils sont conservés. La constitution d'un grand potager, qui ressemble à un champ, suffit à la consommation annuelle des besoins familiaux. Encore une fois, les légumes produits sont voués exclusivement à la consommation familiale. Dans quelques cas, on affirme avoir vendu des surplus de pommes de terre (T3-T4). L'entretien et la responsabilité du jardin appartiennent à la mère de famille. Elle peut déléguer le sarclage à d'autres membres de la famille, à la belle-mère ou aux enfants. Les femmes s'occupent d'y faire le sarclage, de faire les récoltes et de mettre en conserve pour l'hiver la plupart des légumes qui ne se conservent pas au caveau. Deux femmes ont dit avoir acquis une sertisseuse⁵⁰ dans les années 1940, ce qui était «moderne» (T10). Le régime alimentaire de base est constitué de tomates, de petites fèves, de carottes et du maïs mis en conserve. Il y a aussi des patates, des choux de Siam (navet), des oignons conservés au frais pour l'hiver et autres légumes ou fruits qui varient selon les familles et les ressources des alentours.

La production de légumes pouvait servir de concert à la famille et aux animaux. Dans tous les cas, c'est la cultivatrice qui se charge de transformer les légumes comme le dit cette femme : «Des grands champs de navets, fallait les semer, les sarcler et les éclaircir. L'automne, on avait une machine pour les hacher et les donner aux animaux. Ça c'était encore pas mal mon ouvrage.» (T2).

L'élaboration du pain est un autre exemple de tâche que les femmes en milieu rural doivent accomplir. À moins de demeurer au village, les femmes font une cuite de pain par semaine selon le nombre de bouches à nourrir : «On faisait notre pain nous autres mêmes. Mômman, elle faisait son pain, pis quand elle faisait son pain, le

⁵⁰Sert à mettre en boîte les aliments.

matin, elle partait ça de bonne heure là et le midi, le pain était pas mal levé» (T6). Dans un cas, c'est le père, veuf avec 15 enfants, qui s'occupait de faire le pain «Chez nous papa faisait une grosse brassée de pain, de trente pains, [***] On était trop loin du village, le boulanger passait pas.» (T3).

Fabriquer son pain est une pratique qui perdure assez tardivement. Encore dans les années 1950, même chez les jeunes mariés (T9), plusieurs confectionnent le pain une fois par semaine. Une femme qui habite avec sa belle-mère dans les années 1950 affirme que celle-ci fait le pain : «J'en ai jamais fait de pain. Ma belle-mère le faisait pas tout le temps, des fois on l'achetait. Souvent quand ça lui tentait, elle faisait une cuite de pain, ça faisait plaisir aux enfants.» (T10). D'autres préfèrent s'approvisionner au village, affirme une femme en parlant des années 1940 : «Avec les années, un moment donné, on achetait du pain, quand on allait au village, il y avait une boulangerie.» (T1). Bref, avant la période d'après-guerre, à peu près toutes les cultivatrices confectionnent leurs pains elles-mêmes. Ceci illustre les disparités entre la ville et la campagne. Bettina Bradbury, en parlant de la fin du XIX^e siècle, affirme que les familles ouvrières ne font plus le pain⁵¹.

Bref, on peut parler de relative abondance quant à la nourriture en campagne. Par contre, les femmes doivent en assurer la confection du début jusqu'à la fin. La quantité de travail des femmes est pour le moins considérable si bien que le dimanche peut servir à terminer quelques tâches : «Si je lavais mon plancher le dimanche, c'était péché mortel. On avait pas le droit de travailler le dimanche. Moi, je le lavais pareil. Et il y a bien des affaires que je faisais le dimanche.» (T2). En plus d'une certaine indifférence face aux enseignements de l'Église, ce passage indique aussi que le travail passe avant les rites.

⁵¹ Parfois, la classe moyenne fait le pain. Bettina Bradbury, *op. cit.*, p. 221.

La préparation d'un repas nécessite beaucoup de temps : «Le dimanche, on partait pour aller à la messe. Ma mère était à la maison. Elle tuait une poule le matin, elle ébouillantait ça, plumait ça et mettait ça sur le poêle et le midi, quand on arrivait puis, on mangeait du poulet» (T6). Bref, le temps de préparation des repas et la conservation de la nourriture est considérable. La rareté des aliments n'est toutefois pas un objet de préoccupation.

Nous avons vu que plusieurs pratiques reliées à la production domestique perdurent encore dans les années 1940 et 1950. Cela suggère aussi qu'il y a un écart important au niveau de la production domestique entre la ville et la campagne. Pour ne donner que quelques exemples, le pain, le savon de pays, la laine et la conservation des aliments ne sont pas des tâches qui incombent aux femmes de la ville, qui doivent acheter ces produits.

2.6 Le travail des enfants : des petites commissions à la traite des vaches

«à 10 ans, fallait faire quelque chose» (T9)

Dans ce chapitre, nous voulons aussi faire ressortir l'importance du travail des enfants, une main d'œuvre mise à contribution dès l'âge de sept-huit ans comme dans les familles ouvrières à la ville⁵². Dans ce contexte, tous les membres doivent participer au projet familial qu'est la mise en valeur de la ferme à des fins de consommation familiale. Même si les enfants exécutent un travail souvent symbolique et volontaire, leur participation aux tâches est un élément primordial de la mémoire de leur enfance. Tous les membres de la famille doivent mettre la main à la pâte, projet familial oblige. C'est une convention et aucun n'en garde de mauvais souvenir ou du moins, ce n'est pas exprimé dans les entrevues.

⁵²John Bullen, «Hidden Workers : Child Labour and the Family Economy in Late Nineteenth-Century Urban Ontario» dans Bettina Bradbury (dir.), *Canadian Family History*, Toronto, 1992, Copp Clark Pitman, p. 201.

Dès leur jeune âge, les enfants font des «commissions» pour leurs parents : «Notre mère, elle était autoritaire et elle était *runeuse*. Elle savait où aller chercher du rendement où est-ce qu'elle pouvait en prendre ! Elle avait toujours quelques petites commissions à nous faire faire. Sarcler le jardin, n'importe quoi, avoir soin des fleurs.» (T9). Ce n'est qu'à l'âge de fréquenter l'école que les enfants reçoivent des responsabilités, les enfants préscolaires n'ayant point de tâche⁵³. Enlever les «petites bêtes» qui envahissent les plantes de patates est un exemple de travail qu'effectuent les enfants lorsqu'ils sont jeunes. Faire de la «pénille» avec la mère est une autre besogne. Cela consiste à défaire la vieille laine ou à découper en lisière de vieux tissus tels que le raconte Laurentia Roberge : «L'hiver avant que les enfants partent pour l'école, et quand ils revenaient, je leur faisais faire leurs devoirs et puis je leur demandais d'aider maman à «échiffrer» des vieux bas. [...] Je prenais des courses avec les enfants, cela les encourageait à «échiffrer» plus vite car c'est un ouvrage ennuyant.»⁵⁴. La cueillette de petits fruits sauvages qui est aussi effectuée par les enfants pour la confection des confitures et des vins en a marqué plus d'un :

Puis l'automne, on courait les pommettes. On avait un petit pommetier dans le champ là [***] Elle faisait des confitures aux pommettes et de la gelée de pomme. [***] On allait aux framboises, aux mûres, c'était des petits fruits des champs, c'était pas des affaires qu'on cultivait. [***] À la gang de jeunes qu'on était, je te dis qu'on revenait c'était pas long avec une bonne quantité. [***] (T6).

Les enfants allègent très souvent le travail de la mère, particulièrement en gardant les plus jeunes. L'aînée de la famille commence très jeune à garder les petits lorsque la mère doit sortir afin d'exécuter les travaux à l'extérieur. Comme l'illustre

⁵³Horace Miner, *op.cit.*, p. 255.

⁵⁴ Laurentia Roberge, *op.cit.* p. 111.

bien ce passage loufoque, les femmes usent de toutes sortes de stratégies pour accomplir à la fois leurs travaux à l'étable et garder les jeunes enfants :

Fleurette, à la maison, a commencé jeune à garder les enfants elle. [***] Le matin, quand j'allais au bâtiment l'hiver, pour pas trop voyager, je l'habillais et je la couchais sur le bord du lit et je lui disais : «Si le petit se réveille, qu'il pleure, tu viendras me le dire». Fait que j'allais au bâtiment. [***] Elle était toujours parée à sortir [***]. Quelqu'un qui était pas occupée, ma voisine elle, [***] elle accrochait les chaises pour pas que les enfants puissent monter sur la table. Elle dit : «S'ils montent sur la table ils vont tomber en bas et se faire mal. Fait que, il y avait pas de chaise, pas rien et ils restaient sur le plancher. Elle, elle était pas occupée, elle s'en allait à l'étable faire tout son train sans jamais venir voir. Moi, je n'étais pas capable. [***] (T2)

Les enfants doivent aussi participer aux travaux de la ferme. Débouler du foin pour soigner les animaux, mettre de la paille aux animaux, aller chercher les vaches au champ et travailler au champ pendant les foins sont des tâches ordinairement accomplies à la fois par les filles et les garçons, tout comme la traite des vaches. Une femme de Ste-Béatrix décrit les travaux de ses sœurs et d'elle-même lorsqu'elle est jeune : «C'était le petit râteau. C'est nous autres qui raclaient. Rentrer le foin, on rentrait ça dans la grange, c'était pas des balles de foin, c'était des ondins là, [***] il y en a une qui foulait et les autres chargeaient.» (T6). Comme le souligne Horace Miner : «On voit habituellement les filles juchées sur les charrettes à deux roues manipulant le foin lancé par leurs frères»⁵⁵. L'automne, tous les membres de la famille sont bien occupés, même les enfants : «L'automne, il y avait toujours quelque chose après l'école. [***] J'arrachais les choux de Siam.» (T4).

Les enfants apprennent très jeunes à faire le train. Plusieurs soutiennent que vers sept-huit ans, ils expérimentent leur première tentative de la traite avec leur

⁵⁵ Horace Miner, *op.cit.*, p. 207

mère. Mais ce n'est qu'à l'âge de onze-douze ans que les enfants font régulièrement le train tel que l'affirme ce passage : «Le matin, on se levait, on allait faire le train. Après ça on se lavait et on allait à l'école. On y allait à pied. [***] On allait à l'école du rang à pied. [***]» (T7).

La division du travail à l'intérieur de la famille paysanne demeure déterminée par le sexe⁵⁶. En vieillissant, le travail des enfants se divise selon le genre. Les filles vont aider leur mère à l'exécution des travaux domestiques⁵⁷. Très jeunes, elles vont apprendre à cuisiner, à entretenir la maison et à faire le lavage, mais aussi à confectionner des accessoires pour la maison, des tapis crochetés, des articles fait au métier, etc. Bettina Bradbury note l'apprentissage d'un modèle féminin à la maison : «At home, girls served an apprenticeship in the reproduction of labour power—in babysitting, cleaning, mending, sewing, cooking and shopping, and by the end of the century in nursing and hygiene.»⁵⁸. Ces distinctions liées au genre dans la division des tâches s'accroissent au fur et à mesure que les enfants se rapprochent de la vie adulte⁵⁹.

Ce qui dévoile encore plus la division des tâches selon le sexe, c'est lorsqu'un des membres de la famille nécessite de l'aide : «la plus vieille de mes sœurs n'allait plus à l'école. Maman l'avait gardée avec elle pour l'aider. La famille était trop grosse, ça prenait quelqu'un pour l'aider. Elle est restée dans la famille.» (T3). Une situation semblable peut se produire dans le cas des garçons. L'aîné d'une famille de

⁵⁶ Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle 1880-1940*, Ville St-Laurent, Institut québécois de recherche et sur la culture, 1989, p. 69-70.

⁵⁷ Bettina Bradbury, «Gender at Work at Home : Family Decisions, The Labour Market, and Girls' Contributions to the Family Economy», *Canadian Family History*, Copp Clark Pitman Ltd, 1992, p. 157.

⁵⁸ *Ibid.* p. 184.

⁵⁹ Horace Miner, *op.cit.*, p. 255-256.

15 enfants raconte qu'il manquait souvent l'école pour aider son père : «Je me rappelle un automne, on raclait au petit râteau, la récolte dans ce temps-là. C'était fauché à la faucheuse puis on raclait au petit râteau et un moment donné, je me mets à brailler. «Qu'est-ce que tu as ?» il dit. J'ai dit que je voudrais bien aller à l'école. Il dit : «tu iras».» (T4). À ce sujet, Thérèse Hamel dans «Obligation scolaire et travail des enfants au Québec : 1900-1950» note une baisse abrupte de la fréquentation scolaire au Québec pour les enfants âgés entre 12 et 13 ans et aussi entre l'âge de 13 et 14 ans⁶⁰. Ces statistiques détonnent de la situation ontarienne pour qui le taux de fréquentation scolaire est proportionnellement plus élevé. Ce qui explique cet écart, selon Thérèse Hamel, c'est la configuration de l'économie québécoise caractérisée par la présence d'une agriculture basée sur l'autosubsistance qui nécessite une force de travail familiale. À titre d'exemple, pour l'année 1941 en milieu rural québécois, seulement 56,2% des enfants de 14 ans fréquentent encore l'école, alors qu'en Ontario, ce taux est de 79,7%⁶¹.

Il faut retenir que le travail des enfants est essentiel pour la famille. Il allège considérablement la quantité de travail à accomplir pour les parents. Avant l'âge de dix ans, les travaux se limitent à la cueillette et aux occupations simples telles qu'enlever les roches dans les champs, aller chercher le foin dans les côtes et enlever les mauvaises herbes ou les insectes dans le potager. Plus vieux, les enfants exécutent couramment de menus travaux. Ils font la traite des vaches, ils sarclent le jardin, soignent les animaux, vont au champ lors des récoltes. Les filles entretiennent la maison et font du gardiennage, elles accomplissent diverses besognes ménagères comme la mère. Les garçons vont davantage suivre le père au champ et en forêt. Ainsi, dans ce modèle assez unanime de la répartition des tâches familiales, les filles

⁶⁰Thérèse Hamel, «Obligation scolaire et travail des enfants au Québec : 1900-1950», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1984, vol. 38, no 1, été 1984, p. 47. Voir aussi Denise Lemieux et Lucie Mercier, *op.cit.*, p. 89.

⁶¹*Ibid.* p. 48.

aident leur mère et les fils aident leur père. Leurs apprentissages sont fondamentalement liés à leur genre. Le chapitre suivant illustre avec plus de clarté la dynamique des rôles familiaux. En situation de crise, ces fonctions s'accroissent et la division des tâches selon l'âge et le sexe prend encore plus son sens.

2.7 Le travail et la production domestiques des hommes sur la ferme

Le travail des hommes à la ferme est généralement axé sur les travaux aux champs. Ils sont responsables des labours, des semences et dirigent les récoltes. La plupart des ménages mettent leurs efforts sur les récoltes de foin, d'avoine, parfois d'orge et de sarrasin. L'utilité première des récoltes est de nourrir les animaux, comme les vaches laitières, les deux chevaux et les autres animaux. Les témoignages sont peu loquaces quant aux détails des travaux effectués par les hommes aux champs, mais nous savons que les fermes utilisent un outillage et des méthodes peu mécanisées. On sème le grain à la volée, on laboure avec les chevaux comme le décrit un cultivateur de Ste-Béatrix : «On avait toute la machinerie que ça prend, mais la machinerie à chevaux. [***] la charrue, la herse, les principales que ça prenaient pour les semences, après ça pour les foins, c'est pareil, un moulin à faucher et un râteau et c'était toute.» (T9). La machinerie mécanisée tel que l'*engin stationnaire* n'est pas possédée par tous les cultivateurs, ce qui donne lieu à des travaux de groupe. Comme le démontre la dernière citation, les hommes ont tendance à décrire leur travail par l'entremise de la description des machines utilisées. En fait, cela peut s'expliquer par le fait que leur ouvrage est saisonnier et c'est pourquoi, ils ont résumé leurs tâches selon le cycle des saisons. La plupart des hommes n'ont pas senti le besoin de préciser leur travail sur la ferme, «Labourait à l'automne, le printemps, les semences, l'été, le sarclage, l'été les foins et les récoltes.» (T4). En ce sens, les descriptions contenues dans les sources divergent énormément du travail des femmes dont les tâches sont très détaillées. Les gens interrogés n'ont peut-être pas senti le besoin de décrire ce qu'ils percevaient comme une évidence. Lorsque les témoignages

deviennent plus descriptifs, ils abordent le côté technique, les outils ou les anecdotes et ce ne sont pas, de surcroît, les thèmes centraux de notre mémoire. De plus, nous n'avons pas eu le réflexe lors de nos entrevues, d'insister sur les détails du travail des hommes.

Les travaux des hommes ne font pas exception et suivent aussi les saisons. Plusieurs hommes affirment que le bois de chauffage est fait entre décembre et février. Nous considérons le bois de chauffage comme un genre de production domestique puisqu'il sert en priorité aux besoins de la famille, même si souvent quelques cordes de surplus sont vendues sur le marché. Cette activité se fait en groupe et quelques hommes d'un même rang se rassemblent pour scier le bois. Ensuite, vers le mois de mars, c'est le temps des sucres. On entaille les érables. Cependant, on ne peut pas considérer la production du «sucre de pays» comme une activité domestique, car la majorité des propriétaires d'érablière produisent un excédent pour le marché. Les hommes s'occupent des entailles et ce sont les femmes qui font bouillir. Le sucre d'érable prend une place importante dans la consommation des familles. On peut le cuisiner comme la cassonade ou l'utiliser tel quel. Les familles s'en font une réserve, mais une grande partie va au marché et est achetée par des entreprises. En fait, les hommes se regroupent fréquemment pour exécuter les travaux agricoles. Les moyens techniques assez limités encouragent l'entraide, ce qui sera traité dans le chapitre suivant et où le travail des hommes sera davantage traité.

2.8 CONCLUSION

Nous constatons que les témoignages illustrent l'existence d'une relative égalité entre les ménages à l'étude. Les familles produisent en priorité ce qu'elles consomment. Tel que l'a décrit Denyse Baillargeon pour la ville, il y peu d'écart de

niveau de vie entre les familles⁶². Toutes les familles, même les plus riches, minimisent leurs achats et préfèrent produire les biens à la ferme. Ceci dépeint une société relativement égale au point de vue de la consommation des biens de base. Nous avons affaire à un modèle d'organisation du travail où tous les membres sont mis à la contribution des besoins de consommation familiale. En effet, il faut souligner que la famille est d'abord un lieu de production où la consommation liée au marché prend progressivement plus de place seulement après la Deuxième Guerre mondiale. Ainsi, les ménages confectionnent tous un potager, ils ont tous un cheptel diversifié et fabriquent la plupart des biens de consommation directement sur la ferme avec leur propre force de travail. Le cycle familial détermine aussi les niveaux de richesse. Nous pouvons tout de même conclure que les familles accomplissent le même travail pour arriver à se nourrir et se vêtir. Nous concluons qu'il existe à cette époque en milieu rural un mode de vie standardisé, c'est-à-dire que les ménages possèdent peu de machinerie et d'appareils électriques avant les années 1940, et que tous les membres agissent à titre de main d'œuvre primordiale. L'agriculture diversifiée est aussi essentielle à la consommation familiale. L'agriculture de subsistance dépeinte par nos témoignages est moins misérable que nous aurions pu le croire. Même si elle donne peu de fruits pour le marché⁶³, les besoins de base de la famille sont comblés. Les ménages semblent moins vulnérables qu'à la ville puisqu'ils possèdent leurs moyens de production qui leur assurent au moins leur nourriture. D'ailleurs, une famille idéale subvient à tous ses besoins. Être autosuffisant et indépendant du marché est une fierté. Même pour les ménages les plus riches, tout produire soi-même est un signe de richesse : «On achetait rien, on produisait tout.» (T3). Même s'il y a des interactions avec le marché, les témoignages mettent l'accent sur leur autonomie par rapport au marché. Cela prend notamment forme dans la réutilisation des biens et la minimisation des achats.

⁶² Denyse Baillargeon, *op.cit.*, p. 232.

⁶³ Horace Miner, *op.cit.*, p. 113.

D'ailleurs, Denyse Baillargeon remarque que «projeter l'image d'une famille économiquement autonome est le signe de réussite sociale»⁶⁴. Dans notre cas, ce n'est pas tant pour cacher la pauvreté, que pour démontrer que la famille n'est pas dépendante face au marché. D'ailleurs, les stratégies pour faire des économies, même laborieuses, sont valorisées. Les produits finis issus de la production domestique comptent seulement pour leur valeur d'usage. De plus, leur confection évite l'achat sur le marché, donc ne nécessite pas l'accumulation de numéraire.

De façon générale, il n'y a pas de changement radical relié à la production domestique et aux rôles familiaux entre 1930 et 1960 chez les familles interviewées. Certaines pratiques qui nécessitent une grande force de travail sont graduellement abandonnées. Les femmes délaissent la production des étoffes et des gros vêtements à partir de la laine des moutons de la ferme. Certaines femmes ne fabriquent plus le pain et le savon de pays au courant des années 1940 tandis que d'autres poursuivent ces pratiques dans les années 1950. Des produits comme les manteaux, les robes du dimanche, les habits «propres» et les tissus à la verge sont davantage achetés. Toutefois, des éléments de continuité persistent. Les femmes récupèrent toujours les vieux tissus et s'échangent entre elles des vêtements pour les enfants. La production demeure diversifiée et destinée à nourrir la famille. Les femmes font un jardin qui fournit les légumes pour la famille. Les animaux élevés pour fournir la viande à la famille sont élevés sur la ferme.

De plus, les familles ont une organisation interne semblable. Même entre les générations, nous n'avons pas remarqué de modification des rôles familiaux. Ils sont toujours déterminés par le genre, l'âge et le contexte familial.

⁶⁴ Denyse Baillargeon, *op.cit.*, p. 223.

Les similitudes entre les familles observées dans ce chapitre, ne doivent pas laisser entendre que la paysannerie est composée d'unités familiales indépendantes. L'organisation sociale des cultivateurs est-elle «un sac rempli de pommes de terres»⁶⁵ ? C'est l'objet de notre prochain chapitre.

⁶⁵ Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Éditions sociales, 1969, p. 126-127 cité par Allan Greer, *Habitants et Patriotes*, Montréal, Boréal, 1997, p. 23.

CHAPITRE III

L'ENTRAIDE ET LES RÉSEAUX DE SOCIABILITÉ

«Dans ce temps-là, on échangeait du temps.» (T5)

3.1 Introduction

La paysannerie et sa dynamique sociale et politique ont soulevé bien des débats, particulièrement dans un contexte révolutionnaire. Le mode de production «individualiste» des paysans-propriétaires laisse croire que des valeurs de solidarité seraient moins présentes chez les paysans que chez la classe ouvrière. Allan Greer a appliqué cette problématique pour les paysans des Événements de 1837-1838 dans un ouvrage intitulé *Habitants et Patriotes* : «Les habitants du Bas-Canada ne sont-ils rien que des pommes de terre dans un sac—isolés, coupés du reste du monde, centrés sur eux-mêmes ?»¹. Greer remarque que le Québec n'est pas doté d'organisations telle que l'*Openfield*, une gestion collective de pâturages communaux, comme dans certains pays d'Europe. Il affirme : «il semble qu'il n'ait pas été courant d'unir ses efforts entre voisins pour accomplir de gros travaux, comme le font par exemple, les pionniers de l'Amérique anglaise au XIX^e siècle.»². Cependant, Greer note que des formes originales d'activités citoyennes existent comme par exemple le charivari. De plus, la paroisse est le lieu de décision local par excellence³. Précisons que Greer étudie la paysannerie bas-canadienne du XIX^e siècle et que, les formes d'organisations communautaires peuvent évoluer d'une région à l'autre, d'une époque à l'autre, comportant ainsi des contraintes et un contexte différent.

¹ Allan Greer, *Habitants et Patriotes*, Montréal, Boréal, 1997, p. 57.

² *Ibid.*, p. 27.

³ Voir le Chapitre II intitulé «Des pommes de terre dans un sac ? Vie communautaire dans les campagnes du Bas-Canada», *Ibid.*, p. 57 à 85.

Nous ne croyons pas que la paysannerie québécoise se compose «d'unités familiales autonomes». Cette idée ne concorde pas non plus avec le portrait décrit par Gérard Bouchard sur le Saguenay au tournant du XX^e siècle qui parle de «resserrement communautaire». Pour le Piedmont Lanaudois, diverses formes d'entraide ont été relevées par les gens interrogés et ce, jusqu'à l'époque de la mécanisation des fermes. En effectuant les interviews, quelques thèmes se sont imposés. Nous soulignons particulièrement, la solidarité du rang et diverses formes d'entraide. Ces derniers éléments jouent un rôle primordial à la campagne, à la fois comme filet social et comme mode de production agricole. En fait, la communauté du rang, voisins ou parenté, sert à la fois de réserve de main d'œuvre et de soutien socio-économique.

Les sources orales ont révélé que les éléments de solidarité abordés par Gérard Bouchard au tournant du XX^e siècle au Saguenay sont encore présents entre 1930 et 1960. Dans *Quelques arpents d'Amérique*, Bouchard écrit que la culture paysanne s'est librement déployée en affirmant des valeurs communautaires et de solidarité, parce que le Saguenay est un système ouvert (terroirs neufs) et que l'expansion des avoirs fonciers est déterminée par la reproduction familiale⁴. Bref, la dynamique communautaire, selon Bouchard, se développe dans un contexte de marginalisation et d'éloignement⁵. C'est aussi ce que pense Horace Miner en 1939 de la paysannerie de St-Denis de Kamouraska. Pour lui, la pénurie de bonnes terres et le fait qu'elles acquièrent une valeur marchande, et l'influence de la culture matérielle des villes, sont deux facteurs qui expliquent les changements structurels profonds chez les habitants de St-Denis. Désormais, les paysans doivent se procurer du capital en

⁴ Gérard Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique*, Montréal, Boréal, 1995, p. 479-480.

⁵ *Ibid.*, p. 273.

argent⁶ pour assurer leur reproduction familiale, remarque Miner. C'est donc en passant d'un système ouvert à un système fermé, lorsque les territoires sont saturés⁷, que la paysannerie perd son essence communautaire. Le système ouvert se caractérise, selon Bouchard, par des tendances égalitaires dans la succession du vieux bien (la terre parentale). En d'autres mots la famille privilégie le pluriétablissement (sauf celui des filles), l'absence de privilège selon le rang de la naissance et la présence de compensation aux enfants qui n'héritent pas. Ainsi, la fin de ce stade relativement égalitaire entraînerait le repli sur le vieux bien⁸.

Dans la région du Piedmont lanaudois la colonisation perdure assez tardivement, mais stagne entre 1931 et 1941 (voir Tableau 1.1. Nombre de fermes dans le comté de Joliette au chapitre I). Entre 1941 et 1951, le déclin du nombre de fermes s'enclenche pour la région de Lanaudière⁹. Nous ne sommes pas certains que le caractère communautaire de la paysannerie soit toujours lié à la saturation du territoire. D'ailleurs, afin de déterminer avec exactitude à quel moment le territoire à l'étude est saturé, il aurait fallu faire une recherche plus détaillée. Toutefois, les sources orales recueillies offrent quelques exemples. Dans le nord de Lanaudière, la colonisation s'est prolongée loin dans l'arrière pays, en dépit de la mauvaise qualité des terres. Nous pensons à des paroisses au nord du Piedmont lanaudois comme St-Émilie-de-l'Énergie, St-Zénon et St-Michel-des-Saints. Les témoignages oraux

⁶Horace Miner, *St-Denis, un village québécois*, Lasalle, Hurtubise HMH, 1985 [1939], p. 306. L'idée que l'argent est rare chez les gens interrogés est prédominante. Cela n'est pas seulement relié au mode de vie d'épargne du temps. Même si le Piedmont lanaudois n'est pas aussi éloigné des marchés que le Saguenay comme l'affirme Bouchard, la rareté du numéraire fait aussi partie des réalités paysannes. La mécanisation, si elle s'effectue, se fait grâce à l'apport du travail extérieur.

⁷ Cette idée est aussi développée par Bernard Derouet. Voir «Sur les rapports entre marché du travail et cycles familiaux : le contraste entre Haute-Marche et Thimerais (XVIII^e et XIX^e siècles)» dans Dessureault, Dickinson et Goy (dir.), *Famille et marché*, Sillery, Septentrion, 2003, p.49 à 61.

⁸Gérard Bouchard, *op.cit.*, p. 479 à 482.

⁹UPA, *Pour que vivent bêtes et gens*, (Joliette, La fédération des producteurs agricoles de Lanaudière, 1984), p. 106.

suggèrent plutôt que c'est le passage à la mécanisation des fermes qui individualise les pratiques agricoles. Par exemple, l'achat de tracteurs ne rend plus le travail de groupe nécessaire et diminue du même coup la quantité de main d'œuvre nécessaire à la réalisation des travaux. On voit d'ailleurs que les enfants sont beaucoup moins mis à contribution à mesure que les fermes se mécanisent. Ce processus commence vers la fin des années 1950 pour la plupart des cultivateurs de l'échantillon¹⁰.

Les fermes du comté de Joliette sont peu mécanisées en 1961. Selon les chiffres des recensements, quelque 72 % des fermes commerciales possèdent un tracteur, seulement 25% utilisent un refroidisseur à lait électrique, 74% possèdent un moteur électrique, 47% ont une lieuse à grain et autant ont acquis une trapeuse mécanique. D'autres machineries sont encore plus rares selon les statistiques des fermes commerciales. Il n'y a que 12% des fermes commerciales qui déclarent une presse ramasseuse à foin, environ 9% se sont procuré une batteuse et moins de 4% une moissonneuse-batteuse. De plus, dans les statistiques sur la machinerie et l'énergie électrique, les recensements de 1961 excluent d'emblée les fermes non-commerciales. Qui plus est, les «petites fermes» représentent autant que 24,4% de la totalité des fermes du comté de Joliette. Ces dernières ont vendu moins de 1200\$ de produits agricoles durant la dernière année du recensement, c'est pourquoi elles sont classées non commerciales par le recensement de 1961. On peut donc supposer que les pourcentages donnés plus haut sur la mécanisation des fermes en 1961 seraient nettement plus bas en considérant les fermes non-commerciales¹¹. Manifestement, les statistiques citées plus haut indiquent que certaines zones du comté de Joliette ne sont

¹⁰ L'une d'elles est une terre spécialisée pour la culture du tabac.

¹¹ *Recensement du Canada 1961, Agriculture*. Tableau 3. Nombre et superficie de toutes les fermes de recensement, 1961, 1956, 1951, nombre de fermes commerciales 1961 et 1951., p. 23 et Tableau 6. Fermes commerciales, machines et énergie électrique, 1961, par comté, p. 6-6. Malheureusement, le recensement de 1961 ne mentionne pas le chargeur à foin. C'est un élément majeur dans la mécanisation de l'agriculture au Québec. Voir Paul-André Leclerc et Jacques St-Pierre dans *La vie rurale*, Ste-Foy, Les Publications du Québec Archives nationales du Québec, 2001, p. 61.

pas pourvues d'une agriculture largement mécanisée. Bref, deux constats s'imposent. Diverses formes d'entraide perdurent même lorsque les bonnes terres agricoles sont occupées. Cela est à dire que l'entraide existe aussi lorsque l'on est en présence d'un système fermé. De plus, une agriculture peu mécanisée nécessite une certaine organisation communautaire.

Dans ce chapitre, nous insistons sur le rang comme étant le lieu d'appartenance et de solidarité communautaire. Ensuite, nous voyons les différentes formes d'organisation de l'entraide. Celles-ci ont été divisées selon le genre, puisque le travail et par conséquent l'entraide, se déploient dans les champs d'activité respectifs des hommes et des femmes. Finalement, nous nous interrogeons sur la signification d'une « crise » en milieu rural. Bref, nous voulons voir comment se modifie le travail au sein des familles en situation de crise.

3.2 Le rang, un lieu de solidarité communautaire

Le rang est le lieu d'appartenance par excellence des cultivateurs. Les témoignages contiennent plusieurs passages qui indiquent que les cultivateurs s'identifient au rang avant la paroisse. Les gens d'un même rang, qu'ils soient de la parenté ou non, ont une relation de proximité entre eux pour le travail et les loisirs¹². Les activités de loisir sont organisées pour les gens d'un même rang comme le décrit ce cultivateur de Ste-Mélanie : « Ça se passait chez chaque personne qui recevait. Supposons qu'il y avait dix familles au bout du rang, chaque famille recevait un vendredi soir. » (T8). La mise en commun de la main d'œuvre se déploie aussi au sein des gens d'un même rang. Les sources orales contiennent amplement de références au rang. C'est en quelque sorte une unité de mesure qui délimite la proximité des lieux.

¹²Jean Provencher et Johanne Blanchet, *C'était le printemps*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 40.

Les moyens de transport étant réduits, il apparaît difficile de fréquenter d'autres gens que les voisins, «Toujours dans le rang, on pouvait pas aller loin, on était tout le temps en voiture.» (T7). Une femme précise que son père ne sort pas du rang pour aller travailler : «Mon père des fois à l'automne, il travaillait plus à l'extérieur, dans le rang, pas plus loin que dans le rang.» (T5).

Il est courant que les fils s'établissent près de leurs parents, ce qui peut donner l'impression que l'entraide est une affaire de famille. Or, les données orales soutiennent que l'entraide et le voisinage existent, même en l'absence de la parenté. Une femme raconte que sa famille demeure dans la même paroisse à 4-5 milles d'eux, mais que l'entraide en temps de récoltes s'effectue dans le rang où ils habitent. Des formes d'organisations communautaires existent entre les voisins, «Ils s'entraidaient beaucoup. [***] Ça le voisinage. Ils échangeaient du temps quand il venait le temps de battre l'avoine, avec un moulin à battre.» (T1). Bref, le rang est véritablement un lieu «d'unité sociale» pour reprendre les mots de Philippe Garigue¹³. Au sein des témoignages, les voisins ont une importance particulière. Dans le rang, l'entraide est nécessaire pour certains travaux. De plus, les voisins fournissent un soutien social et remplacent en quelque sorte les services sociaux ultérieurement apportés par l'Etat, pratiquement inexistant à cette époque.

3.3 Une facette communautaire de l'agriculture

Les témoignages oraux ont dépeint un angle nouveau de la vie rurale au Québec avant 1960. Plusieurs travaux à la ferme, avant la mécanisation de l'agriculture, nécessitent la mise en commun de la main d'œuvre du rang. Cette mise en commun du travail est aussi déterminée par les cycles familiaux. La dynamique de

¹³ Philippe Garigue, *La vie familiale des Canadiens français*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1962, p. 100.

l'échange de temps entre voisins dépend des besoins de chacune des familles. Autre point, l'échange de travail entre les voisins n'est jamais rémunéré. D'habitude, les familles n'ont pas d'engagés payés. Pour les travaux de la ferme, on engage principalement en cas de crise, majoritairement dans des cas de mortalité ou de maladie. Les fermes qui produisent pour vendre vont parfois engager. Dans cette section, nous traitons surtout de l'organisation communautaire des travaux du rang en temps ordinaires. Ceux-ci ne sont pas rémunérés.

Gérard Bouchard remarque l'existence de réseaux d'entraide et d'interdépendances qui facilitent les échanges de biens et de services. Ce phénomène est, selon lui, causé par un vide institutionnel. Cependant, Bouchard parle aussi d'une communauté fragmentée peu conforme à un modèle fixe. Les résistances face aux institutions et les problématiques liées à la mise sur pied des coopératives seraient des indices d'une paysannerie divisée. Bouchard appelle à la prudence dans la modélisation du caractère communautaire de la paysannerie¹⁴. Nous abondons dans le même sens que Bouchard. Le nord de Joliette présente aussi le portrait d'une paysannerie divisée car le projet familial de certains cultivateurs ne concordent pas avec les visées expansionnistes des coopératives et des organisations syndicales. Mais ceux-ci peuvent s'organiser autrement en dehors des institutions. Par ailleurs, ils ont recours aux réseaux d'entraide. Il existe donc une certaine forme communautaire d'activités agricoles au Québec qui n'est pas basée sur l'expansion du capital.

L'organisation communautaire de travaux agricoles ne fait pas l'unanimité chez les cultivateurs de notre échantillon. La spécialisation de certaines fermes est aussi un facteur en défaveur des travaux collectifs non rémunérés¹⁵. En fait, ces fermes possèdent une machinerie ou doivent constamment engager. À l'inverse,

¹⁴Gérard Bouchard, *op.cit.*, p. 272 à 275.

¹⁵ Le témoignage 3 présente une ferme spécialisée dans la culture du tabac qui engage et se

d'autres familles se sont adonnées abondamment à l'entraide. Ils forment la majorité de notre échantillon. Nous avons divisé les modèles d'entraide un peu comme ils s'imposaient, selon le genre. Les travaux rattachés aux récoltes, à l'abattage, aux sucres et aux transports découlent du travail des hommes. L'entraide entre les femmes se situe davantage dans les domaines de la santé et des soins prodigués aux enfants.

3.3.1 L'entraide entre les hommes

Comme nous l'avons abordé au chapitre précédent, certaines tâches, particulièrement celles des hommes, s'effectuent en groupe. D'abord, tous les travaux exécutés à l'aide de l'engin stationnaire nécessitent l'apport de 4 à 6 personnes. L'engin stationnaire sert à actionner le moulin à battre et le moulin à scie. Cette machine est généralement possédée par un seul cultivateur du rang. Le cultivateur des alentours qui possède l'engin stationnaire fait la tournée des fermes du rang pour exécuter divers travaux de battage ou de sciage. Cet exemple d'organisation communautaire est appelé «échanger du temps». Un homme de Ste-Béatrix décrit le procédé de l'entraide :

(Avez-vous un engin stationnaire?)

Oui, bien oui, un engin stationnaire et un banc de scie. Puis un moulin à battre pour battre le grain. Un engin stationnaire, mon père en avait un. Il y a rien que lui qui en avait un moulin à battre ici dans le rang, puis il battait tout le rang, une journée une place, une journée à l'autre. Et là quasiment tout le monde venait, pour battre, parce que ça prenait de la main d'œuvre. Fait que après ça, on allait battre l'autre voisin [***]. Pour le sciage du bois, c'était pareil, on sciait le bois par corvée.»

(C'était de l'entraide, il n'y avait pas location?)

Il n'y avait pas location, pas paiement rien. On comptait pas les heures ni les journées. (T9)

Comme le suppose le passage précédent, il n'y a pas de rémunération lorsque l'entraide s'effectue dans le même rang. Une autre femme avance aussi que l'entraide est gratuite :

Ah non ! Mon père allait aider. Je n'ai jamais eu connaissance qu'il ait demandé de l'argent pour le faire, c'était tous des voisins. Il allait pas dans l'autre paroisse ! Mais dans le bout. [***] Dans notre rang. Les autres hommes allaient les aider, mon père faisait ça pour aider. Il avait rien... (T5)

Deux activités nécessitent l'engin stationnaire : le battage du grain à l'automne et le sciage du bois. Un homme de Ste-Mélanie raconte que le battage du grain nécessite plusieurs hommes : «Bien...quand on battait au moulin, l'automne fallait battre notre grain, ça prenait 5-6 hommes ça. On faisait ça, un, avait un batteur et on couraillait toutes les places, tout le rang on battait notre grain.» (T7). Généralement, les hommes s'occupent de faire le bois de chauffage du mois de décembre au mois de février. C'est ce qui se nomme la ronde de sciage. Pour ces travaux, le même processus que le battage du grain s'applique.

L'illustration la plus fréquente de l'entraide en milieu rural est sûrement la corvée pour la construction de gros bâtiments. Elle a aussi été évoquée par les gens interrogés. Cependant, la construction de bâtiments est une activité d'entraide davantage familiale. En fait, la plupart du temps, ce genre de projet est planifié à l'avance et est exécuté par des membres de la famille du père. Une femme décrit la situation : «Les frères de mon père sont bien venus aider, surtout pour rénover les bâtisses. Quand mon père a acheté la terre, surtout l'étable, ils ont tout refait ça en neuf. Mes oncles étaient très habiles pour construire. Mon père aussi. Ils ont bien aidé et mon père aussi allait leur aider.» (T1). Une autre femme affirme la même chose : «Il y avait un de ses oncles qui était bien habile, il venait bâtir, il venait nous aider pour la nourriture. Il venait travailler toute la fin de semaine et bâtissait la cabane, le poulailler. [***]» (T10). Les corvées pour la construction de bâtiments ne sont

généralement pas rémunérées. Et il est entendu que les aidants sont nourris et logés durant les travaux, ce qui signifie du travail supplémentaire pour les femmes.

D'autres formes d'organisation collective de l'agriculture existent, notamment en ce qui concerne le transport. Dans la période étudiée, le moyen de locomotion principal est la voiture tirée par des chevaux, mais l'automobile tend à le remplacer. Tout de même, selon les recensements de 1961, 20% des fermes commerciales du comté de Joliette ne sont pas encore munies d'un camion ou d'une automobile¹⁶. De plus, certains rangs ne sont pas déneigés avant le milieu des années 1950 (T6). Particulièrement l'hiver, le mauvais entretien des routes fait des chemins un obstacle de taille. Il existe des relais pour ceux qui habitent des lieux éloignés : «Si un voisin est malade ou blessé, un autre ira prestement quérir le médecin à St-Félix-de-Valois avec voiture et cheval. Il le ramènera ensuite au pied de la montagne chez Théodore Harnois. Là, un autre attelage pour le relais l'attend pour gravir la côte et amener les secours à bon port.»¹⁷.

¹⁶ *Recensement du Canada 1961, Agriculture*. Tableau 3. Nombre et superficie de toutes les fermes de recensement, 1961, 1956, 1951, nombre de fermes commerciales 1961 et 1951, p. 23 et Tableau 6. Fermes commerciales, machines et énergie électrique, 1961, par comté, p. 6-6.

¹⁷ Denis Gravel, *Sainte-Mélanie, 150 ans d'histoire*, Montréal, Archiv-Histo inc., 2004, p. 66. Souvenirs de Nazaire Lépine recueillis par Gilles Tessier dans le cadre du 150^e anniversaire de Ste-Mélanie en 2004.

La majorité du temps, le transport de la crème s'effectue par la beurrerie elle-même. Dans les endroits éloignés, ce sont les cultivateurs qui s'occupent eux-mêmes du transport de leur crème, une fois par semaine. Dans un rang éloigné de Ste-Mélanie, les gens du rang ont organisé le transport de la crème d'une manière équitable. Chacun leur tour, les habitants du rang ramassent la crème des voisins et vont la porter au village. C'est ce que raconte un résident de ce rang : «Il y a un, un du rang qui ramassait toutes les canisses à crème et allait mener la crème à la beurrerie et après ça, remontait les canisses vides.[***] C'était chacun notre tour et on partait. La journée de la crème, ça c'était l'avant-midi qui y passait.» (T7)

Les témoignages oraux contiennent un autre exemple de mise en commun dans le domaine agricole. Un homme habitant à St-Jean-de-Matha avant 1943 affirme que les gens de son rang conservent tour à tour un porc reproducteur afin d'assurer des portées de petits cochons à chaque année :

On gardait des cochons [*dans le rang*], c'était pas des gros lots. Nos truies passaient par les mâles. Le mâle, un voisin qui le gardait deux ans. L'autre année, c'était un autre plus loin. Pour pas que ce soit le même qui paye toujours pour ça. Et pour pas qu'on paye là, personne payait. Nous autres, dans ce temps-là, l'idée était d'avoir tout ce qu'on peut sans payer. C'est de même que ça marchait. (T9)

Le dernier exemple n'est pas généralisable à l'ensemble des témoignages. Il laisse toutefois croire que différentes formes de gestion communautaire existent en milieu rural. Ces formes de mise en commun des biens varient d'un rang à l'autre et dépendent de la proximité et des liens entre les habitants.

Remarquons aussi que l'entraide se déploie selon les cycles familiaux ou le contexte familial. Les familles sans enfants vont bénéficier de l'aide des familles voisines nombreuses pour les travaux. D'un autre côté, les petites familles ou les

familles pour qui les enfants ont quitté la maison, vont intervenir dans d'autres domaines. Les gros travaux comme faire les foins nécessitent une main d'œuvre considérable et les gens d'un même rang peuvent s'organiser pour aider les familles sans enfant, «Mon oncle, qui restait voisin, qui était tout seul avec sa mère, sa femme et la vieille fille. Lui, avait pas d'enfant. Quand venait le temps des foins là, nous autres, on y allait. Pas rien que mon père, nous autres, on partait 3-4 on s'en allait lui aider à rentrer son foin. Lui, il venait tout seul [***] mais on calculait pas le temps [***] il avait besoin, on y allait. [***]» (T6). Cet exemple montre comment une famille nombreuse peut faciliter certains travaux de la ferme. Il illustre aussi qu'en l'absence de moyen mécanique, l'aide des voisins devient souvent essentielle pour un couple sans enfant. En parlant de ce sujet, Horace Miner souligne l'importance du cycle familial chez les cultivateurs. Il avance que les couples sans enfants doivent vendre leur terre, «À chaque génération, il y a dans chaque paroisse quelques couples sans enfant. Ces couples vendent leurs terres parce qu'ils ne peuvent les cultiver de façon profitable s'ils doivent payer des «engagés» pour faire le travail.»¹⁸. L'entraide devient une solution possible pour pallier ce genre de situation.

Bref, l'entraide chez les hommes se trouve dans le prolongement de leur champ d'action habituel : le bois de chauffage, les foins, la construction et le transport. Ce sont des domaines où les femmes interviennent peu ou pas (sauf pour la confection de la nourriture que cette situation amène). Il semble aussi que la faible mécanisation des fermes nécessite une habituelle mise en commun de la main d'œuvre.

¹⁸ Horace Miner, *op.cit.*, p. 106.

3.3.2 L'entraide entre les femmes

Les échanges de services entre les femmes se situent au niveau de leur champ d'action traditionnel, c'est-à-dire aux soins reliés à la santé, aux naissances et aux soins prodigués aux enfants. Les sources orales ont évoqué différents contextes où les femmes interviennent : pour le soin des malades, pour assister aux accouchements, pour le gardiennage des enfants, pour les relevailles et pour les ensevelissements des enfants en bas âge. Même si ces domaines relèvent davantage de la vie privée, les femmes en dehors de la parenté peuvent aussi être une aide précieuse. Dans les cas où la parenté n'habite pas le même rang, les voisines remplacent naturellement une mère ou une sœur. Et comme nous sommes en présence d'un système de transmission patriarcal des fermes, c'est la femme qui doit être mobile. Elle se trouve fréquemment loin de sa propre famille et plus proche de sa belle-famille ou alors isolée de toute parenté.

Avant la toute fin des années 1950, les gens de l'échantillon fréquentent rarement les hôpitaux. Ce n'est qu'en cas d'urgence et sur recommandation du médecin, souvent lorsqu'une chirurgie est nécessaire, que les malades se rendent à l'hôpital. Une femme née en 1931 raconte :

Moi, je me souviens être allée une fois à Joliette, parce que j'avais un gros mal de ventre, puis mes parents étaient inquiets. Fait que, on était descendu voir le médecin à Joliette. Puis, j'étais descendue à voiture à l'hôpital Ste-Eusèbe à Joliette, j'avais été opérée pour l'appendicite. Quand j'ai sorti de l'hôpital, j'étais restée. Ma mère avait deux de ses sœurs qui demeuraient à Joliette. J'étais restée une semaine là avec eux autres pour pas prendre la voiture si tôt après l'opération. (T1)

Bref, la majorité des soins aux malades sont prodigués par la famille et à domicile. Dans ce contexte, le savoir faire et l'entraide des femmes sont essentiels. Cette forme d'aide surgit particulièrement et régulièrement lors des accouchements.

Le chapitre précédent a dressé un portrait des familles interrogées. Ces familles sont nombreuses et comportent une moyenne de 6,5 enfants vivants par famille. La plupart des accouchements des femmes interrogées ont eu lieu à la maison. Par exemple, une femme mariée en 1956 a eu ses trois premiers enfants à la maison (T6). Une autre femme mariée en 1949, n'a eu que son dernier enfant à l'hôpital sur 8 bébés, mais elle aurait préféré l'avoir aussi à la maison (T10)¹⁹. Ce n'est qu'à partir des années 1960 que les femmes de notre échantillon fréquentent les hôpitaux pour accoucher. Et, Denyse Baillargeon soutient qu'au début du XX^e siècle, «[...] dans les zones rurales, mais aussi dans les quartiers ouvriers des villes, les femmes accouchent encore souvent avec l'aide de parentes ou de voisines réputées pour leurs compétences d'accoucheuses», mais en 1960, ce type de pratique est presque disparu²⁰. Les statistiques québécoises indiquent que pour la période 1956-1960, 78,7% des naissances sont institutionnalisées et ce taux monte à 96% pour la période 1961-1965²¹.

¹⁹Hélène Laforce a recueilli des propos semblables dans son étude sur les sages-femmes. Voir Hélène Laforce, *Histoire de la sage-femme dans la région de Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, p. 63-64.

²⁰Denyse Baillargeon, *Un Québec en mal d'enfants : la médicalisation de la maternité. 1910-1970*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2004, p. 17.

²¹ Denyse Baillargeon, *op.cit.*, p. 62.

Dans notre échantillon, aucune femme n'a mentionné que sa sage-femme a acquis une formation pour exercer cette pratique, mais celles-ci ont généralement une grande expérience personnelle. À la ville, une ordonnance interdit dès 1845 la profession de sage-femme aux gens qui ne sont pas diplômés. La formation est désormais contrôlée par le collège des médecins. Selon le collectif Clio, en 1900, les femmes «sont totalement exclues du processus de professionnalisation de ce métier. L'accouchement, qui était jadis une affaire de femme, devient une activité «scientifique» masculine.»²². Mais à la campagne, la situation est bien différente. Les sages-femmes prennent une place primordiale, si bien que les femmes comptent davantage sur leur sage-femme que sur le médecin pour réaliser l'accouchement²³. En lieux éloignés, telles que les paroisses de la présente étude, il peut arriver que le médecin se trouve dans la paroisse voisine. La présence d'un médecin peut être variable selon les années et les endroits à l'étude. Généralement, les habitants d'un même secteur ont un seul médecin disponible. Par conséquent, celui-ci peut tarder en cas de besoin. Il arrive souvent que le médecin parvienne à la maison à la fin de l'accouchement. Les femmes sont bien conscientes de cette réalité, «Fallait aller chercher un médecin, pour Ste-Béatrix, fallait aller à St-Jean-de-Matha. On avait pas de téléphone, on savait jamais si le médecin était pour être là. Franchement là, on s'en rendait pas compte, mais on était toujours dans le trouble !» (T2). Hélène Laforce souligne que la proximité du service est en effet primordial en raison du «caractère urgent» de la situation et du «besoin de sécurité» des femmes²⁴. Dans les cas de cohabitation, c'est la belle-mère qui assure la présence aux accouchements. Ainsi, aussi longtemps qu'elles accouchent à la maison, les femmes ont chacune leur sage-

²² Collectif Clio, *L'Histoire des femmes au Québec*, Montréal, éd. le Jour, 1992, p. 183.

²³ *Ibid.*, p. 269.

²⁴ Hélène Laforce, *op.cit.*, p. 139.

femme attirée. En 1935, un accouchement avec un médecin coûte neuf dollars²⁵ à St-Jean-de-Matha. C'est un peu moins qu'à la ville où la visite du médecin coûte entre dix et vingt-cinq dollars, ce qui représente environ une semaine de travail pour les ouvriers²⁶.

Comme nous l'avancions plus haut, les sages-femmes sont des femmes qui ont l'expérience elles-mêmes d'une famille. Celles-ci sont souvent plus âgées et ont moins de travail parce que leurs enfants sont plus vieux. Comme dit une femme de sa voisine-sage-femme, «Elle avait pas mal fini sa famille.» (T10). C'est de cette manière que les cycles familiaux déterminent l'assistance aux accouchements. Il est normal qu'une femme qui a moins de travail à la maison, donc moins d'enfants en bas âge, aille aider ses voisines, c'est pourquoi les mères et belles-mères assistent souvent les accouchements. Un homme raconte le petit rituel des accouchements dans sa famille :

«Quand maman allait accoucher, nous autres on s'en allait toute chez notre grand-père [***] Fait que papa allait chercher le docteur au village, elle accouchait, puis il allait ramener son docteur. La grand-mère elle venait tout le temps dans ce temps-là, mémère Durand quand maman avait un bébé.» (T9)

Aussi, les femmes qui assistent aux accouchements habitent à proximité. La cohabitation étant courante, c'est ce qui explique que les belles-mères assistent souvent aux accouchements : «Ma belle-mère était là. On vivait avec mon beau-père et ma belle-mère. Fait que elle m'aidait beaucoup et après ça, j'avais une nièce, une de mes nièces qui venait m'aider.» (T6). Quand la famille habite tout près, la sage-femme provient de la parenté. Mais il arrive qu'une voisine assiste le médecin, «Quand le médecin se présentait à la maison pour les accouchements, il était quand

²⁵Laurentia Roberge, *Laurentia et son vécu*, St-Félix-de-Valois, imprimé en décembre 1991 chez Ginette Nault et Daniel Beaucaire, p. 93.

²⁶Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, éd. Remue-ménage, 1993, p. 118.

même toujours assisté d'une voisine charitable. Elle était d'une aide précieuse pour la toilette du bébé et également pour la préparation du repas [...] pour les compères», écrit Jeanne Thouin Arbour²⁷ de Ste-Marcelline de Kildare, village voisin de Ste-Mélanie.

Selon les sources orales, il n'est pas coutume de rester au lit très longtemps. Denise Lemieux et Lucie Mercier suggèrent que se relever vite est un comportement qui se retrouve peut-être plus à la campagne²⁸. Généralement, les femmes bénéficient d'une aide pour une période oscillant entre 3 et 5 jours seulement. La personne qui effectue les tâches domestiques durant ces journées n'est pas la même que celle qui assume les accouchements. Il est fréquent que les femmes demandent plutôt à une jeune sœur, une nièce ou une cousine de passer quelques jours à la maison, le temps des relevailles. Généralement, ces filles sont célibataires et peuvent se libérer. Une femme raconte que sa tante va aider aux accouchements parce que sa grand-mère est décédée. Ce témoignage révèle que les accouchements sont réservés aux femmes plus âgées, car idéalement, ce serait la mère qui assisterait aux accouchements :

«C'est sûr que quand ils avaient des bébés, à la maison, c'était la sœur de maman, parce que ma mère a perdu sa mère très jeune quand elle s'est mariée, elle était décédée. La plus vieille des filles, sa sœur la plus vieille, venait comme sage-femme avec le docteur et mettait les enfants au monde. Ça, elle est bien venue une de mes tantes. Puis, ses sœurs les plus jeunes venaient aider pendant une semaine à faire l'ouvrage dans la maison pour qu'elle se refasse une santé. [***]» (T1)

Ce passage indique aussi que les relevailles sont destinées aux femmes célibataires et sans enfants. Et les tâches domestiques après l'accouchement n'incombent pas aux

²⁷ Jeanne Thouin Arbour, *Réalité ou fiction*, Joliette, Imprimerie Lanaudière, septembre 1991, p. 52.

²⁸ Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle 1880-1940*, Ville St-Laurent, Institut québécoise de la recherche et de la culture, 1989, p.197.

sages-femmes. Ce cas illustre fort bien les responsabilités qui incombent aux filles aînées. Particulièrement si le père est veuf, l'aînée doit remplacer la mère et elle est responsable de ses jeunes frères et sœurs. C'est pourquoi, dans ce cas-ci, l'accoucheuse doit revenir rapidement au bercail.

Généralement, les femmes prennent de l'avance dans leurs travaux avant d'accoucher. Une femme se souvient d'un accouchement imprévu : «Ma voisine, elle venait, mais c'était plus quand j'accouchais, c'était ma sage-femme. Elle venait à chaque fois que j'accouchais, à la 7^e cette fois-là, elle avait fait les tartes pour le compérage.» (T10)²⁹. Une autre femme raconte que ses grossesses sont difficiles et qu'elle doit engager une cousine de son mari quelques jours : «Je m'engageais une femme par exemple pour m'aider après pour pas que ce soit tout le temps ma mère. Mais pour l'accouchement, c'est toujours elle qui est venue. Là, j'avais une fille engagée pour 4-5 jours, pas beaucoup.» (T5). Toutefois, il n'est pas courant d'engager pour les relevailles. La plupart du temps, on demande à une jeune fille célibataire de la parenté de venir aider quelques jours.

Comme la mortalité infantile est assez élevée à l'époque, plusieurs histoires de décès d'enfants ont été rapportées. Selon l'étude de Denyse Baillargeon, *Un Québec en mal d'enfants*, le taux de mortalité infantile du Québec, passe de 127,1 par 1000 naissances vivantes pour la période 1926-1930 à 35,7 par 1000 naissances pour la période 1956-1960. Les taux du Québec sont par ailleurs plus élevés qu'en Ontario de 67 % à 46% pour les mêmes périodes³⁰. D'abord, ces décès ont fermement marqué la mémoire des gens. Plusieurs ont souligné la mort d'un bébé ou ont précisé combien

²⁹ Le baptême des bébés, c'est-à-dire les compérages, surviennent souvent le jour même de l'accouchement, «Les voisinages oui ça se rencontrait dans le rang quand on était jeune. Ils appelaient ça les compérages. Quand il y a en un qui avait... dans ce temps-là les femmes avaient quasiment un bébé par année partout fait que ils faisaient baptiser oui ! Tous les voisins étaient invités, je me souviens ah oui !» (T1)

³⁰Denyse Baillargeon, *op.cit.*, p. 35.

d'enfants il y aurait eu dans la famille sans ces décès. Ces épisodes démontrent à quel point la vie du temps ne tient parfois qu'à un fil et comment les femmes accouchent dans des situations précaires au péril de leur vie. Pour cause, une femme mariée en 1943 raconte qu'elle a toujours eu des accouchements difficiles après son premier bébé. Elle a eu des points de sutures, «J'ai eu 7 enfants, huit. Il y en a un de mort. Parce que le docteur il lui a défait un bras et une jambe, quand il l'a mis au monde ici. Parce que j'avais pas été à l'hôpital, quand ça commencé, il dit : «Je peux pas la transporter à l'hôpital, c'est trop avancé.» (T5). Comme l'affirme Wendy Mitchinson, accoucher à la maison dans les années 1940 est généralement sécuritaire, mais dans les cas particuliers comme l'exemple cité plus haut, il aurait été préférable d'accoucher à l'hôpital³¹.

Après 1945 et en cas de complication, les femmes qui ont mis plusieurs enfants au monde «risquent doublement leur vie» là où les hôpitaux sont moins accessibles³² comme l'illustre tristement un homme marié en 1950 :

³¹Wendy Mitchinson, *Giving Birth in Canada 1900-1950*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 189.

³²Denyse Baillargeon, op.cit., p. 63

«Elle est décédée en 59, d'un accouchement. Elle est décédée au bout de son sang parce que le bébé d'avant, elle avait eu une césarienne. Puis, quand elle a eu son bébé, la couture s'est dégreffée, ça s'est déchiré. La journée où elle était supposée d'accoucher, le 12 décembre, le 12 septembre, le 12 septembre au midi, ça commencé à lui faire bien mal, c'est ça qui commençait à se déchirer. [***] Elle était à la maison avec les petits enfants comme de raison. Puis, elle a envoyé la plus vieille dire à ma mère de venir tout de suite, tout de suite. Fait que ma mère, elle y a été, mais elle avait bien des douleurs. [***] Fait qu'elle a appelé le docteur à Ste-Émilie, il est venu, mais il était en train d'enlever une dent à un patient et le temps de s'en venir... Quand il est arrivé ici, elle avait les ongles bleus et les lèvres bleues. Elle était après tout perdre son sang. Fait que, elle s'est saignée. Lui, il lui a donné de quoi pour épaissir le sang, pour qu'elle saigne moins, mais il était trop tard. Fait que on l'a embarquée dans la machine du docteur et on l'a amenée à l'hôpital, mais elle est morte rendu à moitié chemin.» (T9).

Le taux de mortalité des mères diminue, passant de 5,1 par 1000 en 1930 à 0,7 par 1000 en 1960 et concerne davantage les familles nombreuses. Par contre, le taux de mortalité maternelle du Québec est plus bas en milieu rural qu'à la ville en 1931³³.

Toujours dans la lignée des soins de santé, ce sont les grand-mères qui pratiquent le rite de l'ensevelissement des bébés morts-nés ou morts en bas âge. C'était en quelque sorte, la coutume. Une mère ne pouvait pas vraiment ensevelir son propre enfant, c'est la grand-mère qui donnait les derniers sacrements aux bébés, «Quand ma petite sœur est décédée, j'avais 7 ans. Elle était pour avoir un an au mois d'avril et elle est décédée au mois de février je pense. [***] c'était ma grand-mère qui restait voisin qui est venue l'ensevelir, parce que dans ce temps-là, on les gardait dans la maison.» (T6). Les rites sont sérieusement appliqués par la grand-mère dans le cas d'un décès, comme dans le cas d'un baptême :

³³*Ibid.*, p. 60-61

J'ai porté une petite fille, la deuxième, elle était de 6 mois, si ça avait été comme aujourd'hui, parce qu'elle pleurait et elle était toute noire. Elle a été baptisée à la maison par grand-mère Desroches. [***] Elle avait dit «ainsi soit-il» et on avait appris à l'école qu'il fallait faire «au nom du Père», sinon le baptême était pas bon. [***] j'avais appris ça à l'école et j'étais bien sûr qu'elle était dans les limbes [***] (T2)

Dans ces deux derniers cas, ce sont les belles-mères qui ont administré les sacrements, en raison de la proximité de celles-ci. Ces passages indiquent toute l'importance des rites et du rôle primordial des aînées dans leur application.

Les maladies font aussi partie des préoccupations et des réalités du temps. Denyse Baillargeon souligne que la campagne comporte aussi son lot de problèmes de santé publique, «l'absence de réseaux d'égouts et d'aqueduc ou d'usine de filtration, la contamination des puits [...]»³⁴. Ainsi, les femmes ont la responsabilité de prodiguer des soins en cas de maladie. Une femme de St-Jean-de-Matha née en 1921 affirme que sa mère est en quelque sorte l'infirmière du rang. Elle assure les soins aux enfants malades des voisines, car elle-même n'a que deux enfants :

Elle aidait toujours les gens de St-Jean-de-Matha, les alentours ceux qui avaient de grosses familles. [***] La sage-femme, elle allait tout le temps quand une femme avait un bébé et une autre affaire. Puis, il y en a que les enfants étaient malades, deuxième voisin, troisième voisin, ils venaient chercher ma mère : «Tu viendrais-tu Rosa nous aider ?» (T5).

³⁴ Denyse Baillargeon, *op.cit.* p. 38

Les *Cahiers d'annonces*³⁵ de l'église de St-Jean-de-Matha révèlent aussi que les maladies contagieuses sont une préoccupation pour les autorités médicales. Les *Cahiers d'annonces*, ancêtre du journal paroissial, contiennent plusieurs informations destinées à la communauté sur les précautions et les services offerts en cas de maladie. Durant les années 1930, la tuberculose fait partie des sujets de l'heure et on informe la population de l'obligation de faire vacciner les enfants d'âge scolaire. On informe la population des symptômes de cette maladie. Dans le *Cahier d'annonces* du 8 décembre 1930, on peut lire au 4^e point :

Merc. à l'École du village à 9hres M. le Dr. P. Allaire et Dr Jeanotte spécialisé [sic] dans les maladie [sic] de tuberculose, de différentes sortes seront à l'école pour examiner toutes les personnes petites ou grandes qui ont quelques inquiétudes sous ce rapport. v.g. enfants [lettres biffées] de parents tuberculeux, bronchiteux, les personnes qui ont déjà eu pleurésie [?] gratuitement et donne [sic] conseils à suivre pour se guérir ou empêcher la maladie ou prévenir la contagion.

Les *Cahiers d'annonces* de la paroisse de St-Jean-deMatha contiennent plusieurs passages de ce type qui laissent croire que des médecins spécialistes viennent régulièrement dans la paroisse. Quelques médecins mettent sur pied une clinique nommée «Bureau sanitaire» pour la prévention de la tuberculose. Aussi, il y

³⁵ Les *Cahiers d'annonces* sont localisés dans la voûte du presbytère de St-Jean-de-Matha. La série est incomplète, car il y a des années manquantes. En tout, il subsiste près d'une dizaine de livrets touchant les débuts du XX^e siècle jusque dans les années soixante. Ils contiennent les petites annonces proclamées oralement à l'église. Les auteurs sont inconnus, mais on peut imaginer que le curé ou la personne responsable de l'administration de l'église écrivait les annonces dans le petit cahier. Les dates des annonces sont bien identifiées et elles sont numérotées. On y trouve la même calligraphie pendant de longues périodes. Les petits cahiers contiennent des messages reliés : aux noces, aux enterrements, à la dîme, à l'achat de bancs d'église, aux réunions de divers groupes (religieux ou non), à l'appel de messes personnalisées aux malades, à des conférences et même à des avertissements du curé. Tout dépendant des époques et probablement du personnel religieux en place, il y a plus ou moins d'annonces, ce qui fait que certaines années sont moins intéressantes. Il ne fait aucun doute que ces documents sont des authentiques, mais malheureusement ils ne sont ni classés, ni conservés dans les archives publiques. Il en va de la volonté du curé pour les consulter.

a des campagnes de vaccination et des conférences³⁶. Il existe donc quelques services professionnels en dehors des réseaux d'entraide existants qui prouvent que la maladie est bien souvent synonyme d'inquiétudes.

Nous avons vu que les femmes effectuent un travail essentiel. Elles interviennent massivement dans le domaine de la santé à une époque où les soins médicaux sont plus ou moins disponibles et où les avancées de la médecine moderne prennent forme. L'entraide entre les femmes se situe à l'intérieur de leurs champs d'action traditionnel. Les soins aux malades, les accouchements, les relevailles et les rites entourant la mort des bébés sont des contextes où les femmes se viennent normalement en aide, parenté ou non. Encore une fois, la division du travail respecte les genres. Un autre facteur intervient, celui des cycles familiaux. Nous avons vu que les femmes qui ont moins d'enfants ou des enfants plus âgés, sont davantage susceptibles de venir en aide aux jeunes mères.

3.4 La paysannerie et les crises

Dans l'introduction, nous avons abordé la question de la réaction des cultivateurs face aux événements historiques et à la variation des prix tels que les chambardements dus à la guerre, à l'inflation ou à la crise économique. Nous soutenons que ces thèmes abondamment utilisés en histoire ont eu un impact mitigé sur la mémoire des gens interrogés et sur leur vie quotidienne. Nous nous questionnons au même titre que Denyse Baillargeon dans *Ménagères au temps de la crise*, sur les réactions des familles face aux modifications de leur environnement économique. Nous nous demandons si les pressions externes, particulièrement économiques, modifient les comportements de la paysannerie face au marché. Cette hypothèse de réponse s'est remodelée au fil des entrevues. Il semble qu'une situation

³⁶ Denyse Baillargeon, *op.cit.*, p. 168.

problématique chez les cultivateurs soit davantage reliée à la maladie ou à la mort d'un membre principal de la famille. Ce constat nous en dit plus encore sur l'importance de la main d'œuvre familiale pour l'économie domestique des familles. Cela nous confirme que l'étude des cycles familiaux et des réseaux de sociabilité est essentielle en histoire rurale à la bonne compréhension de la logique des paysans. Tout le défi de cette partie est de définir la signification d'une crise en milieu rural. De manière générale, il y a une intensification de l'entraide en temps de crise.

3.4.1 Le poids des événements : la sécheresse, la crise économique et la guerre.

D'abord, nous devons relever quelques lacunes concernant notre échantillon. Nous n'avons pu observer l'impact d'une sécheresse. À St-Jean-de-Matha, deux documents confirment la présence d'une sécheresse en 1937 qui aurait provoqué une épidémie de sauterelles. Mais la petitesse de notre échantillon ne peut mesurer le véritable impact de cet événement. Une femme soutient que les cultivateurs ont été touchés par cette sécheresse : «Notre année 1937 a été bonne; on a gagné \$276.36. Mais pour les cultivateurs, l'année n'a pas été drôle. Une épidémie de sauterelles a ravagé le foin, ensuite leur avoine et leurs choux de Siam. Les vaches donnaient [sic] presque plus de lait. Il manquait d'eau à cause d'une grande sécheresse.»³⁷. Un autre homme se rappelle que le curé est venu bénir le champ de son père (T9). Ainsi, il est difficile de mesurer l'impact de la sécheresse sur les gens puisque leur vie n'est pas tant touchée par cette mauvaise année.

En ce qui concerne la crise économique, la plupart des gens interrogés assez âgés pour se souvenir des années trente n'ont pas souffert de la crise économique au point de se remémorer avoir manqué de nourriture. Un homme dit à ce sujet :

³⁷ Laurentia Roberge, *op.cit.*, p. 95.

Moi, je me rappelle que... on mangeait très bien, quand tu es jeune, tu la vis sans aucun problème, moi à présent que je vois ça à recul, nous autres on l'a passée [*la crise*] juste en ayant une vie, pas de gourmandise, une alimentation saine, tu mangeais plein ton ventre, mais pas de luxe, pas de fruit, pas de dessert, c'était de la bonne vieille cruche de mélasse pour le dessert, la mélasse que le marchand amenait dans la cruche de grès. (T8)

Il y a tout de même eu des conséquences dues à la crise évoquées dans les documents oraux. Cependant, la plupart des témoignages sont peu loquaces quant aux détails sur le budget des parents car ils étaient trop jeunes. On peut tout de même voir que les stratégies et les réseaux d'aide se mettent en place. Voici l'histoire rapportée des parents d'une femme née en 1929 :

[***] Ils avaient acheté une ferme, c'était dans les années de la crise, après la guerre, ils arrivaient pas à faire les paiements, ils ont été obligés de remettre la terre. Ils se sont en venus au village, ils avaient pas de loyer à payer et restaient dans la maison des grands-parents. Mon père allait au chantier. Quand il revenait des chantiers, il leur aidait, ils avaient des sucreries, il allait leur aider aux sucres pour compenser pour le loyer. Il s'entraidaient un peu comme ça. (T10)

Comme nous l'avons affirmé au premier chapitre, le rationnement et les variations de prix dus à la guerre ont peu marqué la mémoire. Cependant, il n'est pas tout à fait juste de dire que la Deuxième Guerre n'a eu aucune conséquence sur les cultivateurs interrogés. À partir de 1942, les cultivateurs sont dispensés de l'enrôlement militaire. Cette décision a eu un impact sur deux cultivateurs de notre échantillon. Un homme de St-Jean-de-Matha s'est acheté une terre dans le but d'être exempté et l'a cultivée temporairement avant de se marier (T4). Un autre homme a cultivé temporairement la terre que son frère s'est achetée pour éviter l'enrôlement en attendant de la revendre «ce qui est un peu cocasse, c'est que moi, je suis allé prendre la place avec ma sœur, à treize ans sur une ferme à plein temps comme si j'avais été propriétaire.» (T8)

3.4.2 Le poids de la mort et de la maladie

La guerre et la crise économique ont de façon générale peu transformé l'organisation interne des familles. Par contre, la mort et la maladie l'ont davantage modifié. Lorsque nous les questionnions, à savoir s'ils avaient vécu des «moments difficiles» et «problématiques», ils évoquaient en premier lieu la mort ou la maladie d'un proche. C'est une réponse certes émotive. Cependant, nous avons remarqué que souvent, le décès d'un des «chefs» de famille, du père ou de la mère, provoque une réorganisation interne des rôles de la famille. De manière générale, deux situations se produisent. D'abord, les réseaux d'aide habituels s'intensifient (voisins, parenté), de même que les rôles familiaux déterminés par le genre, l'âge et les cycles familiaux. Mais, dans une situation extrême, la plupart du temps déterminée par les cycles familiaux, la maisonnée a recours aux engagés pour s'occuper de la ferme et finalement peut abandonner l'agriculture.

Quelques cas de veuvage ont été rapportés dans les entrevues. L'impact d'une telle situation a eu des effets variés sur les familles en question. En fait, la mort d'un parent est socialement perçue comme un événement gravissime. Une femme rapporte les propos du curé de la paroisse lorsque sa mère est en phase terminale, «Le curé, on avait un vieux curé dans ce temps-là, quand maman avait été malade il venait quasiment à tous les jours. Il trouvait que ça faisait pitié une grosse famille de même puis elle était pour mourir hein.» (T3). En fait, l'élément qui détermine l'effet de la mort d'un des parents sur la famille est le cycle familial. La composition de la famille au moment du décès est primordiale à la bonne compréhension des effets de la mort. Par exemple, dans le dernier cas, le décès d'une mère d'une famille de 15 enfants, ne s'est pas avéré dramatique. Littéralement, c'est la plus vieille des filles qui a hérité du rôle de mère de famille :

[...] c'était la plus vieille, elle faisait la mère de famille elle. C'est elle qui faisait la cuisine qui voyait à faire le lavage, et tout ce qu'il fallait qu'il se fasse, c'était elle qui était à la tête pour...

(Parce que votre mère était décédée...)

à 42 ans, la dernière avait deux ans. Fait que c'est sûr que à 2 ans, 4 ans et 6 ans, toute la gang qui restait à la maison, elle avait de l'ouvrage, elle a fait une grosse tâche. (T3)

Dans ce cas-ci, la plus vieille a été retirée de l'école pour aider à la mère et ensuite pour la remplacer³⁸. Cependant, ses sœurs ont pu atténuer certaines tâches, «on était assez vieille d'aller au couvent, on était capable de faire le ménage dans le salon, dans la salle le samedi, faire nos lits, tous les lits, puis le ménage en haut comme il le faut. [***] elle avait les repas à préparer et toutes sortes de choses. [***] On était 5 grandes filles, 5 grandes filles c'est capable de se grouiller un peu là !» (T3). Dans ce cas-ci, l'impact de la mort de la mère a été atténué par le travail des filles, mais surtout de l'aînée. Une situation semblable s'est produite chez la famille d'une autre femme. Elle raconte que son père est devenu veuf lorsqu'elle avait 17 ans, mais que celui-ci savait cuisiner, «notre père c'était bon. Il avait fait la cuisine dans les chantiers et il était bien bon pour faire à manger. Les tartes, les fèves au lard, fait que il nous a bien aidé après que maman soit morte.» (T2)³⁹. Dans ce cas, il semble que tous les membres de la famille ont intensifié le travail à accomplir. Tout de même, ce sont les filles, les plus vieilles, qui prennent la direction des tâches féminines. Mais une fois mariées, les filles perdent en quelque sorte cette responsabilité et ce sont les plus jeunes qui prennent la relève. Tout dépendant de la composition de la famille, les jeunes filles peuvent exécuter plus de tâches sur la ferme, «mes sœurs étaient deux

³⁸Cela va dans le même sens que la thèse de Thérèse Hamel. L'agriculture de subsistance expliquerait le taux élevé de l'abandon scolaire au Québec. Thérèse Hamel, «Obligation scolaire et travail des enfants au Québec : 1900-1950», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1984, vol. 38, no 1, été 1984, p. 54.

³⁹Dans ce cas, l'exemple précède 1930.

grandes à la maison. [***] Mon père était tout seul, des garçons, il en avait rien qu'un mais il était parti aux États-Unis [***] Mes sœurs aidaient à mon père, la même chose que je faisais ; les animaux, les foins, les récoltes» (T2).

Ces deux derniers cas indiquent que la cellule familiale réagit à la perte d'un membre en intensifiant les rôles de chacun. D'autres cas illustrent que si la famille est incapable de combler les tâches d'un des chefs, elle peut avoir recours aux réseaux d'entraide. Un homme raconte qu'il devient veuf alors que ses enfants sont encore jeunes, «j'ai perdu ma femme seulement que 9 ans après, après que je me suis établi, j'avais 5 enfants et elle est décédée. Puis après ça, j'ai demeuré quand même sur la ferme, j'ai continué pareil à cultiver, puis à me faire aider par les voisins, puis mes parents, puis les corvées, en tout cas. On s'arrangeait.» (T9). Les enfants étant trop jeunes, l'entraide devient indispensable. Pour remplacer le travail de la mère décédée, les sœurs voisines du veuf, les plus vieilles mais encore célibataires, sont venues à tour de rôle habiter chez leur frère. Celles-ci sont devenues en quelque sorte, la mère de remplacement, «Trois de mes sœurs qui ont passé [***] elles restaient chez nous et avaient soin des enfants, puis le lavage et la nourriture toute. Puis dans ce temps-là, mes enfants grandissaient et quand ma fille a pogné 13-14 ans, on s'est arrangé tout seul.» (T9)⁴⁰. Ce témoignage démontre que les réseaux d'entraide sont primordiaux quand la famille nucléaire est incapable de pallier elle-même au surplus de travail que la mort entraîne. Autre point, l'intensification des rôles familiaux est déterminée par le cycle familial. La plupart du temps, l'augmentation du niveau de travail se fait en fonction du genre et de l'âge des autres membres de la famille.

D'autres cas se sont avérés plus dramatiques. Il peut arriver que la mortalité cause l'abandon de l'agriculture, surtout en l'absence d'une main d'œuvre familiale. Une femme raconte que son père est décédé de la typhoïde lorsqu'elle était âgée de

⁴⁰Encore une fois, l'âge de 13-14 ans semble être le seuil acceptable pour un enfant de se consacrer au travail à temps plein.

16 ans. Elle se retrouve seule avec sa mère et sa jeune sœur. «Il a fallu qu'elle engage toujours des hommes...3-4 ans, elle est restée sur la ferme.» (T5), raconte cette femme. Cette situation n'a pas perduré, «Après ça, une dizaine d'années après, elle a vendu la ferme et s'est en venue au village [***] parce que c'était trop d'ouvrage pour une femme avec toujours des hommes engagés. Nous autres, on était là, mais je me mariaais.» (T5). En fait, le témoignage de cette femme laisse sous-entendre que d'autres raisons ont motivé sa mère à vendre la ferme. D'abord, il devait être difficile de payer la main d'œuvre. Ensuite, sa mère quitte définitivement la ferme au moment où elle a presque tout vendu ses biens. Aussi, elle ne lègue pas la terre à une de ses filles, ce qui atteste de la thèse de la transmission exclusivement masculine de la terre. Notons pour terminer que dans ce cas, la mère attend le moment où ses filles sont en âge de se marier avant de quitter la ferme.

Engager est généralement perçu comme un moyen de dernier recours. Mis à part la production de sucre d'érable, qui est une activité payante pour les grosses érablières, les gens sont réticents à engager. Cela se produit uniquement dans des cas extrêmes comme l'histoire précédente. Un couple de jeunes mariés raconte avoir engagé lorsque le mari s'est crevé un œil et qu'il devait rester à l'hôpital. Pour eux, c'est un des épisodes les plus problématiques du point de vue monétaire (T7). D'abord, la famille a eu recours aux réseaux normaux d'entraide. Le voisin est venu aider. Mais pour une période de long terme, les familles décident souvent d'engager, «Il a fallu demander quelqu'un de venir m'aider à faire le train [***] C'est Albert Gravel [*le voisin*] qui est venu m'aider à faire le train. Après ça, mon frère est venu travailler pendant deux semaines. [***] On le payait mais, seulement que on avait pas les moyens d'engager pour rien. Fallait pas engager par caprice.» (T6). Nous verrons, dans le prochain chapitre, que la rareté du numéraire est probablement un facteur qui explique que les paysans ne veulent pas engager. En fait, pour avoir de l'argent liquide, les cultivateurs doivent davantage faire affaire avec le marché, c'est-à-dire vendre des produits sur le marché.

3.5 Conclusion

Nous avons vu que les réseaux de sociabilité et les échanges de travail font partie des habitudes de vie en milieu rural. Le faible taux de mécanisation des fermes nécessite le regroupement de la main d'œuvre des gens du rang pour mettre à bien certains travaux tels que la coupe du bois, le battage du grain, et parfois la corvée des foins. Vers la fin des années 1950, l'entraide semble avoir tendance à disparaître. Selon un homme de Ste-Béatrix, les gens de son rang ont cessé de s'échanger du temps entre 1958 et 1960, «C'est la machinerie qui a fait le changement de ça. Là, on s'est acheté [***] de la machinerie plus grosse, des tracteurs. [***] En 62, je me suis acheté un tracteur.» (T9). Un couple, qui raconte avoir été les derniers cultivateurs de leur rang, croit que l'entraide est disparue au même moment où les gens de la ville sont arrivés dans le rang. En fait, toutes les terres de ce rang ne sont plus cultivées depuis les années 1960. Cela s'est produit avant même que la mécanisation des fermes s'effectue. En ce qui concerne l'entraide entre les femmes, l'arrêt des accouchements à la maison au début des années 1960 et l'essor des services de santé étatisés ont transféré les soins de santé vers les hôpitaux.

Durant la période étudiée, l'entraide occupe une place importante dans la vie quotidienne des cultivateurs. Il est certain qu'en cas de crise, c'est-à-dire lorsqu'un chef de famille (père ou mère) décède, la famille nucléaire tente d'abord de pallier au surplus de travail. Pour combler ce manque, la famille doit avoir atteint une certaine maturité, les enfants doivent être assez âgés pour remplir le rôle du membre de la famille décédé. Ainsi, il faut tenir compte des cycles familiaux pour bien comprendre le déploiement de l'entraide. Dans un deuxième temps, si la famille nucléaire est trop jeune, elle doit avoir recours à ses réseaux pour continuer d'accomplir les tâches habituelles.

Si la mort et la maladie ont davantage touché la vie des gens, c'est que le travail tient une place centrale dans la vie des cultivateurs. Ceux-ci doivent accomplir maintes tâches afin de vivre et même de survivre. Par exemple, faire un potager est primordial à l'alimentation des familles pour l'année entière. Donc, la quantité de travail à accomplir sur les fermes n'est pas vraiment négociable, il doit y avoir une personne pour substituer le vide que la mort d'un parent provoque.

Aussi, il faut ajouter qu'une situation de crise ne modifie pas les rôles traditionnels divisés selon le genre et l'âge. Nous avons vu que ce sont les filles aînées qui remplacent le travail de la mère. Celles-ci sont considérées comme aptes à remplacer la mère dès l'âge de 13 ou 14 ans. La direction des tâches de mère s'effectue par une seule des filles, la plus vieille, mais elle peut se faire aider par les plus jeunes et par le père.

CHAPITRE IV

LA FAMILLE ET L'ARGENT

4.1 Introduction

Les familles paysannes entretiennent un rapport stratégique avec le marché. La plupart de leurs revenus sont en nature et directement consommés sur la ferme. En fait, à la veille de la crise, deux tiers des revenus des fermes du Québec sont en nature¹. En 1933, les revenus en argent des produits de la ferme au Québec sont de moins de 5% par rapport au revenu total. Les revenus monétaires prennent graduellement le dessus et atteignent 70% des revenus nets totaux en 1951 après avoir subi une baisse en 1945². Soulignons que ces statistiques indiquent une tendance pour l'ensemble du Québec. L'équivalent pour les comtés étudiés n'est pas disponible.

De plus, précisons que les statistiques des «revenus en nature» citées plus haut ne tiennent compte que de la matière brute produite par la ferme (bétail et grain par exemple). Les produits transformés ayant une valeur ajoutée par le travail des femmes ne sont aucunement comptabilisés. Pour passer de la fourrure du mouton à la couverture, du grain à la galette, du gras au savon, il y a nécessairement eu une forme de transformation qui ne figure pas dans les recensements. Deux éléments essentiels à la consommation domestique, le potager et le bois de chauffage, sont absents des statistiques. Nancy Folbre parle d'un problème similaire pour le XIX^e siècle :

«The Census of England, and United States, and Massachusetts reveal the emergence of a new terminology that clearly labeled housework unproductive. What do these examples tell us about the coevolution of political economy and its more

¹ Michel Morisset, *L'agriculture familiale au Québec*, L'Harmattan, 1987, p. 57.

²*Ibid.*

pragmatic language of measurement ? The concept of the unproductive housewife was a by-product of a new definition of productive labor that valorized participation in the market and devalorized the nonmarket work central to women's lives.»³.

En tenant compte du travail des femmes, des enfants et aussi des hommes (voir le chapitre 2), le revenu réel en nature serait plus élevé que les statistiques le prétendent. Cette production domestique, majoritairement issue du travail des femmes, se monétarise rarement, mais prend une place centrale au sein de la vie à la campagne. C'est pourquoi, on ne peut analyser les revenus et les dépenses de la paysannerie au même titre que ceux des ouvriers, leur rapport au marché est différent et leur rapport avec l'argent l'est tout autant. Le message que nous livre les statistiques est limité. Dans un système où domine l'autosuffisance, il y a peu de transactions de numéraire et le bien-être des familles peut difficilement être exprimé de façon quantitative. Christiane Montpetit suggère que les interprétations classiques de la paysannerie ne tiennent pas compte de «l'organisation spécifique de la paysannerie et ses rapports particuliers au marché, qui peuvent être dictées par une rationalité autre qu'entrepreneuriale ou productiviste.»⁴. Comme l'historiographie rurale s'est penchée sur les rapports qu'entretient la paysannerie à l'économie de marché, nous tentons d'explorer la place de l'argent au sein des familles rurales vue de l'intérieur.

Comme nous l'avions démontré dans le premier chapitre, il reste, en 1961, un nombre considérable de petites fermes classées comme « non-commerciales ». Ce titre signifie que leurs revenus provenant des ventes représentent moins de 1200\$ par année, ce qui représente 4767\$ en 2003, si on se fie à l'indice des prix des produits

³ Nancy Folbre, «The Unproductive Housewife : Her Evolution in Nineteenth-Century Economic Thought», *Signs : Journal of Women in Culture and Society*, 1991, vol. 16, no. 31, p. 481.

⁴ Christiane Montpetit, *D'«habitant sédentaire à émigrant. Migrations, économie et transformations agricoles à Saint-Louis de Gonzague (1861-1931)*, Thèse de doctorat en anthropologie, Université de Montréal, 2000, p. 28.

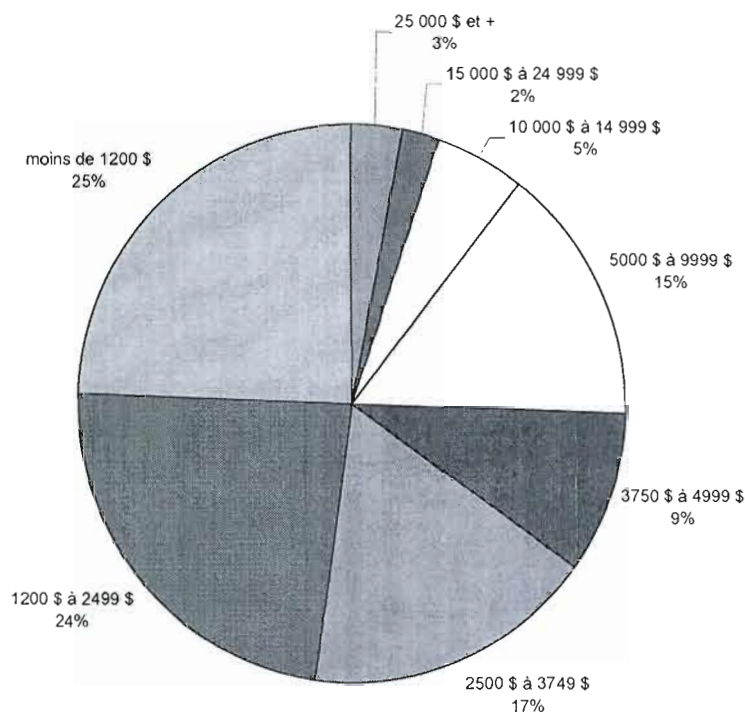
agricoles de Statistique Canada⁵. Dans le comté de Joliette, la proportion est de 24.4%. À Ste-Béatrix, c'est 30 %, à St-Jean-de-Matha c'est 22,4 % et à Ste-Mélanie, 27 %.⁶ Le graphique suivant classe les fermes du comté de Joliette en fonction de leurs ventes commerciales en 1961 :

⁵ Statistiques Canada, Banque Cansims, Indice des prix des produits agricoles pour 1961.

⁶ *Recensement du Canada 1961, Agriculture*. Tableau 8. Fermes commerciales-capital agricole, 1961, par comté, page 8-6 et *Recensement du Canada 1961, Agriculture*. Tableau 3. Nombre et superficie de toutes les fermes de recensement, 1961, 1956 et 1951, p.23.

4.1 Classement des fermes du comté de Joliette en 1961 selon leurs ventes

Classement des fermes du comté de Joliette en 1961 en fonction de leurs ventes



Source : *Recensement du Canada 1961, Agriculture*. Tableau 8. Fermes commerciales-capital agricole, 1961, par comté, page 8-6.

Nous croyons que la campagne présente un contexte de rareté du numéraire. Essentiellement, cela veut dire que peu de produits de la ferme sont échangés pour de l'argent. Gérard Bouchard affirme, pour le Saguenay, que «la famille paysanne s'adonnait massivement à la pluriactivité»⁷ afin de se procurer du numéraire. C'est

⁷Pour la période qui se termine en 1945. Gérard Bouchard, *op.cit.*, p. 154.

aussi le cas au nord de Joliette, où, depuis l'établissement, la population bénéficie des emplois fournis par l'industrie forestière. Comme nous le verrons dans nos entrevues, les hommes mariés et jeunes hommes célibataires fréquentent les chantiers parfois sporadiquement, parfois annuellement. Les jeunes femmes, elles, peuvent fabriquer des «bas à la machine», vont travailler à la ville comme domestique ou sont maîtresses d'école lorsqu'elles ont eu les moyens de fréquenter le couvent et l'école normale. Nous verrons que ce rapport au marché est stratégique. Le numéraire est accumulé pour combler des besoins différés. Ceux-ci sont normalement constitués des biens qui ne sont pas confectionnés par la maisonnée. Il s'agit de diverses transactions, de l'achat de semences et de moulée, de l'achat d'outils ou le paiement d'une dette. L'accumulation peut aussi servir à la consommation différée, soit l'établissement des fils, l'acquisition du trousseau par les filles ou l'éducation des enfants.

4.2 La vente des produits

La production laitière est l'activité économique centrale de l'agriculture. Toutes les fermes de l'étude, sauf une qui s'est convertie à la culture du tabac, produisent de la crème. Par conséquent, une bonne partie des ressources du patrimoine familial (champs, bâtiments et temps de travail) servent à produire la crème qui est vendue à la beurrerie la plus près. À toutes les deux semaines, la vente de crème donne «la paye». Cette «paye de beurrerie», à elle seule, n'assure pas la survie de la famille. Plusieurs témoignages prouvent que les revenus de la crème ne représentent pas un revenu suffisant. Une femme ironise à ce sujet, «La crème, ça c'était la grosse paye. C'était terrible ! C'est effrayant comment ce qu'on donnait ça cette crème là.» (T10). Un couple affirme pour la fin des années 1950 :

Mme Laporte : «On avait une paye par deux semaines, les vaches laitières. Et je me souviens une année, la plus grosse paye, c'était à ce temps-ci, au mois de

juillet. 125 piastres pour deux semaines. Et il fallait payer de la moulée. [***]
Après ça, novembre, début, on ne tirait plus les vaches parce que la crèmerie ça marchait plus. [***]»

M. Laporte : «Il fallait travailler un peu ailleurs pour s'en sortir. Si je n'avais pas travaillé ailleurs, on aurait pas arrivé jamais.» (T7)

Ce passage soulève deux problèmes reliés à l'industrie laitière. La première est que la période de latence est longue et qu'on doit continuer à entretenir les vaches lorsqu'elles ne produisent pas. La seconde est qu'une bonne partie des revenus en numéraire ne servent qu'à couvrir les dépenses liées à l'activité. La même femme va plus loin dans son propre témoignage lorsqu'elle parle de la situation avec ses parents avant de marier en 1956 : «L'hiver, on s'endettait, et le printemps, on venait à bout de payer nos dettes dans le courant de l'été. C'était de même que ça fonctionnait.» (T6). Les revenus sont très cycliques alors que les dépenses sont plutôt stables. Si le solde de l'activité est positif, l'activité est déficitaire durant la saison morte et doit alors être supportée par les autres ressources de la ferme. La production laitière des fermes à l'étude génère un bénéfice qui ne permet pas aux familles de couvrir les dépenses courantes. Bref, les témoignages donnent l'impression que l'exploitation laitière, particulièrement dans les années 1950, est plus un mode de vie qu'une activité qui se voulait payante. Gérard Bouchard explique pour le Saguenay que l'exploitation laitière s'insère dans le cadre de la pluriactivité et qu'elle est une «source de numéraire parmi d'autres»⁸. Il cite aussi le cas de l'Ontario au tournant du XIX^e siècle et les études de R.E Ankli qui témoignent de «la non-rentabilité (comptable) de l'industrie», mais qui assurait une certaine sécurité de revenu⁹.

Un autre secteur d'activité rapportant de l'argent aux familles à l'étude est l'acériculture. Cette spécificité régionale est due à la présence d'érables à sucre.

⁸ Gérard Bouchard, *op.cit.*, p. 148.

⁹ *Ibid.* p. 149.

Comme pour les autres activités, la majorité de la production est consommée à la ferme : «On en vendait un peu [le sucre d'érable], mais on s'en gardait pour l'année. On avait toujours du sucre et du sirop.» (T2). Selon un autre témoignage (T3), le sucre de pays est vendu au marché en plein air à Joliette l'été. D'autres affirment plutôt que ce sont les compagnies qui viennent chercher les pains de sucre directement à la ferme comme le décrit cet homme : «dans ce temps-là, on faisait pas du sirop, on en faisait pour ceux qui en voulaient, mais les compagnies achetaient rien que du sucre, fallait le faire cuire en sucre pour le vendre. On mettait ça dans des poches. Un moment donné, ils sont venus chercher ça rien qu'au mois de juillet, les compagnies avaient retardé.» (T9). Raoul Blanchard observe dès 1939 que «St-Jean-de-Matha est la seule paroisse des Laurentides où la vente du sirop et du sucre représente la principale recette des budgets agricoles»¹⁰. C'est une affirmation qui est plausible pour les grosses érablières seulement, mais ce n'est pas la règle pour tous. Une femme affirme que son père a payé les dettes de la ferme avec les revenus du sucre d'érable (T10), mais d'autres en produisent seulement pour eux. Aussi, on peut affirmer que les érablières qui vendent suffisamment de pains de sucre peuvent embaucher spécifiquement pour la période des sucres (T4-T5). De plus, l'acériculture est une activité qui s'insère parfaitement dans les activités agricoles, dans la période morte au mois de mars, après la coupe du bois de chauffage et juste avant les semences du printemps, selon la routine annuelle du travail des hommes.

Les fermes étudiées vendent aussi d'autres produits. Il peut s'agir de bois de chauffage, d'animaux, de tapis confectionnés par les femmes, et plus rarement, il peut y avoir une vente de pommes de terre. Dans tous ces cas, le mécanisme déterminant le choix de vendre ou non est le même. On produit d'abord pour l'autoconsommation puis, lorsque les besoins familiaux sont comblés et que les réserves personnelles sont jugées suffisantes, on vend le surplus. Selon cet homme, «Elles étaient prudentes par

¹⁰ Raoul Blanchard, *op.cit.*, p. 493.

exemple les femmes dans ce temps-là. Il y avait toujours de la banque [***] de quoi en banque, en cas d'en manquer, soit du pain, soit du dessert. On avait une cave creusée nous autres.» (T9)

Le gaspillage des denrées est évité. Les stratégies pour se procurer du numéraire sont relativement éclatées. Plusieurs facteurs interviennent pour expliquer ce constat : les stratégies adoptées dépendent des ressources que la terre fournit, de la volonté de vendre au marché de Joliette, du passage du maquignon ou même de l'intérêt personnel de chacun. Bref, la pluriactivité quant à la vente est propre à chacune des familles.

La vente du bois est un exemple de stratégie adoptée par certaines familles, «Mon père l'hiver faisait du bois pour vendre. Sa terre à bois était environ à trois milles de la ferme. En société avec un autre, il fabriquait du charbon. Pour vendre.» (T1). Ce dernier témoignage présente une exception. Généralement, les difficultés reliées au transport peuvent expliquer la réticence face à la vente. Selon les écrits de Jeanne Thouin Arbour, atteler les chevaux pour vendre trois ou quatre cordes de bois vert et très lourd pour quelques dollars, présente une épreuve en plus de l'incertitude face à la vente du bois de chauffage¹¹. Le sixième témoignage illustre cette dynamique :

«Non, mon père a jamais vendu de bois. Nous autres, on a pas été du monde...mon père c'était pas un homme pour aller au marché. Il y en avait qui partaient avec 3-4 cordes de bois pis des patates et allaient vendre ça au marché à Joliette. C'était en voiture. Mon beau-père lui a été à Joliette, aller vendre du bois. Mon père, j'ai pas connaissance qu'il ait fait ça. [***]» (T6)

Plus loin dans son entrevue, cette femme explique que chaque ferme avait son propre bois de chauffage et qu'ils ne s'en vendent pas entre eux. Le témoignage 8 explique

¹¹ Jeanne Thouin Arbour, *Réalité ou fiction*, Joliette, Imprimerie Lanaudière, 1991, p. 27.

la similitude des activités entre voisins. Cette ressemblance sociale explique que les ventes étaient principalement faites à la ville : « Disons que normalement tous ceux de mon rang qui faisaient la même chose allaient plutôt vendre aux gens de Joliette que d'acheter là. » (T8). Ce dernier témoignage illustre bien la dynamique d'autosubsistance, où la ville représente un lieu de vente.

De plus, les surplus d'animaux sont une autre forme de revenu. Plusieurs en vendent directement aux marchands ambulants ou bien les bovidés sont vendus au boucher du village :

« (Est-ce que ça arrivait que vous vendiez des animaux?)

Oui, pas beaucoup mais un peu oui. Du bœuf, nous autres on avait un boucher au village qui achetait le bœuf, les veaux, les vaches qui ne sont plus bonnes pour le lait. On le vendait au village ici. Il avait une petite boucherie. Il passait la viande en voiture dans ce temps-là. » (T9)

Bien que l'ensemble des familles bénéficient de la vente d'animaux, cette forme de bénéfice est considérée comme marginale par les témoignages¹², ce qui vient renforcer l'idée que la ferme n'est pas vraiment un lieu d'exploitation intensive. À ce sujet, Bouchard affirme : « Certes, les habitants essayaient de réaliser un profit en écoulant sur divers marchés des produits de l'agriculture elle-même et de l'élevage : lait, surplus de récoltes, viandes, légumes, jeunes animaux sur pied, tabac. Mais, à l'exception du lait, ces ventes étaient irrégulières et ne procuraient pas un revenu suffisant. »¹³.

Certaines transactions se font même sous forme de troc et les femmes y prennent part :

¹² Le témoignage 3 fait ici exception, les propos contiennent plusieurs exagérations qui rend certains aspects du document moins fiables.

¹³ Gérard Bouchard, *op.cit.*, p. 137.

On faisait des beaux tapis crochetés avec ça. On s'en faisait pour nous autres, pour mettre sur le plancher puis je sais qu'un moment donné, j'avais aidé à maman dans les dernières années qu'on était à Ste-Béatrix [*fin des années 1940*], on avait fait beaucoup beaucoup, ça on apportait ça à Joliette dans un magasin puis on pouvait échanger ces tapis-là pour du préart. Du préart c'est un couvre plancher. Puis pour mettre dans notre salon dans la grande salle en avant. On en avait fait des tapis crochetés cet hiver-là ! Parce que ça en prenait beaucoup pour avoir un préart. C'est pour dire que de l'argent il y en avait pas beaucoup fait qu'on échangeait ça, des tapis pour du préart. Comment qu'ils appellent ça, faire du troc ? (T1)

Nous remarquons encore une fois que le but de l'activité commerciale est de se procurer un produit qui ne peut être produit à la maison. Il s'agit de surcroît d'un bien durable (le couvre plancher). Une autre femme spécifie que sa mère et elle fabriquent des tapis et en vendent lorsqu'elles ont une réserve, «on crochetait des tapis, crocheter des tapis là, j'ai encore des portraits. Ça on les vendait. Il y a un monsieur qui passait, il les payait pas bien cher. Quand on en avait plusieurs de faits, puis qu'on en avait pas besoin dans la maison.» (T5)

La vente des produits de la ferme n'est pas au centre de l'économie des familles étudiées. Les revenus monétaires découlant des ventes sont épargnés dans le but de se procurer des biens qui ne peuvent être produits à la ferme. Fait notable, les familles à l'étude n'achètent presque jamais ce qu'elles produisent, peu importe le prix des fournitures au marché.

Selon notre échantillon, l'augmentation des ventes de produits agricoles concorde avec des transformations apportées sur la ferme. Par exemple, un couple vivant en cohabitation¹⁴ avec les beaux-parents, érige un poulailler en 1956, l'année de leur mariage. Ceux-ci conservent les mêmes activités agricoles et domestiques

¹⁴La ferme doit donc assurer la subsistance de quatre adultes et bientôt, des enfants...

qu'il y avait auparavant tout en ajoutant une possibilité de revenu supplémentaire, «On gardait 250 poules, ça c'était payant ça, on vendait ça trente cents la douzaine dans ce temps-là.» (T7). Une autre femme raconte aussi avoir fait bâtir un poulailler dans les années 1950 (T10). Tous les témoignages ne présentent pas la volonté de se spécialiser dans un seul domaine car lors des changements apportés à leur ferme, ils conservent l'ensemble de leurs productions domestique (jardin, bois de chauffage) ou agricole (les vaches laitières) déjà implantées. Pour eux, le poulailler représente une nouvelle façon d'obtenir du numéraire sans modifier leurs activités normales. Ainsi, nous croyons que la vision qu'ont les cultivateurs de l'agriculture s'inscrit directement dans une logique de pluriactivité.

4.3 Le travail à l'extérieur

Puisque la vente des produits de la ferme est marginale, les familles mettent à profit leur ressource la plus importante : leur force de travail. Les activités auxquelles s'adonnent les membres de la famille dépendent encore une fois du genre, de l'âge et du cycle familial. Nous soutenons que le travail sur la ferme est cependant prioritaire et que les membres de la famille sont déployés en fonction du besoin de main d'œuvre sur la ferme. Il y a plusieurs possibilités quant aux activités extra-agricoles. Gérard Bouchard en fait une liste¹⁵ qui concorde, en partie avec celles observées dans la région à l'étude, aux exceptions près, déterminées par les spécificités régionales. Généralement, on retrouve le travail en forêt l'hiver, l'enseignement, le commerce du bois de chauffage, les travaux publics et domestiques.

Dans la région à l'étude, les hommes vont travailler comme bûcherons aux chantiers du nord de St-Michel-des-Saints ou St-Côme. Les femmes ont la possibilité

¹⁵ Gérard Bouchard, *op.cit.*, p. 138.

d'aller à la ville, soit à Joliette, et de travailler comme domestique¹⁶. Celles qui ont eu les moyens d'étudier, peuvent devenir maîtresses d'école. Certaines femmes ont fait de la couture à la pièce. Ces possibilités sont presque les mêmes observées par Christiane Montpetit à la fin du XIX^e siècle pour la paroisse de St-Louis de Gonzague¹⁷. Les jeunes hommes et jeunes femmes en âge de se marier vont amasser de l'argent dans l'optique de faire leur trousseau et d'acheter une terre. Ils vont souvent effectuer du travail rémunéré en dehors de la famille, mais vont tout de même habiter avec leurs parents jusqu'au mariage, qui est en moyenne de 25 ans avant 1940, selon le collectif Clio¹⁸. L'âge moyen du mariage de notre échantillon est de 23 ans pour la période de 1930 à 1956.

Généralement deux choses déterminent la fréquentation des chantiers, la quantité d'ouvrage à faire sur la ferme ou pour la maisonnée, et le besoin de régler des dettes dues à l'achat de la ferme. La plupart du temps, ceux qui vont bûcher le font lorsqu'ils sont jeunes. Le sixième témoignage donne un aperçu du fonctionnement des chantiers :

Fait que nous autres, mes frères dès qu'ils ont été assez vieux, ils ont commencé à aller au chantier. Dans ce temps-là, ils commençaient à aller au chantier à 13-14 ans. Ils partaient quasiment pour l'hiver. Ils partaient au mois d'octobre et revenaient pour les fêtes, ils repartaient après les fêtes et revenaient au mois de mars avec la drave. Bien là, ce qu'ils gagnaient, ils rapportaient ça pour venir à bout de vivre et faire un petit peu de semences le printemps et c'était de même qu'on fonctionnait. (T6)

¹⁶ Notre échantillon est trop petit pour avoir un exemple de personne qui va travailler dans les usines de guerre à la ville, seulement Jeanne Thouin Arbour raconte son expérience dans son livre.

¹⁷ Christiane Montpetit, *op. cit.*, p. 47.

¹⁸ Collectif Clio, *Histoire des femmes au Québec*, éd. du Jour, 1992, p. 293.

Comme l'affirme Thérèse Hamel, il n'est pas rare de voir les garçons et le père partir au chantier à l'automne¹⁹. La fréquentation des chantiers par les fils peut débuter dès l'âge de 13 ans, mais cela est considéré comme étant jeune. Un homme prétend que lui est allé assez jeune, mais qu'il faisait le *Showboy* :

[...] un moment donné le plus vieux, est allé au chantier avec papa. Un petit peu plus loin, c'est moi qui a été au chantier. Moi, j'ai commencé plus jeune, j'avais rien que 13 ans, j'allais pas bûcher là. J'étais *Showboy* pour dans la cookerie là, éplucher les patates, charrier l'eau, aller dans l'étable. *Showboy* parce que moi, c'était mon parrain qui était jobbeur, mon parrain et ma marraine. Ils m'ont engagé, ils me donnaient 20 piastres par mois. J'ai été deux hivers au chantier (T9).

Nous remarquons que ce sont surtout de jeunes hommes célibataires qui fréquentent les chantiers. Cette activité se fait durant la saison morte, où il y a peu de travail à effectuer sur la ferme. Le même témoignage suggère aussi que les jeunes hommes vont travailler à l'extérieur uniquement lorsqu'il n'y a plus de travail à effectuer sur la ferme :

Puis, j'ai toujours travaillé pour mon père. J'ai eu un accident j'avais 19 ans. Après ça j'ai été au chantier pendant deux ou trois ans. Après ça j'ai eu de l'ouvrage, parce que ça a agrandi de ferme par ici. Fait que là, j'ai été obligé de rester à la maison, j'ai pas retourné travailler en dehors presque pas, puis aider à mes parents jusqu'à temps de me marier, parce qu'il y avait 15 enfants et ça prenait bien de la main d'œuvre. (T9)

La dynamique entourant la décision de travailler à l'extérieur est très intéressante et se compare à celle de la vente de produits au marché. Le jeune homme peut choisir d'aller au chantier seulement lorsqu'il n'y a plus de travail à faire à la ferme (T4). Ceci se fait donc l'hiver et suppose qu'il n'y a pas d'activité productive alternative pour le garçon. Plutôt que de chômer l'hiver, il va gagner un peu d'argent à bûcher.

¹⁹ Thérèse Hamel, «Obligation scolaire et travail des enfants au Québec 1900-1950», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1984, vol. 38, no1, été 1984, p. 54.

Dans ce système, il reste tout de même de la place aux choix personnels, «Après ça l'automne, j'avais été au chantier mais...c'était pas ma vie ça moi le chantier.» (T7). Mais généralement lorsqu'un garçon est en âge de se marier, il accentue sa recherche de numéraire. Comme pour les mécanismes de vente des produits de la ferme, le recours aux chantiers est une activité complémentaire, qui vient après que les besoins requis à la ferme sont comblés. Encore une fois, le mécanisme du marché influence peu le choix. Peu importe le salaire versé aux bûcherons, on travaille avant tout à la ferme. Les revenus découlant de cette activité vont à la famille et sont utilisés aux mêmes fins que les bénéfices découlant de la vente au marché. En effet, la plupart des témoignages affirment que les revenus des fils sont donnés à la famille. Parfois, la famille a des besoins en argent plus pressants, comme le suggère cette femme en parlant de son frère, «Je sais bien que Laurent a dit ça bien des fois : «Moi à 13 ans, j'ai commencé à aller au chantier.». C'était le plus vieux eh... ça faisait dur. Pis lui, à l'école il avait pas de talent. Dans ce temps-là ils allaient à l'école jusqu'en 4^e année et c'était assez. Quand les parents avaient besoin du garçon, ils le retiraient de l'école et l'envoyaient travailler.» (T6). Généralement l'argent est versé à la maisonnée, mais lorsqu'un enfant est sur le point de s'établir, il le conserve pour lui, sauf s'il héritera du patrimoine familial (T6-T9).

Quant aux femmes, elles occupent plutôt les emplois de maîtresse d'école et de domestique, mais seulement lorsqu'elles sont célibataires. Par exemple, la dame du sixième témoignage affirme qu'elle a été servante et faisait du ménage à Joliette jusqu'à ce qu'elle se marie. Celle du troisième interview explique qu'elle a été maîtresse d'école avant son mariage. Une fois mariée, elle a eu l'opportunité d'enseigner à nouveau mais elle n'y est pas allée :

Il [le commissaire] est venu, il m'a supplié de prendre l'école. Il dit : «On a pas de maîtresse». Mon mari a jamais voulu. J'avais fait l'école neuf ans de temps. «Astheure qu'elle est ici, je suis capable de faire vivre ma femme.» Mon mari

voulait pas. Moi, ça m'aurait tenté d'y aller par exemple ! Ça m'aurait tenté, il y avait trois femmes dans la maison, il n'y avait rien à faire. (T3)

Selon elle, son travail sur la ferme pouvait être effectué par sa belle-mère et sa belle-sœur. Toutefois, son mari a refusé qu'elle travaille. Le sixième témoin a aussi fabriqué des bas de laine à la maison quand elle était fille avant de devenir servante :

Nous autres dès qu'on a été retirés de l'école, on faisait de, on a travaillé dans les maisons privées un peu, mais on a surtout fait des bas de laine pour homme avec une machine à tricoter, on était quatre installées autour d'une table que mon père nous avait faite. Puis on tricotait, on faisait 12 paires de bas par jour, ça nous donnait trente sous la paire, c'était pas payant plus qu'il fallait, mais on allait ramasser tout ce qu'on pouvait parce que...on avait vraiment besoin. (T6)

Certaines femmes vont vivre en ville et sont domestiques. Les témoignages laissent sous-entendre qu'idéalement, les filles ne vont pas travailler en dehors de la maison trop jeune. C'est peut-être ce qui explique que plusieurs filles ont fait des bas à la machine à la maison (T6-T7-T9).

Une fois adolescentes ou jeunes adultes, les filles peuvent présenter une main-d'œuvre excédentaire qui peut alors travailler. Ce type d'activité cesse après le mariage puisque le travail dans la famille et sur la ferme est prioritaire, peu importe les revenus potentiellement gagnés sur le marché du travail. Nous observons que c'est la même logique qui encadre le travail à l'extérieur de la ferme tant pour les filles que pour les garçons. Laurentia Roberge, domestique jusqu'à son mariage, affirme qu'elle doit revenir à la maison l'été, «je devais aider mon père à faire les récoltes de foin et d'avoine.»²⁰. Par contre, puisque les filles n'ont presque aucune chance d'hériter du

²⁰ Laurentia Roberge, *Laurentia et son vécu*, St-Félix-de-Valois, Imprimé chez Ginette Nault et Daniel Beaucaire, 1991, p. 56.

patrimoine familial²¹, elles conservent leur argent de poche pour constituer leur trousseau avant le mariage²². Elles doivent avoir des meubles pour la chambre, des draps, des serviettes, des linges, des nappes brodées, des catalognes, des courtpointes et des couvertures de laine (T3-T6-T9).

Bref, le travail extérieur est complémentaire au travail agricole sur la ferme. Selon nos sources, les travaux sur la ferme familiale sont la priorité. C'est pourquoi, la production qui n'entre pas en conflit d'horaire avec la période d'été à la cote. Les chantiers, les sucres, faire des bas à la machine ou des tapis, sont des exemples qui montrent que tous les membres de la famille, même ceux en âge de se marier, doivent être disponibles pour les récoltes, même si cela les prive de revenus.

4.4 Les dépenses monétaires

Nous venons d'étudier les façons qu'ont les paysans de gagner des revenus monétaires. Le secteur monétaire est pour eux secondaire et l'essentiel de leur production sert la plus grande part de leur consommation. Le numéraire sert à se procurer ce qui n'est pas produit sur la ferme. Il y a les produits de consommation courante comme une partie des vêtements et de l'alimentation, de même que certaines semences ou moulées à animaux. Une autre part sert aux services comme les visites du médecin ou le cardage de la laine que Montpetit appelle prélèvements extérieurs²³. Enfin, les épargnes en numéraire peuvent servir à se procurer des biens durables comme certains outils, un cheval ou encore une terre agricole.

²¹ Une seule femme a hérité du patrimoine à la suite de la mort de son mari. La ferme a été vendue et ses deux filles se sont mariées sans hériter de la terre.

²² Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle 1880-1940*, Ville St-Laurent, Institut québécoise de la recherche et de la culture, 1989, p. 96.

²³ Christiane Montpetit, *op.cit.*, p. 31.

Le peu de quantité de monnaie dans la région étudiée explique en partie le faible niveau de prix des terres agricoles. Le paiement de la terre est toutefois le bien le plus imposant à payer. La personne du second témoignage explique que la moitié de leur terre achetée en 1933 a été payée comptant, l'autre a dû être empruntée. Les parents d'une autre personne interviewée ont perdu leur terre durant la crise économique puisqu'ils n'arrivaient plus à faire les paiements (T10). La cinquième interview révèle aussi la difficulté pour un jeune couple de faire les paiements de la terre (T5).

Une femme explique que durant les premières années sur la ferme ils se sont fait prêter un cheval par ses beaux-parents mais qu'après, il en ont acheté un. On sait que l'achat d'un cheval représente un gros montant d'argent puisque plusieurs ont affirmé que perdre un cheval présente une période difficile. Ce témoin nous apprend aussi que la moulée peut être achetée pour les animaux et qu'ils font moudre leur grain : « Comme la galette de sarrasin, on récoltait notre sarrasin, on l'envoyait moudre et avait notre fleur de sarrasin, on vivait avec toutes sortes de choses de même. » (T2) Pour une famille de Ste-Mélanie, la moulée et les céréales achetées l'automne pouvait être marquées²⁴ à un compte puis payées uniquement le printemps suivant. (T7). La première interview nous apprend que la laine de mouton qui était tondue à la ferme était envoyée se faire carder : « Mon père et ma mère tondaient ça le printemps ils allaient faire carder ça...Il y avait un monsieur à St-Jean-de-Matha qui faisait ça.» (T1). Pour ce type de dépenses, les familles devaient se procurer du numéraire.

Les revenus servent aussi à payer le médecin et les dépenses courantes comme la nourriture qui n'est pas produite sur la ferme :

²⁴ Une étude du rôle du crédit chez les familles aurait été intéressante.

Mme Laporte : Là, bien qu'est-ce qui travaillait, il gagnait 30 piastres par semaine, ça nous le prenait, fallait acheter du macaroni, du sel, du poivre, tant en tant quand les enfants avaient le rhume, fallait acheter du sirop Lambert pis...

M. Laporte : Quand, fallait aller chez le médecin, on le payait. (T7)

Une grande partie des sous-vêtements de la famille et des vêtements des hommes, comme leurs habits du dimanche, sont achetés neufs. Au niveau des aliments, en plus d'acheter le sucre, ces familles achètent souvent de la farine, les pâtes alimentaires et quelquefois de la viande l'été. Ces familles achètent également leur alcool, huile et essence. Les mémoires de Laurentia Roberge donnent un exemple de marchandises qui peuvent être achetées. Elle fait une liste des produits achetés dans les années 1934-1935. Voici quelques exemples : une paire de bottes d'ouvrage, de la dentelle, une paire de pantalon, une planche à laver, un accouchement, du Whisky et de la bière, une pipe, six fourchettes, du tabac, un gallon d'huile de foie de morue²⁵.

Tout comme les revenus, les dépenses monétaires occupent une place marginale dans les familles ici étudiées. Ces dépenses servent tantôt à se procurer des éléments de consommation courante qui ne peuvent être produits sur la ferme, tantôt pour des biens durables. L'épargne fait partie du quotidien de ces familles. Elles accumulent sur une longue période pour les biens durables et elles économisent l'été pour «hiverner». C'est que les revenus et dépenses courantes sont contracycliques sur une base annuelle : les revenus sont plus élevés l'été et les dépenses davantage l'hiver.

Les biens disponibles sur le marché vont évoluer. Par exemple, au tournant des années 1950, les électroménagers vont faire leur apparition au sein des familles (voir le chapitre deux). Les tissus achetés et quelques vêtements masculins et du «dimanche» vont graduellement supplanter les étoffes artisanales dans les années

²⁵ Laurentia Roberge, *op.cit.*, p. 93-94

1940 pour certaines, dans les années 1950 pour d'autres. La production de nourriture est toutefois le domaine qui demeure le plus insensible au marché et pour lequel nous avons observé peu de changements. Une femme raconte :

C'est sûr que, il y avait plus de fruits et de légumes, des oranges et des pommes. Avant cela, on avait juste pour Noël, les magasins général qui allaient s'approvisionner à Joliette, mais en dernier [*à la fin des années 1940*] on en avait tout le temps au village parce qu'ils avaient l'électricité avant les rangs. Ça nous donnait accès à plus de choses. Comme les céréales...[***] Il y avait plus de choix. Avant, c'était juste du gruau, de la farine d'avoine.. du Corn Flake...de la liqueur, du crème soda, plus de friandises. (T1)

Les derniers produits mentionnés ne sont probablement pas consommés couramment. Ce ne sont pas des éléments que les femmes ont mentionné dans leur liste des produits à acheter. Une autre femme dit que vers 1960-1965, elle peut se procurer des oranges et des citrons, de la crème glacée et des croustilles grâce au marchand (T10).

4.5 La gestion du budget

Selon les témoignages recueillis, la gestion du budget est une tâche plutôt simple étant donnée la faible quantité de monnaie disponible. Ce sont les femmes qui écrivent les dépenses et gèrent les comptes, alors que ce sont davantage les hommes qui vont à l'extérieur effectuer les achats. Les commissions sont le plus souvent effectuées par les hommes mais les décisions budgétaires reviennent aux femmes. La situation est assez unanime, les femmes écrivent une liste à leur mari qui doivent acheter ce dont elles ont besoin, «[...] les achats de toutes ces affaires-là, c'est toute lui qui s'arrangeait avec ça. C'est pas mal lui qui s'arrangeait avec toute, comme les commissions au village, c'est lui y allait, j'ai été jusqu'à deux mois sans y aller, l'hiver au village c'était trop loin, avec les enfants étaient jeunes en voiture. Mais les commissions, c'est lui qui s'en occupait mais il m'apportait ce que j'avais besoin.» (T2)

Un homme explique que chez lui, tout comme chez ses parents lorsqu'il était enfant, le budget était géré par les femmes :

(Qui s'occupait du budget?)

Ah, ça c'est maman. Mon père s'est jamais... le portefeuille lui là... (T9)

Une fois marié, il explique que l'argent était déposé à la caisse. C'était lui qui allait faire les transactions mais c'est sa femme qui s'occupait de la gestion. Il en va de même pour le dixième interview : « Dans le temps, c'est pas mal mon mari qui allait à la caisse, par contre, c'est toujours moi qui faisais les chèques. J'en ai fait des gros, pour les tracteurs. » (T10). Une autre femme abonde aussi dans ce sens :

(Les finances, est-ce que c'est vous qui vous en occupiez, comme le budget de la maison ?)

Oui, mais c'est lui qui payait les taxes. Dans ce temps-là, fallait qu'il y aille, c'est lui qui y allait. Mais à part de ça, les autres affaires, ça a toujours été moi qui a suivi les finances. (T5)

Nos témoignages confirment l'historiographie existante sur le rôle essentiel des femmes quant à la gestion du budget, donc de la consommation. Le budget prend probablement une place moins importante à la campagne qu'à la ville, puisque la plupart des besoins en nourriture et en chauffage sont presque entièrement comblés par le fait que les familles possèdent leurs propres moyens de production. Cela ne nécessite donc aucun échange avec le marché. Toutefois, comme l'affirme Magda Fahrni, s'occuper de la consommation familiale fait partie du travail des femmes, celui-ci est « productif » mais n'est pas rémunéré²⁶.

²⁶ Magda Fahrni, « Explorer la consommation dans une perspective historique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, été 2005, vol. 58, no 4, p. 469.

4.6 Conclusion

Contrairement aux familles urbaines, les familles étudiées évoluent dans une dynamique où elles possèdent leurs propres moyens de production. Ceci leur permet de consommer directement ce qu'elles produisent. Leurs économies servent presque exclusivement à se procurer des biens et services qui ne peuvent être produits sur la ferme. Pour gagner de l'argent, elles vendent la production excédentaire de leur ferme ou vont travailler à l'extérieur.

CONCLUSION

Tout au long de ce mémoire, nous avons démontré que la famille et sa dynamique ont une place primordiale dans le monde rural au Québec. Par le fait même, il fallait souligner l'urgence d'étudier l'agriculture de subsistance en elle-même puisque l'historiographie rurale s'est surtout penchée sur l'intégration du monde rural au marché. De plus, nous voulions donner un visage à l'agriculture de subsistance en étudiant directement ses acteurs principaux. Bref, le concept d'économie domestique et les sources orales nous ont permis de saisir de nouvelles facettes de la culture paysanne et familiale pour l'histoire du Québec.

En effet, au chapitre deux nous avons démontré que la structure même des familles influence directement les décisions économiques, la vocation, voire l'avenir de chacun des membres de la famille. Nous avons aussi démontré que la famille est littéralement le centre de production et de consommation et qu'elle détermine par le fait même les besoins de la sphère familiale. Deuxième constat, les sources quantitatives ne pouvaient à elles seules répondre à nos interrogations de départ. Les sources orales ont fait resurgir de nouveaux thèmes à étudier en histoire rurale. L'importance du travail sous toutes ses formes est un thème incontournable pour comprendre la paysannerie. L'essence même de l'économie domestique en milieu rural repose sur le projet commun qui est l'exploitation agricole et la production domestique à des fins de consommation familiale. Dans cette optique, la valeur d'usage des biens produits est un facteur à prendre en compte, car la production artisanale à des fins de consommation familiale est majeure selon les expériences de vie relatées dans ce mémoire. Nous remarquons aussi que ces pratiques persistent même après la guerre chez plusieurs ménages. Notons aussi que les ménages, puisque leurs besoins essentiels sont comblés, reflètent une relative égalité. En fait, les classes sociales existent bien, on le perçoit par la qualité des terres, mais les différences

sociales sont atténuées en raison des biens domestiques produits et du fait que les besoins des ménages sont comblés. Bref, la famille rurale met en œuvre sa ressource principale qu'est sa force de travail.

Au chapitre trois, nous avons vu que la famille en milieu rural s'intègre et dépend à maints égards de la communauté environnante. Les liens de solidarité, les diverses formes d'échanges sont monnaie courante, ils servent de filet social ou carrément de moyen de production. Il existe donc en dehors des institutions «officielles» (unités sanitaires, hôpitaux, Union des cultivateurs catholiques), des réseaux de citoyens organisés. Les femmes et les hommes s'organisent dans le prolongement de leurs domaines habituels. Les hommes dépendent souvent de leurs voisins immédiats pour réaliser certains travaux agricoles tels que le battage, tandis que les femmes apportent un soutien pour prodiguer des soins médicaux lors des accouchements. Les réseaux d'entraide se resserrent lorsque la famille est en crise et lorsque le cycle familial ne peut combler le surplus de travail que la mort ou la maladie d'un membre de la famille engendre. Nous avons affirmé qu'une *crise* en milieu rural ne concorde pas nécessairement avec la trame de l'histoire des grands événements historiques, puisque la Crise et la Deuxième Guerre ne sont pas systématiquement des éléments importants de la mémoire des gens. Les changements au tournant des années soixante semblent toutefois avoir modifié les liens de solidarité en milieu rural. La diminution de l'entraide coïncide avec la mécanisation des fermes où la mise en commun des moyens de production est remplacée par une machine. La fin de l'entraide chez les femmes concorde aussi lorsque les institutions de santé deviennent accessibles ou obligatoires.

Au chapitre quatre, nous avons insisté sur la valeur primordiale de la production domestique pour les ménages et remarqué que ce type de production est absent des données statistiques. Il faut tenir compte aussi de la valeur (non-comptable) de la production domestique qui prend une place centrale au sein des

ménages et influence directement la qualité de vie. Les transformations au sein des fermes durant les années 1950 se font surtout dans l'optique d'obtenir du numéraire supplémentaire, plus que dans une optique de développement intensif de la ferme. Le capital épargné sert essentiellement à acheter des produits non disponibles sur la ferme. Le travail est une stratégie adoptée pour obtenir du numéraire. Nous croyons que la famille paysanne entretient un rapport stratégique avec le marché, car les cultivateurs ont recours au travail extérieur que lorsque le travail à la ferme est complété.

C'est surtout grâce aux sources orales que toutes ces nouvelles facettes de l'histoire rurale ont pu être étudiées. Nous avons vu que les histoires de vies révèlent d'autres facteurs à prendre en compte. La dynamique interne des familles n'aurait pu être traitée sans les sources orales. L'importance de la production domestique pour la consommation des familles rurales est invisible dans les sources quantitatives. Les sources orales nous ont permis de tenir compte des interactions sociales, des liens de solidarité communautaire et des relations avec le marché.

Dans la continuité de ce mémoire, il aurait été intéressant d'étudier le rapport des paysans à l'Etat et au crédit. Quel rôle jouent les allocations familiales ou les pensions de vieillesse pour les familles (voir un passage dans T3 et T6) ? Aussi, quel est le rôle du crédit agricole dans le développement des fermes ? Ce sont deux points qui malheureusement sont pratiquement absents des sources orales recueillies, mais qui mériteraient des approfondissements.

De plus, l'étude du rôle de l'Eglise au sein des familles aurait révélé de nouveaux aspects tels que l'importance du discours et des prescriptions du clergé. Quels sont les rapports entre les femmes et les recommandations du clergé ? Quels sont les liens entre les rites religieux prescrits, le travail, la maternité et les soins de

santé ? Le clergé a-t-il joué un autre rôle que celui de simple prescripteur ? Peut-il intervenir économiquement au sein des familles ?

Finalement, nous aurions aimé traiter du phénomène de l'abandon de l'agriculture dans la région étudiée. Au premier chapitre, nous spécifions que la plupart des lieux concernés de notre échantillon sont aujourd'hui désertés par les cultivateurs. En quelles circonstances, les paysans abandonnent leur terre pour la vendre à vil prix dans les années 1960 et 1970 ? Comment les pressions de l'Etat, du marché et des organisations agricoles (COOP-UCC) ont contribué à la concentration de la production agricole ? Que pensent-ils de la spécialisation et d'une agriculture tournée vers le marché ? C'est d'ailleurs une tendance qui ne cesse de s'accroître et qui menace aujourd'hui la spécificité même de l'agriculture au Québec, son caractère familial.

D'un autre côté, comment les fermes qui ont survécu à ces mutations économiques se sont adaptées ? Comment ont-elles pu accumuler pour se moderniser, pour se mécaniser ? Les sources orales proposent déjà l'ébauche d'une réponse. L'achat de tracteur à la fin des années 1950, par exemple, se fait pour certains grâce au travail extérieur (T7-T10).

La manifestation de résistances face à l'endettement expliquerait probablement pourquoi les rangs des «terres de roches» se vident. Les pressions pour investir dans la ferme ont rebuté plusieurs familles paysannes. Enfin, nous pourrions comprendre pourquoi les rangs des terres montagneuses, malgré tout défrichées et faisant vivre des familles nombreuses durant plusieurs décennies, ont été abandonnés. Pour chacun des rangs, y est inscrit l'histoire du dernier paysan. C'est aussi la fin de tout un pan de l'histoire québécoise.

APPENDICE A

GUIDE D'ENTREVUE

GUIDE D'ENTREVUE

Démarche : Vous serez interviewés deux fois. Les deux rencontres auront une durée d'environ 45 à 60 minutes et seront enregistrées. Voici quelques pistes et thèmes de cette enquête historique pour orienter vos réflexions. La période visée se situe entre 1930 et 1960.

PARTIE 1 : RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

Section I : Votre situation

- Date de naissance
- Mariage
- Lieu de la ferme
- Position dans la famille
- Education
- Religion
- Situation familiale particulière

Section II : Votre famille

- Nombre d'enfants
- Age des parents

Section III : La ferme entre 1930 et 1960

- À qui ?
- type de culture
- Grandeur de la terre
- Machinerie, bâtiments et animaux
- Basse-cour
- Défrichée depuis combien de temps

Section IV : La paroisse où vous habitez

- Activités économiques
- Marché, proximité et commodités
- Services
- Activités sociales

PARTIE 2 : Thèmes principaux et pistes pour l'entrevue

Section V : Les tâches à la maison et sur la ferme

- Description des rôles. La division des tâches entre les membres de la famille sur la ferme (mari, femme et enfants).
- Le travail extérieur (industrie forestière etc...)
- Travailleurs hors de la famille (domestiques, ouvrier agricole)

Section VI : Travail familial et budget familial

- Niveau de vie et description.
- Besoins pour vivre
- La production domestique (jardin, basse-cour, aviculture, apiculture)
- La production artisanale (rouet, tricot, couvertures et vêtements)
- Surplus pour le marché et vente sur le marché
- Consommation interne (savon, conserves, pain...)
- Argent liquide et budget

Section VII : Qu'arrivait-il en cas de besoin, de mauvaises récoltes ou de crise ?

- Aide de la parenté
- Voisinage
- Vie communautaire
- Eglise
- Etat

Section VIII : La consommation de la famille

- Consommation (appareils électroménagers et accessibilité des produits de consommation)
- Disponibilité des produits de consommation de masse (catalogue)
- Évolution de la production de la maisonnée face à la consommation
- Autosuffisance
- Commerce

APPENDICE B

BIOGRAPHIES SOMMAIRES DES PERSONNES INTERVIEWÉES

Témoignage 1 : Fille de Hélène (Témoignage 2). Fleurette est née en 1931 et a demeuré sur la ferme de ses parents à Ste-Béatrix jusqu'à l'âge de 16 ans. Elle est l'aînée de 7 enfants. Elle a fait sa 6^e année.

Témoignage 2 : Hélène est née en 1906 à Ste-Béatrix de parents cultivateurs. Elle se marie en 1930 et sa première fille naît en 1931. Son époux, né en 1900, fils de cultivateurs, travaillait à St-Michel-des-Saints au chantier et faisait la drave, travail qu'il a dû quitter en raison du manque d'ouvrage durant la crise. Vers 1931, ils quittent Ste-Béatrix pour aller vivre à Joliette où son mari travaille dans une carrière, mais on renvoie à la campagne les fils de cultivateurs. En 1933, ils achètent une ferme à Ste-Béatrix avec l'argent du chantier. En 1949, ils quittent l'agriculture et achètent un restaurant à St-Jean-de-Matha. Hélène met au monde 8 enfants, dont un mort-né.

Témoignage 3 : Simone est née en 1913 de parents cultivateurs de Ste-Mélanie. Elle est la 6^e de 15 enfants. Sa mère décède en 1929. Elle fréquente le couvent et l'école normale afin de devenir l'enseignante de son rang, métier qu'elle occupe jusqu'à son mariage en 1938. À ce moment, elle va vivre sur la ferme de ses beaux-parents, toujours dans la même paroisse. Elle a eu 7 enfants, mais un est mort en bas âge. Dans les années 1940, ils développent une plantation de tabac, elle dirige les employés et s'occupe des finances.

Témoignage 4 : Hervé est né en 1918 d'une famille de 15 et de parents cultivateurs de St-Jean-de-Matha. Il a fait sa 6^e année. En 1939, il s'achète une terre dans le rang voisin pour s'exempter de la guerre. Il se marie en 1943 avec Laurette (T5) et se procure la terre de son oncle dans le village de St-Jean-de-Matha. Ils vendront du lait nature pendant quelques années jusqu'à ce qu'ils aient des enfants. Il demeure cultivateur, mais de plus en plus à temps partiel, jusqu'à tout arrêter en 1968 et a graduellement vendu ses terres.

Témoignage 5 : Laurette est née en 1921 d'une famille de cultivateurs, elle est l'aînée de 2 filles. Jeune, elle habite avec ses arrières-grands-parents et son grand-père. À l'âge de 16 ans, elle et son père souffrent de la typhoïde, maladie dont elle survécu, mais qui entraîna son père dans la mort. Elle, sa sœur et sa mère se retrouvent seules à s'occuper de la ferme, sa mère a engagé des hommes avant de la vendre 10 ans plus tard. Elle fréquente le couvent de St-Jean-de-Matha 1 an. En 1943, Laurette se marie à Hervé (T4) avec qui elle a 7 enfants et un qui est mort presque à la naissance. Ils ont vendu du lait à la pinte aux voisins jusqu'à ce qu'elle ait son 3^e enfant, c'est elle qui s'occupait de gérer les affaires.

Témoignage 6 : Carmen est née en 1935 à Ste-Béatrix, elle est la 7^e de 10 enfants (en plus de 5 morts-nés). Elle a fait sa huitième année. Elle habite une terre défrichée en 1920 par son père, dans un rang où plusieurs membres de sa famille habitent. Ses frères allaient au chantier à St-Michel-des-Saints tandis qu'elle a tricoté des bas à la machine avec ses sœurs. Plus tard, elle est allée vivre à Joliette chez les gens qui l'engageait comme domestique, elle revenait à Ste-Béatrix la fin de semaine. Elle se marie en 1956 à Gérard (Témoignage 7) et va demeurer avec ses beaux-parents, cultivateurs à Ste-Mélanie. Au courant des années 1960, le rang où ils habitent se vide de leurs cultivateurs. Vers 1965, leurs bâtiments agricoles passent au feu et ils

vont habiter dans une maison louée du même rang. Ils arrivent grâce aux petits emplois et continuent de produire pour leur besoin. Ils vendent la crème jusqu'en 1967. Les nouvelles normes les découragent et ils décident de ne pas moderniser la ferme. Ils quittent le rang en 1974.

Témoignage 7 : Gérard est né en 1934 dans une famille de cultivateurs de Ste-Mélanie, ils sont 4 enfants (deux sont morts en bas-âge). Il fréquente l'école du rang jusqu'en 6^e année. Il se marie à Carmen (T6) en 1956 qui vient habiter chez ses parents. Il prend en charge la terre de son père. Ils quittent le rang en 1974.

Témoignage 8 : J-Gérard est né en 1928 de parents cultivateurs. Il est le 7^e enfant d'une famille de 8. Il occupe une terre de Ste-Mélanie défrichée depuis 5 générations, duquel il en est l'héritier. En 1955, il se marie à Fernande de St-Félix-de-Valois. Un de ses fils exploite encore aujourd'hui la terre familiale.

Témoignage 9 : Jean-Paul est née en 1927 à St-Jean-de-Matha d'une famille de cultivateurs de 15 enfants vivants. Il a fréquenté l'école jusqu'en 4^e année. En 1943, sa famille a déménagé quelques kilomètres plus loin, à Ste-Béatrix, pour avoir une plus grosse terre. À ce moment, il avait assez d'ouvrage sur la ferme et n'allait plus au chantier. En 1950, il achète une partie de la terre de son père. La même année, il se marie. Sa femme décède en couches en 1959 et il se retrouve seul avec 5 jeunes enfants. Ses jeunes sœurs, voisines, lui viennent en aide. Son fils possède encore aujourd'hui sa terre.

Témoignage 10 : Jeannine est née en 1929 et est l'aînée d'une famille de 6 enfants. Jusqu'à l'âge de 11 ans, elle habite un logement du village, car ses parents ont perdu la ferme durant la Crise économique. Ceux-ci acquièrent la ferme familiale en

reprenant la terre d'un des frères. Elle habite dans le rang St-Guillaume à St-Jean-de-Matha. Elle fréquente l'école jusqu'en 7^e année. Elle se marie en 1948 et va habiter dans avec ses beaux-parents dans le rang Ste-Louise Est de la même paroisse. Elle a 8 enfants. Son mari modernise la ferme en travaillant grâce à des revenus extérieurs.

APPENDICE C

MÉTHODE DE RETRANSCRIPTION DES ENTREVUES ET ÉCHANTILLON DES SOURCES ORALES

... : réflexion, hésitation

[***] : Signifie que ce qui est sur la cassette n'est pas tout retranscrit soit par répétition, parce que la période est trop contemporaine ou parce que cela dépasse le cadre de la présente recherche. Parfois les propos sont trop sporadiques ou banals (la personne répond vaguement par oui ou non sans ajouter d'explication) ou incohérents, à ce moment, ils sont résumés en italique, immédiatement à la suite des citations.

[**Coupure de quelques secondes**] : Le magnétophone est arrêté et il est précisé la raison à l'intérieur des crochets et le temps de la coupure.

[?] : incompréhensible sur l'enregistrement

() : voix de l'interviewer

« » : les crochets sont toujours utilisés pour le principal interrogé s'il y a une troisième personne présente dans la pièce, il sera spécifié au début de la retranscription et directement retranscrit dans le verbatim.

Italique : Ce qui est en italique ne fait pas partie des enregistrements. Il se peut que ce soit des notes ajoutés au texte, ou bien, les lignes en italiques résument les propos de l'enregistrement.

[rires] : spécifiés où c'est prédominant sur l'enregistrement

[en sourdine] : lorsque la personne parle tout bas

Absent de la retranscription : on ne retrouve pas sur la retranscription intégralement les interjections de l'interviewer tels que «O.K.», «Ah oui», ainsi que ceux de l'interviewé, tel que «Là, là, ben, ben» etc... lorsqu'ils sont superflus et contribuent à alourdir le texte. On ne retrouve pas en entier les sons ou marmonnements inutiles à la compréhension du texte. Nous avons parfois corrigé quelques erreurs de la langue qui alourdissaient considérablement le texte pour que ce soit plus facile à la lecture, exemple : «pis» devient «et», «môman» devient «maman», «ben» devient «bien». Cependant, les erreurs de la langue sont resté tels quels, «J'ai été».

ÉCHANTILLON DES SOURCES ORALES

Témoignage numéro 1 : Fleurette Desroches Robitaille

Née en 1931

Aînée de 7 enfants

Rang St-Laurent à Ste-Béatrix

Catholique

6^e année

Entrevue réalisée le 13 novembre 2003, 9h30

St-Jean-de-Matha

Louis-France Robitaille est présent

«Bonjour, je suis Fleurette Desroches Robitaille, je suis née le 5 mars 1931. Mariée le 10 mai 1952, résidence dans le rang St-Laurent à Ste-Béatrix. Éducation, j'ai fait ma 6^e année, je suis de religion catholique pratiquante. Situation familiale, cultivateurs. [***] On était 7 enfants. [***] Mon père est décédé à 81 ans et ma mère vit encore elle est âgée de 97 ans. [***] Mon père a eu la ferme de 1933 à 1949. environ 100 arpents. »

«Le travail, ça se faisait avec des chevaux, des faucheuses, des grands râdeaux, des charrettes, on avait un centrifuge pour séparer le lait et la crème. Puis les bâtisses sur la ferme : il y avait la maison, une étable, une grange, la laiterie où il y avait la centrifuge, une bergerie pour des moutons, un poulailler, une porcherie et une cabane à sucre. Il y avait tout ça aux alentours.»

«Qu'est-ce qu'on avait comme animaux ? Quinze vaches, un bœuf, cinq génisses, trois chevaux, trois truies, cinq moutons, pareil comme la chanson [rires], 25 poules à pondre, 100 poulets de grain, un chien et des chats, trois chats qui ne venaient pas dans la maison, ça restait dehors.»

(Est-ce que c'était une grosse ferme ?)

«Non, c'était la moyenne du temps, où on demeurait, les fermes étaient à peu près toutes de cette grandeur là. Les voisins. »

(À Ste-Béatrix ?)

«Oui, le rang St-Laurent. Environ à 4 milles du village de Ste-Béatrix.»

(Est-ce que la maison existe toujours ?)

«[***] Oui, j'ai même la photo de cette maison-là.»

(Est-ce que ça faisait longtemps que la terre était défrichée ?)

«Oui, mon père quand il l'a prise, ça du faire...combien...»

M. Robitaille : «75-100 ans»

«Environ 100 ans. On était à 4 milles du village»

«Au village, où on allait faire nos commissions, il y avait une beurrerie, un ferblantier, un cordonnier, un postillon qui passait la «malle» à tous les jours, une école de rang jusqu'en 7^e année, le couvent au village qui faisait jusqu'en 9^e année, il y avait 5 religieuses, l'église, un presbytère, un curé et un vicaire ! Notre monde aux alentours. C'est sûr que pour le linge, les choses plus dispendieuses, c'était à la ville de Joliette. C'était en voiture quand j'étais jeune.»

(Le marché, c'était à Ste-Béatrix ?)

«Oui, au village.»

[***]

«Sur la ferme, mon père faisait les gros travaux, comme les labours, les semences, les récoltes, faire les sucres. Ma mère, elle, elle aide à faire la traite des vaches, soirs et matins, mon père aussi. Écrémer le lait, soigner les animaux, aider au champ pour les foins, récoltes d'avoine, ensilage de blé d'Inde et s'occuper du potager, c'était les tâches de maman. À part de s'occuper de la maison et de la famille là, mais à l'extérieur. Pour moi, les enfants, j'allais chercher les vaches soirs et matins, aider à faire la traite, quand j'étais plus vieille. Aider à faire les foins, le jardin, l'entretien de la maison. Puis j'ai beaucoup garder mes frères et mes sœurs, vu que j'étais la plus vieille. Entre ça, on allait à l'école du rang, à pied.»

(À quel âge vous avez commencé à travailler ?)

«Moi, j'ai commencé à garder très jeune quand ma mère allait à l'étable faire le train.»

[*coupure : quelqu'un arrive*]

[***]

[*silence*]

[*coupure de quelques secondes*]

«Mon père l'hiver faisait du bois pour vendre. Sa terre à bois était environ à trois milles de la ferme. En société avec un autre, il fabriquait du charbon. Pour vendre.»

(Qu'est-ce que ça veut dire en société ?)

«Ils avaient acheté ça à deux, cette terre à bois-là et la machine pour faire du charbon. Ils étaient partenaires. [***] C'était à part, à trois milles de la terre, dans le rang Ste-Agathe.»

«Mon père s'il avait des domestiques ?»

«Oui, presque à l'année, c'était un sourd et muet qui lui aidait à faire la clôture, le bois de chauffage...[***] Il l'accompagnait [*son père*] pis y vivait chez nous, tout le temps, plusieurs années.»

(Est-ce qu'il était payé ?)

«Oui, il était nourrit, logé, blanchit, puis oui mon père le payait, mais combien, je le sais pas.»

«C'est justement ce qui nous amène à parler des finances. C'est mon père qui gérât les finances. On parlait pas d'argent dans la maison. On a jamais manqué de rien. On récoltait beaucoup sur la ferme. Les patates, les légumes, le poulet, les vaches pour le lait, les œufs, puis on faisait boucherie pour la viande, le porc, le bœuf. Avec l'érablière, on avait des pains de sucre d'érable, du sirop d'érable qu'on avait à l'année. Puis, pour les vêtements, ma mère filait sa laine. Elle faisait du tricot. Elle était bonne en couture et faisait nos vêtements.»

«Une anecdote chez nous, il passait ce qu'on appelait le Guenillou ! Un monsieur qui passait l'été ça, pas l'hiver. Il avait plein de vêtements dans une grande voiture, des vêtements usagés, des manteaux, des robes, On payait pas ça cher. Je me souviens que maman achetait ça 10 cents-15 cents le morceau et maman défaisait ça et elle nous faisait du linge dans ça. C'était pour le tissu.»

«Chez vous, est-ce qu'il est passé ?»

M. Robitaille : «Oui, je me rappelle. Pour faire le linge, des petits chandails.»

«La principale rentrée d'argent, à toutes les semaines, excepté trois mois l'hiver, parce les vaches arrêtaient d'avoir du lait. Quand ils avaient leurs veaux, ça reprenait. [***] Il allait porter la crème à la coopérative du village, [***] la beurrerie à Ste-Béatrix, ce qui nous donnait de l'argent. On appelait ça la Paye. C'était toute pesée, la crème. C'était ça la principale rentrée d'argent sur la ferme. Il vendait aussi des porcs, des portée de petits cochons et des veaux au printemps. Des poulets qu'on élevait, on en gardait pour nous autres, mais on en vendait aussi pour la chair. Pis il vendait aussi du sirop et du sucre, ça c'est à Joliette qu'on allait vendre ça. »

(Les animaux aussi ?)

«Non, les animaux, c'était surtout, un passant qui passait. Comment qu'on appelait ça ? Des Maquillons ? [*maquignons*]»

M. Robitaille : «des Matillons [*sic*]»

«C'est ça là. Beaucoup de juifs. Ils passaient avec leurs camions [***]»

(Vous savez pas où ?)

[***]

«Un peu partout. À Joliette. En ville parce qu'ils avaient pas d'animaux là bas.»

«Aussi. On faisait du savon. Je me souviens l'été dans un grand chaudron. On mettait tout ce qui faut dans ça. Beaucoup de conserves, du cannage de viande, parce qu'on avait pas de frigidaire, il y avait pas d'électricité. Beaucoup de conserves, de tomates, viandes... Après ça maman faisait son pain.»

«Argent liquide et budget. J'ai pas grande idée combien la paye de beurrerie et les cochons ça donnait, le sucre et tout ça.»

(Selon vous, ça rapportait plus le beurre, que les animaux et le charbon ?)

«Oui, l'entrée principale, c'était la paye de beurrerie, la crème qu'il allait vendre. On mettait ça dans des calices. Il séparait le lait de la crème. Il restait le petit lait, ce qu'il restait du lait. On soignait les animaux avec ça. On en donnait aux cochons, aux veaux.»

(Est-ce que la production à la ferme, c'était surtout pour vous ?)

«Oui»

(Ou c'était pour vendre ?)

«À part que la crème qui était surtout pour vendre. Le reste, c'était le surplus qu'on vendait.»

«En cas de mauvaises récoltes. Étant polyvalents, on avait un peu de toutes les cultures, les animaux pareils, si on avait une malchance, de perdre un animal, une portée de cochons, des choses de même, on se reprenait sur autre chose, étant polyvalents, c'était moins grave que, si on avait eu, comme aujourd'hui, juste des porcheries ou des volailles [***]»

(En avez-vous eu des problèmes pendant toutes ces années -à?)

«Ah Oui. Oui. Mon père un moment donné avait perdu une vache, c'était beaucoup. Et avait perdu un cheval un moment donné. C'est sûr que les récoltes d'avoine, des fois il y avait des gros orages, le blé d'Inde pareil. On en entendait pas trop parler.»

([***] Entre 1933 et 1949 avez-vous eu des problèmes, mettons, à vendre vos produits sur le marché, s'il y a eu des crises économiques ?)

«Non, pas nous autres. La crise économique, c'était en 1929. Après ça, ça repris l'économie. Non, on avait pas de difficulté à vendre les choses. C'était en demande.»

«L'aide de la parenté. Les frères de mon père sont bien venus aider, surtout pour rénover les bâtisses. Quand mon père a acheté la terre, surtout l'étable, ils ont tout refait ça en neuf. Mes oncles étaient très habiles pour construire. Mon père aussi. Ils ont bien aidé et mon père aussi allait leur aider.»

(La famille était-elle proche ?)

«Oui, tout à Ste-Béatrix, dans des rangs différents, dans un rayon de 4 milles-5 milles. Ils s'entraidaient beaucoup. Le voisinage. Oui. Ça le voisinage. Ils échangeaient du temps quand il venait le temps de battre l'avoine, avec un moulin à battre. Il fonctionnait avec un engin stationnaire. Le monsieur qui avait ça, faisait le tour des rangs. Et là, tous les voisins allaient battre chez un et chez l'autre. L'automne, pour la récolte d'avoine. Puis le printemps, c'est la même chose qui se faisait mais pour le bois de chauffage. Il y avait un moulin à scie, encore le même engin, toujours le même monsieur. Pis il faisait fonctionner ça. Tout en faisant les sucres, les journées que ça coulait pas. Là, ils allaient dans la sucrerie et les érables qui étaient pas bonnes pour entailler, il faisait le bois de chauffage. [***] Tout ça se faisait entre les semences et les récoltes, un petit temps libre. Ça sciait leur bois et échangeait du temps avec les voisins.

(Ce monsieur là, c'était qui, il avait toute la machinerie ?)

«Lui, il avait son engin stationnaire. Le moulin à battre, presque chaque cultivateur l'avait. Mais il l'avait lui aussi. Son moulin à scie aussi, il avait ça. Bien lui, il faisait de l'argent avec cela. Tout le monde le payait.

(Ce n'était pas un échange de services ?)

«Non, lui il fallait le payer. Pour le temps, c'était un échange, pour les employés, il y avait pas d'employés pour ça, c'était tous les cultivateurs du coin qui s'échangeaient du temps. Le monsieur lui, il fallait le payer. [***]»

(Est-ce que votre mère se faisait aider par des voisines ? [***])

«Oui, c'était surtout...pour quand j'étais plus jeune et ils avaient affaire à sortir pour une noce ou quelque chose, [***] la fille de la voisine était plus âgée que moi et venait nous garder. Puis ensuite... pas en travail, mais pour parler... maman était peureuse et quand il y avait des orages, on s'en allait toujours chez la voisine, on déménageait, cette madame là était bien fine, elle, était pas peureuse. Et, c'est sûr que quand ils avaient des bébés, à la maison, c'était la sœur de maman, parce que ma mère a perdu sa mère très jeune quand elle s'est mariée était décédée, la plus vieille des filles, sa sœur la plus vieille, venait comme sage-femme avec le docteur et mettait les enfants au monde. Ça elle est bien venue une de mes tantes. Puis, ses sœurs les plus jeunes venaient aider pendant une semaine à faire l'ouvrage dans la maison pour qu'elle se refasse une santé. [***]»

«La vie communautaire. Mon père faisait beaucoup de choses. C'est un homme bien sociable qui aimait s'occuper de bien des affaires. Il s'occupait de la coopérative, président de la coopérative de la beurrerie. Il a été maire aussi pendant 8 ans. Ça veut

dire qu'il y avait beaucoup de monde qui venaient chez nous pour demander des choses. Il faisait partie du mouvement de l'UCC aussi, l'Union catholique des cultivateurs. Il y avait des soirées qui se donnaient de maison en maison, chez un chez l'autre. Ils parlaient de... je ne me souviens plus de toute moi là, j'étais jeune...

Puis c'est sûr que le dimanche on allait à la messe. Pour faire notre confirmation, mes frères, mes sœurs et moi, on marchait au catéchisme. C'était le vicaire du village pendant trois jours nous préparait à recevoir la confirmation pour notre communion solennelle c'était la même chose. C'était toutes nos prières en latin qui fallait apprendre. C'est sûr qu'on parlait du Bon Dieu puis tout ça. Mais ce que je trouvais le plus dur, c'est les prières en latin, je les savais mes prières mais en latin, fallait toute savoir cela par cœur. Moi, j'aimais bien ça marcher au catéchisme parce que ça me faisait rencontrer plein de jeunes de toutes les écoles de la paroisse qui se réunissaient au village. Ça nous faisait connaître bien du monde. Au lieu de voyager comme on était loin du village, je restais chez ma grand-mère Desroches, je me faisais gâter et j'aimais bien cela. C'est de beaux souvenirs ça. Elle me donnait un gros deux cents pour acheter du petit chocolat au magasin général.»

(Avez-vous eu l'électricité pendant ces années-là ?)

«Non, au village, ils l'avaient, mais dans les rangs, l'électricité est arrivée l'année d'ensuite qu'on est parti, en 50. On avait une lampe aladin, une grosse lampe. On allumait pas ça tout le temps. À part de cela, on avait des lampes ordinaires. »

(Comment ça évolué la consommation pendant ces années là ? Votre mère a-t-elle toujours tout produit pour la maison ou si vous avez eu accès à des produits ?)

«Ah oui, avec les années un moment donné, on achetait du pain, quand on allait au village, il y a avait une boulangerie. C'était différent là. Puis, il y a avait aussi quelqu'un qui passait avec la viande. On mangeait du boudin, des rôtis de lard, l'été

on avait du lard salé ces choses-là qu'on pouvait conserver, les cannages. Mais les rôtis de lard, l'été on pouvait pas conserver cela, fait que on avait cela frais, le bœuf pareil.»

(Vous avez pas tout le temps mangé ce que vous aviez produit ?)

«Les dernières années on en achetait. Parce que les premières années, on achetait pas, on mangeait juste la viande que l'on produisait, c'est sûr que l'hiver on la faisait congeler, on en cannait, les derniers temps, les fins de semaine on en achetait.»

(C'était quoi les nouveaux produits ?)

«C'est sûr que, il y avait plus de fruits et de légumes, des oranges et des pommes. Avant cela, on avait juste pour Noël, les magasins général qui allaient s'approvisionner à Joliette, mais en dernier, on en avait tout le temps au village parce qu'ils avaient l'électricité avant les rangs. Ça nous donnait accès à plus de choses. Comme les céréales...»

[fin du côté A]

[début du côté B]

«Il y avait plus de choix. Avant, c'était juste du gruau, de la farine d'avoine.. du Corn Flake...de la liqueur, du crème soda, plus de friandises.»

(Votre mère, est-ce qu'elle faisait toujours les vêtements ?)

«Oui, le premier manteau que mon père a acheté, dans un magasin à Joliette, c'est à 16 ans. Avant, cela, c'est toujours maman qui faisait mes manteaux, mes robes, je me

souviens encore de la couleur...pas longtemps après cela on est déménagé à St-Jean-de-Matha, on a vendu la ferme. Mais avant cela, c'était ma mère.»

«Je me souviens avec le temps ce qu'on faisait...les skis. Un monsieur au village qui était bon pour faire des voitures d'hiver, on en avait acheté une à deux sièges pour la famille. Puis mon père avait acheté des skis et maman nous avait fait des pantalons pour faire du ski, parce qu'on avait pas le droit de porter des pantalons dans notre temps. Ça fait pas longtemps que les filles ont le droit de porter des pantalons pour aller à l'école. Maman nous tricotait des bas de laine...

M. Robitaille : «Puis des grosses culottes d'étoffes.»

«...mais on avait pas le droit. Elle nous avait fait des pantalons, justement dans du vieux linge qu'elle avait acheté, là on mettait des pantalons c'était toute une affaire, puis on allait faire du ski. Pas chez le voisin, chez nous là, dans des côtes sur la ferme. Avec mon frère et ma sœur, les autres étaient trop jeunes. Ça je me souviens de ça les pantalons ah oui, ça ne fait pas longtemps que les femmes ont le droit... même ici, les miens, les plus vieux, les filles ne mettaient pas de pantalon pour aller à l'école. Ça fait pas tellement longtemps. Ça commencé les pantalons quand la mini-jupe est sortie, il y a 15 ans 20 ans de ça. Là, ils ont commencé à porter le pantalon, c'était des ensembles qu'on appelait, le pantalon et la mini-jupe. Hélène, les plus vieilles s'en rappellent, ça changé eh ?»

(Si vous aviez pas l'électricité, c'est sûr qu'il y avait pas d'appareil électroménager ?)

«Non, il y avait pour faire les lavages, une laveuse à bras pour brasser on faisait articuler le bras à l'intérieur, il y avait un baraton qui tournait»

[M. Robitaille : un tordeur à bras]

«Toute se faisait manuellement. Puis on avait un moulin à beurre. Plus petit, un peu sur le même principe que la laveuse pour le linge. On mettait de la crème dans ça et à brasser ça faisait du beurre. On faisait notre provision de beurre l'automne pour l'hiver comme je disais tantôt, on était trois mois qu'on trayait pas les vaches»

[***]

(Est-ce que vos avez eu des catalogues qui vendaient des choses ou c'était juste le marchand ?)

«Oui oui oui, on avait le catalogue nous autres, mais c'est pas une affaire que l'on s'est servi tellement vu que maman nous faisait toute notre couture, mais je me souviens d'avoir vu des catalogues, nous autres on en avait pas beaucoup, mais je me souviens que l'hiver au village mes tantes ou chez mes grands-parents aussi, on regardait ça. Oui, il y avait des catalogues, c'était-tu...Eaton ?»

M. Robitaille : Eaton !

«Oui Eaton.»

M. Robitaille : c'est les premiers avant Simpsons

«Mais, moi je me souviens pas qu'on ait fait venir grand chose dans ça. Non, on allait à Joliette, ce qu'on avait pas à Ste-Béatrix, on allait à Joliette.»

(Puis, les moutons que vous parliez au début c'était pour produire de la laine ?)

«Ah oui, c'était juste pour nous autre, c'était pas pour vendre. Mon père et ma mère tondaient ça le printemps, ils allaient faire carder ça... avait un monsieur à St-Jean-de-Matha.»

M. Robitaille : «Monsieur Beaulieu»

«... qui avait un moulin à carde, puis la laine, il la démêlait, la lavait et la mettait toute en petits boudins, en petit rouleau, ça arrivait comme ça, puis là ma mère a filait ça avec un rouet. Elle en teignait aussi pour avoir de la laine de couleur, après qu'elle était filée puis en écheveaux, elle en teignait pour avoir des chandails de couleur. »

M. Robitaille : «Ma grand-mère a faisait ça»

(Mais ce n'était pas juste des vêtements en laine ? Est-ce que votre mère achetait des...)

«Oui oui. Des sous-vêtements oui, on achetait ça. Ça c'était au village. On appelait ça des...»

M. Robitaille : «des sous-vêtements d'hiver.»

«Oui, des sous-vêtements d'hiver, mais ça avait un nom...en ouaté, un peu comme les cotons ouatés, les camisoles, les bobettes...»

(Est-ce qu'il y avait des rouleaux de tissu ?)

«Oui oui oui, il s'en vendait des rouleaux de tissu aussi oui. Mais là, c'est ça, il y avait tellement peu d'argent et le monde était assez habitué de toujours prendre ce qu'il y avait, comme maman nous faisait des choses dans toute la moulée pour les

vaches qui achetait et pour les cochons, beaucoup, ça arrivait dans des sacs de jute, mais il y en a beaucoup tout ce qui était farine, c'était du coton, dans des sacs de coton. Puis ça, il y avait des grosses écritures là-dessus, toutes les femmes faisaient ça, les voisines aussi faisaient ça. Au lieu d'aller acheter du tissu au village, souvent ce qu'elles faisaient, elles faisaient tremper ça et avec le temps à faire tremper ça, les écritures partaient, elles faisaient blanchir ça. Fait que, elles faisaient beaucoup beaucoup d'affaires avec ça, des têtes d'oreiller, des draps, il y avait des coutures dedans, mais c'est pas grave, elles faisaient des draps, des linges à vaisselle, des tabliers, parce qu'il s'en teindait [*teignait*] aussi, elles teignaient ça. Puis, c'est ça, elles faisaient beaucoup de vêtements avec ça, ces sacs-là. Ça achetait toujours le moins possible. Des tissus au village, je sais qu'il y en avait, je me souviens de ça, mais c'était surtout fait dans du linge qu'elle défaisait et refaisait puis ensuite, les sacs...je me rappelais plus de ça eh ? Ça m'est revenu dans l'idée ! »

(Finalement, votre mère, mais je ne le sais pas pour votre père, vous n'achetiez pas grand chose au marché ?)

«Non Non, pas grand chose, pas grand chose, c'est pour ça que l'on entendait pas vraiment parler d'argent, parce que c'était quasiment toute, tsé. Oui, on achetait pas beaucoup de choses. On était pas mal autosuffisant.»

(Ça n'a pas changé ça avec les années ?)

«Ah ben, c'est ça parce que nous autres vois-tu depuis les années 1950, on est plus sur une ferme, ah oui, parce que là, il y a de l'électricité partout, ben oui ça changé beaucoup. La couture ça se fait de moins en moins»

(Mais entre 1933 et 1949, vous avez pas vu...)

«Il n'y pas grand changement. Non ! Vu qui avait pas l'électricité. C'est l'électricité quand elle est arrivée qui a fait tous les changements. Pour travailler sur la ferme avec l'électricité, il y avait pour séparer le lait et la crème, ça se faisait à l'électricité, et puis pour... c'est sûr que plus que ça allait plus que l'économie avançait aussi puis, un moment donné les tracteurs sont arrivés mais ça n'a pas rapport avec l'électricité, mais comme machinerie là sur les fermes qu'est-ce qui a changé beaucoup, ça c'est sûr que ceux qui ont été plus longtemps... nous autres on a pas vécu ça sur notre ferme, on a pas eu de tracteur puis ces choses-là. Mais c'est ça, dans ces années-là ça commencé à évoluer beaucoup, après dans les années 50, ça évolué beaucoup.

(Ça se faisait toute à la mitaine !)

«Oui ! Ça se faisait manuellement.»

[...]

«C'est pas mal toute. »

[arrêt de l'enregistrement quelques minutes]

[Crise économique et de son père]

«C'est sûr là bien, il est parti pour Joliette, il n'y avait pas d'ouvrage à nulle part, fait que là, il a travaillé lui dans une carrière, ils travaillaient pour que le monde ait assez d'argent pour pouvoir manger, puis ils travaillaient trois jours par semaine, trois jours c'était un groupe, trois jours après c'était un autre groupe de travailleurs qui rentraient, puis ils travaillaient dur. Fait que là, c'est ça, c'était dans les années trente, en trente. Puis là aller jusqu'en 33. Puis en 33, ben là c'est ça c'est comme si... il s'est en venu à sa maison, acheter cette ferme-là. Au juste pourquoi, je ne le sais pas,

c'est ... ça été comme ça. C'était pas cher, il a payé ça mille piastres. Puis... pour dans ce temps-là c'était quand même de l'argent. Ils ont décidé de s'en venir cultivateurs.»

(C'est de l'argent qu'il avait ramassé ?)

«C'est de l'argent qu'il avait ramassé à faire du bois [?] dans des chantiers en friche. C'est là qu'il est allé chercher son argent. Avec son père il avait... avec cet argent-là il avait aidé ses parents aussi. Parce que mon père était quand même le plus vieux des garçons aussi puis ses parents avaient besoin d'aide. Là bien, probablement qu'ils ont pu lui remettre cet argent-là je ne le sais pas trop comment ça s'est arrangé. [?]»

(Ses parents habitaient-ils à Ste-Béatrix ?)

«Au village de Ste-Béatrix, ils avaient une ferme et habitaient au village, puis ils ont eu un magasin général, ils ont eu une fromagerie mes grands-parents, ça c'est avant mon temps. J'en ai entendu parler là.»

[rires]

«Ben là le magasin général, je me souviens un peu, il a fermé là, les années où j'avais [?] quatre-cinq ans, ma grand-mère commençait à vieillir aussi. [...] Mon père avait de quoi retenir, mon grand-père était un entrepreneur aussi. Une ferme, un magasin général, une fromagerie...

[rires]

«Ils ont passé la ferme au plus jeune des garçons. Dans ce temps-là, c'était un peu comme ça. Il y avait une grande grande maison, bien c'est sûr, il y avait un magasin

général dans ça. Ils ont séparé ça, ça fait deux logements, les parents ont resté sur un côté puis mon oncle Raoul, le plus jeune des fils a pris l'autre côté avec sa femme puis là eux autres aussi ont eu une famille puis entretenait avec des biens de la ferme, parce que, les pensions c'est arrivé ces années-là les pensions du fédéral, avant ça les personnes âgées n'en avaient pas de pension... C'était celui qui héritait de la ferme qui faisait vivre les grands-parents.

(Ça devait pas être bien bien les pensions.)

«Non ! Puis je pense c'était 72 ans fallait qu'ils aient, 70 certain, puis il fallait pas qu'ils aient aucun revenu, s'ils avaient des revenus... Au début, je me souviens ça se parlait chez mon grand-père ça après la grande messe, on allait à la messe mais après la messe, les frères à papa pis ses sœurs on se rassemblait toute chez [?], on disait, on descend toute en bas de la côte parce que Ste-Béatrice, l'église est en haut de la côte et mon grand-père était en-bas puis là bien c'est sûr que toute nous autres les cousins, les cousines, on se rassemblait aussi, mais là on n'écoutait pas toujours ce que les parents disaient là, mais c'est sûr on avait un moment donné... on était quand même jeunes dans ce temps-là, puis ils parlaient de tout ça. Les frères et les sœurs de mon père. Ça parlait de politique aussi. Mon père s'est bien occupé de politique aussi. Mais ça se chicanait pas ! C'est ça je dis souvent parce que... il y en a beaucoup que ce n'était pas toute du même parti, puis mon père a été bien longtemps organisateur, puis... il était au pouvoir, organisateur pour Antonio Barrette dans ce temps-là, il a été organisateur longtemps pour ça. Puis... ça changé en 60 par exemple. Là, il n'était plus pour ça. Mais... là bien. Chacun parlait, mais chacun acceptait l'idée de l'autre. M'a dire comme on dit «Ça discutait fort, mais ça se chicanait pas !».

[rires]

«C'est vrai je repense à ça, vois-tu parce que je revis un peu ça avec mes enfants moi là ! Maintenant un parle d'une affaire, l'autre parle de l'autre. Ce n'est pas toujours du même dire eh ! Mais les générations se suivent et ça se ressemble !»

[rires]

«Mais c'était pas mal comme ça. Ah oui, on aimait bien ça toute se rencontrer à la messe.»

(C'était surtout la famille ou il y avait du monde du voisinage aussi ?)

«Non, c'était juste les familles. Oui. Les voisinages oui ça se rencontrait dans le rang quand on était jeune. Ils appelaient ça les compérages. Quand il y a en un qui avait... dans ce temps-là les femmes avaient quasiment un bébé par année partout fait que là quand ils faisaient baptiser oui ! Tous les voisins étaient invités, je me souviens ah oui. Ensuite de ça bien les soirées de l'UCC qui faisaient aussi, les voisins se rassemblaient. Ça se voisinait. À Ste-Béatrix là pour mes oncles et mes tantes, c'est sûr que l'on rassemblait après la grand messe, souvent on restait à manger chez nos grands-parents, on restait à dîner là. Mais souvent aussi, l'été, on allait manger un dimanche c'était chez le frère de mon père, l'autre dimanche c'était sur l'autre frère. Chacun se recevait comme ça. C'était à notre tour aussi des fois c'était les frères à mon père, ses sœurs qui venaient manger chez nous. Ah oui, ça voisinait beaucoup. Ah oui »

«Du côté de ma mère, bien ma mère son père est mort bien, sa mère est morte jeune, fait que c'était l'été. Elle avait un frère qui demeurait aux États-Unis là, mononcle Homère, puis là lui il venait une fois par année, en juillet à la confédération là. Puis là chaque famille de ma mère, ses sœurs, elle avait rien qu'un frère fait que quand [?] arrivait, chaque famille faisait sa soirée, donnait son souper. Pis là, c'était la grosse veillée puis beaucoup de musique. Du côté de ma mère il y avait des musiciens, du

côté de mon père aussi, mais c'était plus du côté de ma mère les soirées l'été de musique [?] beaucoup de violon puis ça dansait. M'as dire comme qu'on dit :«La table dans le coin puis la chaise, le violoneux, puis ça tapait du pied». Nous autres on était jeune là. On regardait ça puis ça avait bien du plaisir.

[rires]

«Mais ça prenait un coup aussi des fois c'était moins drôle des fois après la veillée.
[rires] Heureusement, c'était la voiture ! [rire] Ah oui...»

Fin de l'entrevue 1

*Entrevue 2 : Fleurette Desroches Robitaille
Vendredi le 21 novembre 2003 15 :30-16 :30
St-Jean-de-Matha*

(Est-ce que je vous repose les questions ?)

«Oui s'il-te-plait»

(Je voulais avoir des petites spécifications sur la voiture)

«La voiture... L'été y'appelait ça un boghei, c'était une voiture un siège puis... c'était grand il y avait de l'espace les plus jeunes pouvaient s'asseoir en avant sur les petits bancs ajoutés. Puis là pour l'hiver, comment qu'ils appelaient ça ... des skis à patin. C'était une voiture deux sièges, étaient rouge, puis les sièges c'était des bons sièges rembourrés. Puis, c'est sûr qu'on était jeunes, on embarquait trois-quatre par siège...»

M. Robitaille : « Vous aviez des sièges, trois sièges... »

« Puis... eh là bien on avait des robes de carrioles, des grosses robes de carriole qu'on avait, on mettait, l'hiver quand il faisait bien froid, on mettait deux manteaux, on avait un manteau propre pour aller à la messe, puis on en mettait un autre par-dessus puis après ça avec la robe de carriole. Avec des briques, on faisait chauffer sur le poêle à bois avant de partir dans le fourneau puis là on mettait ça aux pieds et ça nous gardait les pieds chauds. »

(Ah oui ! C'est une bonne idée.)

M. Robitaille : « Ça prenait deux-trois milles pour aller... trois-quatre milles. »

« Ben là, c'était ça l'hiver, notre moyen de transport pour aller au village, oui. »

(Puis, vous alliez pas à Joliette très souvent)

« À Joliette, non ! Moi, je me souviens être allée une fois à Joliette, parce que j'avais un gros mal de ventre, puis là mes parents étaient inquiets fait que là, on était descendu voir le médecin à Joliette. Puis là, j'étais descendue en voiture à l'hôpital Ste-Eusèbe à Joliette, j'avais été opérée pour l'appendicite. Puis là quand j'ai sorti de l'hôpital, j'étais restée, ma mère avait deux de ses sœurs qui demeuraient à Joliette. J'étais restée une semaine là avec eux autres pour pas prendre la voiture si tôt après l'opération. Fait que je suis revenue en voiture. L'hiver, je me souviens être allée juste une fois à Joliette en voiture. Puis là, c'est sûr que mon père lui allait plus souvent pour faire des commissions, acheter des choses. Après ça, quelques années après, quand mon père a eu une auto, on y allait plus souvent, surtout l'été parce que l'hiver les chemins étaient pas ouverts. C'était un *snowmobile* qui faisait les commissions du village de Ste-Béatrix à Joliette, qui allait chercher le courrier à

Joliette. Le courrier de Ste-Béatrix qui amenait à Joliette et qui ramenait, à tous les jours il allait à Joliette. Puis ceux qui avaient des commissions des choses à faire... le moyen de transport l'hiver c'est à Joliette... Il y avait beaucoup de voitures parce que tout le transport se faisait aussi dans les magasins généraux avec des *sleigh*, avec des chevaux. Toutes les poches de moulée et toutes les poches de grain que les cultivateurs avaient besoin... le magasin général engageait du monde lui avec.»

[***]

(À part de ça, je me demandais....vos frères et sœurs qui étaient beaucoup plus jeunes que vous...)

«Mais là on se suivait toute à peu près à 1 an et demi de différence, excepté les deux plus jeunes on avait 4 ans de différence. Les autres, environ 1 an et demi de différence.»

[...]

(À part de cela, je voulais que vous me parliez de la guerre qu'on avait pas parlé la dernière fois)

«Ah oui !»

(Tout ce que vous vous rappelez)

«Oui, c'est ça. Moi pendant la guerre, c'est sûr, j'étais jeune. Vois-tu je suis née en 1931 et la guerre c'est en 39-45. Mais... je me souviens oui de la guerre, mon père a toujours expliqué, a toujours lu beaucoup parce que on recevait les journaux, lu beaucoup. Il en parlait, ça nous inquiétait, mais c'est sûr que... il y avait pas de

télévision pas de radio juste... on avait les nouvelles par le journal. Puis...ce qui nous concernait nous autres, c'était au point de vue de la nourriture. Je sais que je me souviens qu'il y a avait des coupons. Le sucre était rationné, la farine, le beurre... peut-être autre chose que je me souviens pas. Puis je sais que si on voulait avoir un sac de farine, parce que c'est ma mère qui faisait son pain, fait que ils achetaient ça au sac de cent livres la farine là, pas des petits sacs là. Je sais que ça prenait des coupons pour ça, puis combien, combien ça valait, je le sais pas, moi j'étais trop jeune, je me rappelle pas de ça. Mais, puis pour le sucre aussi, pour le beurre aussi, c'est comme que... on parlait un peu plus haut, on pouvait pas mal subvenir à nos besoins vu qu'on était sur une ferme parce que c'est sûr que pour le sucre, c'est sûr que ça remplaçait pas toute, mais on avait le sucre de pays puis le sirop d'érable puis... ceux qui avaient pas ça, même la mélasse, bien je me souviens que même la mélasse ça prenait des coupons pour ça, la cassonade aussi. Puis... comme le beurre, ayant de la crème, nous autres on avait, ils appelaient ça une baratte à beurre là, on s'en faisait, du beurre. C'est ça, je me souviens pas...»

(Du sucre de pays, c'est du sucre d'érable ?)

«Du sucre d'érable, c'est ça.»

M. Robitaille : «C'est bon du sucre d'érable, du sirop, on faisait des puddings avec ça.»

«Ça le printemps, mon père en faisait du sucre et du sirop. Il allait en vendre sur le marché à Joliette. On s'en gardait une provision. [rires] Le sirop même les dernières années, en cannait. Au début, les premières années, c'était pas populaire, ça canner, c'est venu après plus tard. Mais là il conservait ça, on avait une cave, c'est ça on conservait ça dans la cave qui était fraîche, c'est ça on conservait ça là.»

(Par rapport à la guerre, il n'y a pas d'autres choses qui vous vient à l'esprit...)

«Non»

(C'est ça, par rapport à votre mère, j'aurais aimé ça que vous me parliez un petit peu plus de ce tout ce que.... Est-ce que votre mère travaillait à la maison ? Tout ce qu'elle faisait à la maison...)

«C'est ça... C'est sûr que ma mère faisait pas mal tout... en plus d'aller à l'extérieur donc j'ai déjà expliqué plus haut là. Dans la maison, bien là c'est sûr que les repas c'est sûr que c'était elle qui préparait tout ça, il y avait rien d'acheté de préparé, fallait toute qu'elle le fasse. Elle préparait ça elle-même, toutes les pâtisseries pis tout, même le pain, c'est tout elle qui faisait ça. Puis là, elle filait sa laine, elle faisait du tricot, faisait nos bas, nos mitaines, nos foulards, les chandails puis la couture aussi... j'en avais-tu parlé plus haut ou si on s'en était parlé comme ça... on appelait ça le guenillou qui passait là...»

(Oui)

M. Robitaille : «Il vendait du linge.»

«Puis... L'été ça, l'été il passait un monsieur, il y avait un grand wagon (pron : wâgain) là. Puis il y avait toute sorte de linge, du linge usagé mais qui était bien bon. Puis des manteaux, des robes c'est ça. Là, ma mère elle achetait ça, elle payait ça je me souviens 10 cents-20 cents du morceau. Puis là elle, elle prenait le temps de le défaire, de le laver pis là, elle taillait. Au lieu d'acheter du tissu ben ça, ça servait de tissu et c'est avec ça qu'elle nous faisait des robes, des manteaux et elle nous habillait dans ça. Mon premier manteau, moi que j'ai eu, j'avais 16 ans quand mon père, justement il m'avait amené à Joliette, puis dans un magasin mon premier manteau

acheté dans un magasin tout fait, j'avais 16 ans. Avant ça, c'était toujours ma mère, puis c'était des beaux manteaux, elle était adroite maman, il y avait même de la fourrure dans ça, qu'elle achetait dans ça puis elle nous faisait des collets de fourrure. On avait des beaux manteaux. Des manchons. Te souviens-tu de ça toi ?»

(Oui, on entre nos mains ?)

«Oui, puis avec une petite fermeture éclair, on pouvait mettre notre mouchoir dans ça et notre chapelet là. Ah oui, ah oui des manchons, oui, ça je me souviens d'avoir eu ça, ma mère m'avait fait ça. Elle était bien habile maman. C'était pas rien qu'à moi, elle en faisait aux autres aussi de la famille, elle faisait tout notre linge. Elle s'est couchée des soirs bien tard pour coudre, pour faire ça.»

[***]

«Puis maman qu'est-ce qu'elle faisait à part de ça, à part du manger, de la nourriture, de la couture...eh oui, je me souviens moi l'hiver dans des sacs de jute de moulée pour les animaux, elle défaisait ça, lavait ça. Puis là mon grand-père avait fait un métier, je l'ai encore en arrière ce métier-là. Le métier qu'on attachait le sac de jute après ça. Puis là dans le vieux linge, on appelait ça faire de la guenille, on taillait toute dans du vieux linge des petites lisières de tissu. On crochetait ça dans la jute. C'était un peu, il s'en vend encore aujourd'hui un peu des crochets avec de la jute, c'est comme de la laine aujourd'hui.»

(Ça c'était pour faire quoi ?)

«Ça on faisait des tapis avec ça. Moi, maman, elle faisait des dessins, des fois c'était des étoiles, des fois c'était tout des triangles, des... là après on mettait différentes couleurs, on pouvait faire une étoile rouge, aux côtés bleus, le tour d'une couleur. On

faisait des beaux tapis crochetés avec ça. On s'en faisait pour nous autres, pour mettre sur le plancher puis je sais qu'un moment donné, j'avais aidé à maman dans les dernières années qu'on était à Ste-Béatrix, on avait fait beaucoup beaucoup, ça on apportait ça à Joliette dans un magasin puis on pouvait échanger ces tapis-là pour du préart, du préart c'est un couvre plancher, puis pour mettre dans notre salon dans la grande salle en avant. On en avait fait des tapis crochetés cet hiver-là ! Parce que ça en prenait beaucoup pour avoir un préart. C'est pour dire que de l'argent il y en avait pas beaucoup fait que on échangeait ça, des tapis pour du préart. Comment qu'ils appellent ça faire du troc ? [rires] Je me souviens d'avoir fait ça ! Puis il y a avait un autre affaire qu'on faisait aussi parce que pour mettre dans notre salle en avant, avec des tissus, maman avait fait des beaux coussins toutes sortes de couleurs puis elle aimait ça maman faire de la fantaisie. Puis pour bourrer ça, on faisait de la pénille ! »

(Oui !)

«Ça c'était quand toute du lainage qui était plus bon, des chandails qui étaient usés, des bas, des mitaines. On taillait tout ça par petites lisières puis là on défaisait ça, et c'est avec ça qu'on faisait la bourre pour mettre dans les coussins, avec de la *pénille*. [rires] Quand on pense à ça aujourd'hui, ça se peut-tu ! Ça le souvenir que j'ai d'avoir fait ça, c'est les journées de pluie l'été, c'est... on pouvait pas aller faire les foins, on pouvait pas aller travailler dehors quand il pleut, on allait juste traire les vaches le matin pis le soir après ça on restait dans la maison. On avait toujours dans ce temps-là nos cuisines d'été, il y avait la grande maison, puis la cuisine d'été, c'était en tôle ça [?] quand il pleuvait on entendait ça sur la tôle, moi je me souviens d'avoir fait beaucoup de *pénille* ces jours-là ! »

M. Robitaille : «Ça c'est endormant.»

[rires]

M. Robitaille : «La pluie sur la tôle.»

«La pluie sur la tôle. Fait que c'est ça, on faisait de la *pénille* ! »

[rires]

«Fait que c'est ça, maman, c'était son ouvrage. C'est sûr elle nous aidait à faire nos devoirs puis Qu'est-ce que tu veux la toilette aussi fallait que pour les plus jeunes, il y avait toujours les bébés et les plus jeunes. Prendre un bain dans ce temps-là c'était toute une affaire, on prenait un grand bain une fois par semaine. C'était dans les cuvettes, on faisait chauffer l'eau sur le poêle, on mettait dans une pièce aux côtés. Les fins de semaine chacun y passait. Puis ensuite de ça, elle rentrait son bois aussi, il faut pas oublier ça, c'était toute une affaire ça. On chauffait au bois. Puis le hangar, le bois était dans le hangar et il y avait un bon détour... le traîneau, on avait un traîneau. Moi aussi je l'ai fait, on mettait le bois là-dessus et il fallait rentrer le bois dans la maison pour se chauffer, c'était dur ça.»

(C'était votre mère qui faisait ça ?)

«C'est maman qui faisait ça. Dans la maison papa, il était toujours bien occupé à l'extérieur, j'ai jamais vu mon père rentrer le bois, c'est ma mère qui rentrait le bois... Fallait le faire le feu aussi, se lever la nuit parce que autrement tout aurait gelé dans la maison. Fallait que ça chauffe tout le temps l'hiver quand il faisait froid. Elle a fait bien des couvre-pieds aussi en parlant de nuits l'hiver.»

(C'est elle qui faisait les couvertures ?)

«Ah oui, ah oui, pas de tissage par exemple, ma mère a pas tissé elle. Vu que sa mère était décédée jeune, elle a pas appris ça.»

(Le tissage, c'est quoi ?)

«C'est des métiers, ils font des tissus, des courtepointes, pas des courtepointes là, des catalognes là qu'ils appelaient.»

«Maman elle faisait ça dans du tissu, du vieux tissu, mais les morceaux qui étaient bons, elle coupait ça par carré, par pointe, après ça elle assemblait ça et elle doublait avec un autre... des couvertures de laine, il y avait un autre nom, un confortable»

[***]

(Finalement, c'est qu'elle se servait pas du métier à tisser)

«Non, ça c'était avec une machine à coudre.»

(parce que la laine, c'est une autre affaire)

«Oui, ils appelaient ça un rouet pour filer la laine, c'est un rouet ça. Puis un coup que c'était embobiné la laine, faut faire un écheveau là, ils appellent ça un dévidois un autre appareil aux côtés du rouet qu'on tournait et là ça faisait un écheveau.»

(Puis votre mère ne se servait pas de ça du métier à tisser ?)

«Non, moi j'ai jamais fait ça chez nous. Il y en a beaucoup qui faisait ça. Mais moi non. Bien c'était plutôt rare aussi, c'est plus après ça là, les Cercles des fermières louaient les métiers. Grand-mère Robitaille elle en avait fait, des catalognes, on

mettait ça sur la plancher, on appelait ça tisser au métier. Ça c'était les cordes, c'était tout enfilé, je ne sais pas comment est-ce qu'ils appelaient ça. Il y a avait un machin qui passait entre ça, je ne sais pas, j'ai jamais fait ça.»

(Vous dites que c'est revenu à cause des Cercles des fermières ?)

«Oui, parce que, un moment donné, ils appelaient ça le Cercle des fermières. C'est des femmes qui se rencontraient puis... c'est ça, chacun avait des talents [***], et ça s'échangeait beaucoup de patrons de couture, des recettes pour faire à manger, c'est ça, pour faire des pièces au métier aussi. Les Cercles des fermières, ça ma mère à Ste-Béatrix, elle non, elle n'y allait pas dans ça... Après que j'ai été mariée, je sais que ma belle-mère y allait, mais elles étaient plusieurs femmes ici dans le village qui se rassemblaient. Moi non plus, je ne suis pas allée, parce que Louis-France travaillait toujours, souvent de soir, je ne pouvais pas laisser... j'aurais aimé ça par exemple y aller...»

(Est-ce que ça rapport avec sa mère si elle ne savait pas comment se servir du métier à tisser ?)

«Ben moi je dis que oui, parce que maman, quand sa mère est décédée elle avait 16 ans, il y a bien des choses qu'elle a pas appris par rapport à ça, malgré que ça, la couture, ça c'était née [innée], c'était à elle, parce que, elle était bien bonne couturière. Peut-être que c'est ça, peut-être que non aussi, malgré qu'à Ste-Béatrix, il n'y avait pas trop de femmes qui tissaient ça, c'est plutôt plus tard... Dans les voisines en tout cas, il n'y en avait pas.»

(Par rapport aux allocations familiales, vous vous rappelez pas...le gouvernement n'aidait pas le monde)

«Oui, il aidait d'une manière comme on parlait tantôt, il n'y avait pas d'allocations familiales, il y avait ce qu'on appelait la pension des mères nécessiteuses. Les mères nécessiteuses, le gouvernement aidait si le mari décédait, si la femme avait aucun revenu avec les enfants. Je me souviens moi, mon père étant maire qu'il y a du monde qui venait chez nous demander. Puis là mon père avec le curé de la paroisse, il faisait des demandes pour que cette dame-là reçoive une allocation pour continuer de donner à manger à ses enfants, mais c'était pas beaucoup, ah c'était pas beaucoup ! Je me souviens moi d'une famille qui restait pas loin de chez nous, ça s'en venait à l'école avec nous autres. C'était très pauvre, elle avait pas d'argent pour leur acheter des couvre-chaussures pour l'hiver. Ils prenaient des sacs de jute là, puis bien c'est sûr qu'ils avaient des moutons, elle filait sa laine elle aussi, là, puis ils avaient des bas tricotés, des bas chauds, mais là par-dessus ça, ils mettaient des sacs de jute, on appelait ça des sacs de poche là, de jute là, ils se roulaient les pieds dans ça pour venir à l'école, moi j'ai eu connaissance de ça à Ste-Béatrix. Très très pauvres, parce que les pensions qu'ils donnaient là... c'était pauvre, je te dis qu'ils en avaient pas beaucoup.»

(Ça prenait le maire, le curé ...)

«Oui, c'était des références, parce que c'est ça le maire, le curé pouvait en faire assermenter comme quoi que oui, elle était dans le besoin, ils apposaient leur signature comme quoi oui cette femme-là elle était dans le besoin. C'est comme ça, qu'elle venait à bout d'acheter un peu de quoi manger, c'était pauvre.»

(L'Église vous m'en avez parlé un peu tantôt...)

«Oui... l'église par rapport... aux messes le dimanche, il y avait deux messes, la basse messe, la grand messe parce qu'on avait un vicaire, le vicaire dit la basse messe et le curé la grand messe. Pour aller communier, fallait pas avoir mangé, ni bu depuis

minuit. Fait que ça faisait long sans manger, on était à 4 milles du village, cultivateur, fallait faire le train de l'étable avant de partir. Fallait aller à la grand messe parce que là, c'était trop de bonne heure, ça aurait pas marché la basse messe. Fait que ça allait au dîner ! C'est sûr que les messes de minuit, comme on disait tantôt, c'était spécial aussi. Pendant la soirée à la confesse, on redescendait chez mon grand-père qui restait au village, après ça on remontait à la messe de minuit, c'était très beau, il y avait du chant, des cantiques de Noël puis... comme je disais, il y avait pas d'électricité, pour nous autres c'était tout naturel, mais aujourd'hui quand on repense à ça, c'était tout éclairé avec des lampes à l'huile, c'était sombre. On avait toujours bien hâte d'aller à la messe de minuit. Puis après la messe... Il y avait trois messes [***]. On descendait chez mon grand-père, mon père avait plusieurs frères et sœurs [***] Des dindes dans ce temps-là... je ne sais pas, c'était surtout du poulet qu'ils élevaient et ils mettaient de la farce dans ça... je sais bien qu'il y avait des rôtis de lard, des jambons, il y avait de tout, ça venait de sur la ferme. Il était cultivateur mon grand-père, dans le village, il était, il avait une ferme. Parce que c'était....maigre et jeûne pendant l'Avant, [***] on avait pas le droit le 24 décembre de manger de viande, là, c'était le gros réveillon. [***] Les plus vieilles, les cousines nous racontaient des histoires, *Le petit Poucet*, *Le petit chaperon rouge*, ça fait longtemps que ça existe ça parce que je me souviens de ça quand j'étais jeune ! C'était des beaux Noël. C'est sûr qu'il y avait le Jour de l'An [***]»

[Il y avait moins de rassemblement dans son autre famille parce que sa grand-mère était décédée]

[***]

Fin de l'entrevue

APPENDICE D

PROTOCOLE D'ÉTHIQUE DES CYCLES SUPÉRIEURS EN HISTOIRE

PROTOCOLE D'ÉTHIQUE DES CYCLES SUPÉRIEURS EN HISTOIRE

Nom BEAUPIED Prénom(s) STÉPHANIE

Code permanent BEAS13607900 Courriel beaupied.stephanie@courrier.uqam.ca

Programme : Maîtrise



Doctorat



QUESTION 1

Votre projet implique-t-il le recours à l'utilisation de documents d'archives ou de dossiers, de mêmes que les banques de renseignements contenant des renseignements à caractère personnel qui ne sont pas accessibles publiquement ?

Sont considérés comme accessibles publiquement, les documents d'archives et les dossiers conservés par des bibliothèques, centres de documentation ou services d'archives (publics ou privés) ouverts au grand public ou aux chercheurs en vertu de procédures transparentes. Ces institutions sont normalement dotées de politiques de consultation explicites.

OUI _____ NON x _____

QUESTION 2

Votre projet implique-t-il le recours à l'administration d'un questionnaire ?

OUI _____ NON x _____

QUESTION 3

Votre projet implique-t-il le recours à la réalisation d'entrevue(s) individuelle(s) ou de groupes d'entretien ?

OUI x _____ NON _____

Signature

Stéphanie Beaupied

Date 31-10-2003

BIBLIOGRAPHIE

A. Sources orales :

Fleurette Desroches. Née en 1931. Pour la paroisse de Ste-Béatrix entre 1933 et 1949. Interrogée le 13 novembre et le 21 novembre 2003.

Hélène Latendresse. Née en 1906. Pour la paroisse de Ste-Béatrix entre 1933 et 1949. Interrogée le 22 février et le 4 mars 2004.

Simone Joly. Née en 1913. Pour la paroisse de Ste-Mélanie entre 1930 et 1960. Interrogée le 13 mai et le 26 mai 2004.

Hervé Gravel. Né en 1918. Pour la paroisse de St-Jean-de-Matha entre 1930 et 1960. Interrogé le 4 juin et le 10 juin 2004.

Laurette Lefebvre. Née en 1921. Pour la paroisse de St-Jean-de-Matha entre 1930 et 1960. Interrogée le 10 juin et le 22 juin 2004.

Carmen Thériault. Née en 1935. Pour la paroisse de Ste-Béatrix et de Ste-Mélanie entre 1935 et 1960. Interrogée le 6 juillet 2004 et le 16 juillet 2004.

Gérard Laporte. Né en 1934. Pour la paroisse de Ste-Mélanie entre 1934 et 1960. Interrogée le 7 et le 20 juillet 2004.

J-Gérard Perreault. Né en 1928. Pour la paroisse de Ste-Mélanie de 1930 à 1960. Interrogé le 26 juillet 2004.

Jean-Paul Laporte. Né en 1927. Pour la paroisse de St-Jean-de-Matha et de Ste-Béatrix de 1930 à 1960. Interrogé le 6 août et le 1^{er} septembre 2004.

Jeannine Roy. Née en 1929. Pour la paroisse de St-Jean-de-Matha de 1930 à 1960. Interrogée le 15 juillet 2005.

B. Sources imprimées :

a) Publications gouvernementales

Canada, Bureau fédéral de la statistique. *Recensement du Canada, 1931, 1941, 1951, 1956, 1961*. Ottawa : Imprimeur du Roi, 1931, 1941, 1951, 1956, 1961.

Canada, Banque cansim. *Indice des prix des produits agricoles (IPPA)*. Statistique Canada, Tableau 002-0022, Indice des prix des produits agricoles, données annuelles (Indice, 1997=100) pour le Canada.

Québec, Bureau des statistiques. *Annuaire statistique du Québec, 1936, 1944*. Ministère de l'industrie et du commerce, Bureau de la statistique, 1936, 1944.

b) Autres sources imprimées

ARBOUR, Jeanne Thouin. *Réalité ou fiction*. Joliette : Imprimerie Lanaudière, septembre 1991, 72p.

BLANCHARD, Raoul. *Le centre du Canada français. Province de Québec*. Montréal : Librairie Beauchemin, 1947, Publications de l'Institut Scientifique Franco-Canadien, 577p.

MINER, Horace. *St-Denis : un village québécois*. Montréal : Hurtubise HMH, 1985, [1939], 392p.

PROVOST, Théophile. *Histoire d'un établissement paroissial de colonisation St-Jean-de-Matha*. Joliette : Bureau de l'étudiant et du couvent, 1888, 154p.

ROBERGE, Laurentia. *Laurentia et son vécu*. St-Félix-de-Valois : imprimé en décembre 1991 chez Ginette Nault et Daniel Beaucaire, 288p.

C. Ouvrages méthodologiques et théoriques

BAILLARGEON, Denyse. «Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre». *Recherches féministes*, vol. 6, no 1, 1993, p. 52 à 68.

DESCAMPS, Florence. *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation*. Paris : Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2001, 864p.

FECTEAU, Jean-Marie. «Entre la quête de la nation et les découvertes de la science. L'historiographie québécoise vue par Ronald Rudin». *The Canadian Historical Review*, vol. 80, no 3, septembre 1999, p. 440-463.

KOSELLECK, Reinhart. «Point de vue, perspectives et temporalité. Contribution à l'appropriation historiographique de l'histoire». Dans *Le futur passé*. Paris : École des hautes études en sciences sociales, 1990, 334p.

OAKLEY, Ann. «Interviewing women : a contradiction in terms». Dans H. Roberts. (dir.). *Doing Feminist Research*. Routledge : 1991, p. 30-61.

RICOEUR, Paul. «L'éclipse de l'événement dans l'historiographie française moderne». Dans CARR, David (dir.). *La philosophie de l'histoire et la pratique historique aujourd'hui*, Ottawa : Édition de l'université d'Ottawa, 1982, 396p.

VAN DE CASTEELE-SCHEITZER, Sylvie et Danièle VOLDMAN. «Les sources orales pour l'histoire des femmes». p. 60-70. Dans Michelle Perrot (dir.). *Une histoire des femmes est-elle possible ?* Marseille : Rivage, 1984, 227p.

D. Études

BAILLARGEON, Denyse. *Ménagères au temps de la crise*. Montréal : les Éditions du remue-ménage, 1993, 311p.

BAILLARGEON, Denyse. *Un Québec en mal d'enfants. La médicalisation de la maternité, 1910-1970*. Montréal : les Éditions du remue-ménage, 2005, 373p.

BOISCLAIR, Guy. *Étude d'un mouvement de modernisation de l'agriculture. Les premières années de l'Union catholique des cultivateurs dans le diocèse de Joliette, 1924-1952*. Thèse de doctorat, Université de Trois-Rivières, 2002, 300p.

BOISCLAIR, Guy. J.P KESTEMAN et al., *Histoire du syndicalisme agricole au Québec. L'UCC et l'UPA 1924-2004*. Montréal : Boréal, 2004, 455p.

- BOUCHARD, Gérard. «Co-intégration et reproduction de la société rurale : pour un modèle saguenayen de la marginalité». *Recherches sociographiques*. Vol. XXIX, no 2-3, 1988, p.282-310.
- BOUCHARD, Gérard. *Quelques arpents d'Amérique*. Montréal : Boréal, 1996, 635p.
- BOUCHARD, Roméo. *Plaidoyer pour une agriculture paysanne*. Montréal : Écosociété, 2002, 228p.
- BRADBURY, Bettina (dir). *Canadian family history : selected readings*. Toronto : Clark Pitman, 1992, 443p.
- BRADBURY, Bettina, *Familles ouvrières à Montréal: âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*. Montréal : Boréal, 1995, 368p.
- COHEN, Marjorie. *Women's Work, Markets, and Economic Development in Nineteenth-Century Ontario*. Toronto : University of Toronto Press, 1988, 258p.
- COHEN, Yolande. *Femmes de parole. L'histoire des Cercles de fermières du Québec, 1915-1990*. Montréal : Le Jour, 1990, 315p.
- Le Collectif Clio. *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal : Éditions Le Jour, 1992, 646p.
- COMACCHIO, Cynthia. *The Infinite Bonds of Family. Domesticity in Canada 1850-1940*. Toronto : University of Toronto Press, 1999.
- COURVILLE, Serge, Jean-Claude ROBERT et Normand SÉGUIN. *Atlas historique du Québec. Le pays laurentien au XIX^e siècle*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995, 171p
- CRAIG, Béatrice. «Pour une approche comparative de l'étude des sociétés rurales nord-américaines». Dans *Histoire sociale*, vol. 23, no 46, novembre 1990, p. 249-270.
- DÉPATIE, Sylvie, DESSUREAULT, Christian et Mario LALANCETTE. *Contributions à l'étude du régime seigneurial canadien*. Lasalle : Hurtubise HMH, 1987, 290p.

- DESSUREAULT, Christian. «L'égalitarisme paysan dans l'ancienne société rurale de la vallée du Saint-Laurent». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Vol. 40, no 3 (hiver 1987), p. 373-407.
- DESSUREAULT, DICKINSON et GOY (dir.). *Famille et marché*. Sillery : Septentrion, 2003, 380p.
- FAHRNI, Magda. «Explorer la consommation dans une perspective historique». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Vol. 58, no 4, été 2005, p.465 à 473
- FOLBRE Nancy. «The Unproductive Housewife : Her Evolution in Nineteenth-Century Economic Thought». *Signs : Journal of Women in Culture and Society*. Vol. 16, no 31 (1991), p. 463 à 482.
- GARIGUE, Philippe. *La vie familiale des canadiens français*. Montréal : Presse de l'Université de Montréal, 1970, 142p.
- GRAVEL, Denis. *Sainte-Mélanie, 150 ans d'histoire*, Montréal : Archiv-Histo inc., 2004, 392p.
- GREER, Allan. *Habitants et Patriotes*. Montréal : Boréal, 1997, 368p.
- GREER, Allan. *Habitants, marchands et seigneurs*. Sillery : Septentrion, 2000, 356p.
- HAMEL, Thérèse. «Obligation scolaire et travail des enfants au Québec : 1900-1950». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Vol. 38, no 1, été 1984, p. 39 à 58.
- HARDY, René et Normand SÉGUIN. *Histoire de la Mauricie*. Ste-Foy : Institut québécois de recherche sur la culture. 2004, 1137p.
- LAFORCE, Hélène. *Histoire de la sage-femme dans la région de Québec*. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, 237p.
- LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER, *Les femmes au tournant du siècle 1880-1940*, Ville St-Laurent, Institut québécois de recherche et sur la culture, 1989, 398p.
- LINTEAU Paul-André, René DUROCHER et Jean-Claude ROBERT., *Histoire du Québec contemporain. De la confédération à la crise (1867-1930)*, Montréal, Boréal, 1989, 758p.

- LINTEAU, Paul-André et al. *Histoire du Québec contemporain, tome 2. Le Québec depuis 1930*. Montréal : Boréal Compact, 1989, 834p.
- McNICOLL-ROBERT, Claire. *L'évolution récente des paroisses agro-forestières du Québec 1961-1969*, Mémoire de maîtrise en géographie, Université de Montréal, 1971, 282p.
- MENDRAS, Henri. *Les sociétés paysannes*. Paris : Point-seuil, 1976, 235p.
- MITCHINSON, Wendy. *Giving Birth in Canada 1900-1950*. Toronto : University of Toronto Press, 2002, 430p.
- MONTPETIT, Christiane. *D'«habitant» sédentaire à émigrant. Migrations, économie et transformations agricoles à Saint-Louis de Gonzague (1861-1931)*. Thèse de doctorat en anthropologie, Université de Montréal, 2000, 283p.
- MORISSET, Michel. *L'agriculture familiale au Québec*. L'Harmattan, 1987, 205p.
- OUELLET, Fernand. «Libéré ou exploité! Le paysan d'avant 1850», *Histoire sociale*, vol. 13 (26), 1980, p.339 à 368.
- PARR, Joy. *The Gender of Breadwinners*. Toronto : University of Toronto Press, 1990, 314p.
- PROVENCHER Jean et Johanne BLANCHET. *C'était le printemps*. Montréal : Boréal Express, 1980, 236p.
- RUDIN, Ronald. *Faire de l'histoire au Québec*. Montréal : Boréal, 1998, 314p.
- SANGSTER, Joan. *Earning Respect*. Toronto : University of Toronto Press, 1995, 333p.
- SCOTT, Joan W. et Louise A. TILLY. *Les femmes, le travail et la famille*. Paris : Rivages, 1987, 268p.
- SÉGUIN, Normand (dir.). *Agriculture et colonisation au Québec*. Montréal : Boréal express, 1980, 220p.
- SÉGUIN, Normand. «L'agriculture de la Mauricie et du Québec 1850-1950», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 35, no 4, mars 1982, p.537 à 562.

UPA. *Pour que vivent bêtes et gens. Histoire de l'agriculture de la région de Lanaudière*. Union des producteurs agricoles de Lanaudière, 1984, 200p.